

De Quarthadasht à l'Afrique romaine

Sites antiques de Tunisie

Voyage d'étude du 9 au 18 septembre 2022



Accompagnant·e·s

Hédi DRIDI

Jessica BARTOLOMEO

Participant·e·s

Noa AEBY

Inès BEN SALEM

Catherine BREITENSTEIN

Sophie CARAVELLAS

Elody COLEMAN

Coraline HASLER

Benoît LANNAZ

Jeanne LIAUDAT

Armand PELLETIER

Caroline ROESLIN

Soraya SANCHEZ

Céline VICARI

Estelle VUILLEUMIER





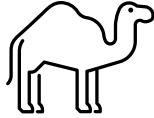
Sites antiques de Tunisie

(d'après *Stories in Stone. Conserving Mosaics of Roman Africa*, A. Ben Abed, éd., J. Paul Getty Museum, Los Angeles)

Image de couverture et 2^{ème} de couverture : Vue sur le capitol de Dougga (Tiré de : zaherkammoun.com, élaboration graphique Léa Flückiger.)



Principaux sites archéologiques de la Tunisie. En rouge : les sites au programme du voyage d'étude. (Tiré de : FANTAR MH.-H. (Coord.), *La Mosaique en Tunisie*, Tunis : Alif - CNRS Éditions, 1994.)



PROGRAMME
DU 9 AU 18 SEPTEMBRE 2022



VENDREDI 9 SEPTEMBRE

Après-midi : Vol Tunisair Genève – Tunis, départ 18:00, arrivée sur place à 18:55 (heure locale).
Transfert en minibus jusqu'à l'hôtel.

SAMEDI 10 SEPTEMBRE

Matin : Départ pour **UTHINA** et visite du site (guide : JEANNE LIAUDAT)

Après-midi : Déplacement et visite de **THUBURBO MAJUS** (guide : CATHERINE BRETEINSTEIN)
Retour à Tunis.

DIMANCHE 11 SEPTEMBRE

Matin : Départ pour **UTIQUE**. Visite du site et du musée (guide : NOA AEBY)
Déplacement et visite rapide de **BIZERTE**.

Après-midi : Continuation pour **TABARKA** et **AIN DRAHAM**.

LUNDI 12 SEPTEMBRE

Matin : Départ pour **CHEMTOU**, visite de la carrière de marbre et du site archéologique.

Déplacement et visite de **BULLA REGIA** (guide : SORAYA SANCHEZ)

Après-midi : Visite de **DOUGGA** (guide : CAROLINE ROESLIN)

MARDI 13 SEPTEMBRE

Matin : Départ pour **ZAMA**.

Déplacement et visite de **MAKHTAR** (guide : ESTELLE VUILLEUMIER)

Après-midi : Déplacement jusqu'à **SBEÏTLA (SUFETULA)**

MERCREDI 14 SEPTEMBRE

Matin : Visite de **SUFETULA** (guide : SOPHIE CARAVELLAS)

Après-midi : Déplacement et visite de **THYNA**.
Fin de journée, arrivée à **SFAX**.

JEUDI 15 SEPTEMBRE

Matin : Départ pour **EL JEM** : visite du site de **THYSDRUS** et de son musée
(guide : CORALINE HASLER)
Déplacement pour **LAMTA** puis **SOUSSE**.

Après-midi : Visite d'**HADRUMÈTE**, site et musée (guide : ELODY COLEMAN)
Départ pour **HAMMAMET**.

VENDREDI 16 SEPTEMBRE

Matin : Départ pour **KERKOUANE**, en passant par **NABEUL** et **KÉLIBIA**.

Après-midi : Visite de **KERKOUANE** (guide : INES BEN SALEM)
Déplacement jusqu'à Tunis, en passant par les carrières d'**EL HAOUARIA**.

SAMEDI 17 SEPTEMBRE

Matin : Départ pour **CARTHAGE**. Visite de la colline de Byrsa, le forum et
le quartier Hannibal (guide : CÉLINE VICARI)
Déplacement à **LA GOULETTE**.

Après-midi : Visite de **SIDI BOU SAÏD**.
Retour à **CARTHAGE**, visite des villas romaines et topographique
tardo-antique (guide : BENOÎT LANNAZ)
Visite du littoral : Tophet, quartier Magon et quartier Didon
(guide : ARMAND PELLETIER)

DIMANCHE 18 SEPTEMBRE

Matin : Départ pour l'aéroport de Tunis.
Vol Tunisair Tunis-Genève, départ 14:05, arrivée 17:00 (heure
locale)

Après-midi : Retour en train-dromadaire à Neuchâtel.

DE QUARTHADASHT À L'AFRIQUE ROMAINE. SITES ANTIQUES DE TUNISIE

Prof. Hédi DRIDI

Après deux années compliquées, marquées par les restrictions dues à la pandémie, nous voici enfin en route pour notre voyage d'étude. Il était temps car nous sentions cette envie d'Afrique chez nos étudiantes et nos étudiants. Les archéologues que vous êtes se doivent de se rendre sur le terrain pour vérifier ce que dit le professeur qui n'arrête pas de parler de Carthage ou de Sbeitla, du *tophet* ou de Saturne africain. Mais avant de détailler notre périple, arrêtons-nous d'abord sur le nom même d'Afrique : c'est sous le nom de « pays des *Lebou / Libou* » que les anciens Egyptiens désignaient de manière imprécise les territoires situés à l'ouest du Nil. Cette indication géographique semble s'être maintenue et diffusée puisqu'on la retrouve dans l'*Ancien testament* (*Nahoum* 3:9 ; *II Ch* 12:3, 16:8) et plus tard chez Homère (*Odyssée* IV 85 ; XIV 295). Au Ve s. av. n.è., Hérodote utilise le toponyme *Libye* (Λιβύη) pour désigner le continent, du moins sa partie septentrionale à l'exception de l'Égypte (Hérodote, IV 197, 2). On peut donc supposer que les Phéniciens et leur descendants occidentaux (les Puniques) appelaient ainsi ces terres sur lesquelles ils se sont installés à partir de la fin du XIIe s. av. n.è. si l'on en croit la tradition classique. C'est ce qui ressort d'une inscription bilingue tardive de Lepcis Magna dans laquelle l'expression *Africa proconsularis* est traduite par *šd Lwbym* (= territoire des Libyens). Ce sont en réalité, les Romains qui ont décidé, pour une raison que l'on ne peut que deviner, de donner le nom d'*Africa* au territoire qu'ils ont conquis aux dépens de Carthage. Le toponyme dérive selon toute probabilité de l'ethnique d'une fédération tribale, les *Afri* (sing. *Afer*), installée dans la vallée de la Medjerda et très tôt ralliée Rome. Il s'est ensuite progressivement et au fil des siècles étendu à l'ensemble du continent.

Notre périple nous permettra donc de visiter les sites d'une partie de ce « territoire des Libyens » que recouvre le territoire de la Tunisie actuelle. Une terre qui a vu la naissance d'Utique, l'une des premières villes du bassin occidental de la Méditerranée et Carthage, puissance méditerranéenne. Une terre qui a vu le fracas des armes et le barrissement des éléphants de combat. Une terre qui, à l'ombre de l'Empire romain, voit ensuite fleurir des agglomérations parées de bâtiments et de monuments richement ornés et encore préservés.

Nous commencerons par une visite du site d'**Uthina** (actuelle Oudhna), situé au pied du majestueux *Jebel al-Ressas* (= Montagne du plomb) qui avec le *Jebel Boukornine*¹ forme deux reliefs caractéristiques du paysage carthaginois. Nous poursuivrons ensuite vers **Thuburbo Majus**, cité de Saturne et Caelestis pour parler religion. Le lendemain, nous entamerons véritablement notre périple en commençant évidemment par la doyenne des cités d'Afrique Mineure, **Utique** (peut-être **tg* en phénicien). Nous aurons ainsi l'occasion d'observer de près les transformations des paysages depuis l'Antiquité. Notre route nous mènera ensuite à **Bizerte**, « *Hippo* traversée par les flots » comme la désigne son nom latin (*Hippo Diarrhytus*). Agathocle en fit une place forte en 308 av. n.è. lors de son expédition en Afrique (Diodore de Sicile XX,55,3). De là, nous

¹ Son sommet abritait selon toute vraisemblance un Baal aux deux cornes, un *Baal qarnaïm* qui aurait précédé le Saturne *Balcarenensis* auquel on a dédié des centaines de stèles à l'époque romaine.

longerons le littoral nord de la Tunisie pour atteindre la ville de Tabarka, l'ancienne *Thabraca*, débouché nord de la *Fossa Regia*. Malgré l'absence de vestiges antiques, l'îlot de Tabarka, désormais rattaché au continent donne à voir la configuration idéale d'une installation phénicienne. Bien plus tard, les Génois y installèrent des pêcheurs de corail. Après cette station, nous quitterons le littoral pour traverser l'Atlas tellien et le pays numide. Nous marquerons une pause dans le village de montagne de **Aïn Draham** avant de nous diriger vers **Chintou**, *Simitthus* de son nom latin. Cité du marbre numidique au bord de la Medjerda. A peu de distance se trouve *Bulla Regia* et ses maisons à étage souterrain. Nous visiterons ensuite **Dougga**, la *Tbgg* libyque et phénicienne, la *Tokai* grecque et la *Thugga* romaine. La majesté du site et la richesse de sa parure monumentale mériteraient un séjour spécifique. Nous poursuivrons notre parcours en pays libyque en passant par **Zama**, non sans avoir une pensée pour Hannibal, puis **Makthar** (*Mktr^{em}* en néopunique et *Mactaris* en latin) et ses tombes mégalithiques et **Sbeitla** (*Sufetula*) et son capitole. **Thyna** (*T^{eynt}* en néopunique et *Thaenae* en latin), débouché sud de la *Fossa Regia*, marquera le point le plus méridional de notre périple. Après une nuit à Sfax, nous remonterons vers le nord en faisant étape à **El Jem** (la latine *Thysdrus*), célèbre par son amphithéâtre mais qui a indéniablement un riche passé préromain. Nous serons alors au Sahel (qui signifie littoral en arabe), l'ancienne Byzacène. **Lamta** (*Leptis Minor* ou *Leptiminus*) était l'un de ces *emporions* de la région éponyme où l'on s'échangeait toutes sortes de produits et de marchandises à l'époque punique. C'est son port qui accueillit Hannibal à son retour d'Italie en 203 av. n.è. **Sousse**, l'ancienne *Hadrumentum* était le grand centre punique de la région. La ville a livré un sanctuaire de Baal Hammon (ou *tophet*) qui semble remonter au début du VI^e s. av. n.è. et son musée conserve la deuxième plus riche collection de mosaïques romaines. Hammamet est certes connue pour ses stations balnéaires, mais elle a aussi livré l'impressionnant cimetière romain de Puppūt et n'est qu'à quelques kilomètres de **Nabeul**, la *Néa pólis* des sources grecques et latines. A partir de ces étapes, nous serons au Cap Bon, cette péninsule qui s'élançait vers la Sicile et que les Anciens appelaient le Beau-Promontoire (Polybe III, 22, 1). Passant au large de **Kélibia**, l'ancienne *Aspis* d'Agathocle et la *Clupea* des Romains, nous atteindrons **Kerkouane** au bout du Cap Bon. De là, la distance jusqu'à Pantelleria n'est que de 80 km et moins de 150 km séparent cette ville punique à l'urbanisme impressionnant de la Sicile et de Marsala. Nous longerons ensuite le littoral nord de la péninsule vers **Carthage**, en passant par les carrières d'El Haouaria, les Latomies où a débarqué Agathocle. Nous concluons notre dernière journée par le site de Carthage et nous en profiterons pour visiter les localités voisines de Sidi Bou Saïd et de La Goulette. Enfin, après une dernière nuit à Tunis, nous reviendrons à Neuchâtel avec, nous l'espérons, beaucoup de bons souvenirs et surtout des idées un peu plus concrètes du monde punique et de l'Afrique romaine.

Pour finir, nous espérons que ce cahier, produit de vos contributions et du patient travail d'édition de Jessica 'Mabrouka' BARTOLOMEO, que je remercie vivement, constituera un utile compagnon de voyage et comme le dit une chanson tunisienne, *temchi bessalâma u tarja^c bessalâma*, ce qui se traduirait en substance par « Va et reviens bien ».

LE SITE D'OUDHNA (ANCIENNE UTHINA)

Jeanne LIAUDAT

Le site d'Oudhna, en Tunisie, que l'on identifie à l'antique colonie d'Uthina, est digne d'intérêt aussi bien pour la richesse de ses vestiges que pour leur relatif bon état de conservation et leur accessibilité. Longtemps inoccupé, puis passé en mains privées, le site n'a pas connu de campagne de fouilles majeure avant 1993. Cependant, depuis cette date, des équipes franco-tunisiennes ont entrepris de nombreuses actions sur le nouveau parc archéologique : déblaiement et fouilles des vestiges ; sécurisation et restauration des monuments principaux ; prospections à l'échelle de la ville et du territoire environnant¹. Leurs efforts, concentrés en premier lieu sur le capitole, l'amphithéâtre et les grands thermes publics, ont aussi porté sur quelques demeures privées remarquables (celle des *Laberii* notamment), le théâtre, et le système d'acheminement de l'eau (aqueducs et citernes) (Fig. 1).

1. Contexte

1.1 Historique des recherches

Le site est peu occupé après l'Antiquité tardive² et seuls quelques bâtiments modernes limitent les fouilles³. Cela n'a toutefois pas empêché des détériorations non négligeables : d'abord le remploi des matériaux de construction⁴ (notamment le marbre, importé en abondance⁵), puis le pillage par des voyageurs curieux, par exemple des mosaïques⁶. À la fin du XIXe siècle, il devient propriété de l'avocat Louis Ducroquet, qui y installe une exploitation agricole⁷. Lors de la Seconde Guerre mondiale, l'armée française réquisitionne le site qui est touché par des bombardements⁸. Les Ducroquet tout comme les militaires sont intéressés par les vestiges et effectuent des fouilles sous le contrôle relatif du service des Antiquités de Tunisie. Paul Gauckler, second directeur du service, collabore avec les propriétaires et effectue lui-même quelques fouilles⁹. Mais la communication reste limitée et il est certain que beaucoup d'informations ont été perdues avant 1962, date à laquelle l'Etat tunisien devient finalement propriétaire du site¹⁰. Depuis 1993, l'équipe franco-tunisienne menée par Habib Ben Hassen (de l'Institut National du Patrimoine de

¹ BEN HASSEN et MAURIN 1998, p. 16.

² BEN HASSEN et MAURIN 2004, p. 83.

³ *Ibid.*, p. 71.

⁴ Dès le début du Ve siècle pour ce qui est du théâtre (LANDES et BEN HASSEN 2015, p. 81-82).

⁵ BEN HASSEN 2006, p. 238.

⁶ BEN HASSEN et MAURIN 1998, p. 22-23.

⁷ *Ibid.*, p. 32.

⁸ *Ibid.*, p. 31.

⁹ Dans la villa des *Laberii* notamment (*Ibid.*, p. 27)

¹⁰ *Ibid.*, p. 32.

Tunisie) étudie Oudhna dans une perspective d'ensemble, avec des méthodes modernes, et la restaure pour en faire un parc archéologique de premier plan¹¹.

1.2 Contexte historique et géographique de l'antique Uthina

Située à une trentaine de kilomètres de Carthage, Uthina était légèrement en retrait de l'importante voie de communication qui reliait la capitale à Thuburbo Maius (Fig. 2)¹². Installée sur une légère éminence, elle était placée entre le djebel Ressay et le djebel Bou Korneïn, dans la vallée de l'oued Miliane, région prospère dès l'Antiquité par la fertilité de ses sols¹³.

Pline l'Ancien donne à Uthina le titre de *colonia Iulia*¹⁴, ce qui fait penser qu'elle a été fondée sous Octave, avant 27 AD, date après laquelle on l'aurait sans doute nommée *colonia Iulia Augusta*¹⁵. Une inscription retrouvée à Rome (CIL, VI, 36917) contient le nom d'Uthina et *Tertiadecim[anorum]*¹⁶, tandis qu'un bloc gravé du chiffre XIII a été retrouvé dans les fondations du théâtre¹⁷, et un autre encore parmi les blocs écroulés de l'abside du capitole. On peut donc supposer qu'Uthina est une colonie fondée par des vétérans de la XIIIe légion, même si l'identification précise de cette dernière n'est pas encore faite¹⁸. Certains ont voulu voir dans cette implantation une logique militaire : Uthina aurait été le maillon d'une chaîne censée protéger Carthage de l'arrière-pays¹⁹. Mais aucune structure militaire n'a pu être clairement repérée dans le paysage²⁰, et la colonie était bien occupée par des vétérans, pas des soldats. En fait, la raison de sa fondation tient sans doute autant aux besoins de la démobilisation après la guerre civile qu'à la colonisation, et le choix de son emplacement s'explique aisément par ses qualités pour l'agriculture²¹.

La question d'un habitat préromain à Uthina est assez débattue. L'indice principal est une inscription trilingue en latin, grec et néo-punique citant des institutions puniques²². Trouvée à 4 km d'Uthina, elle pourrait cependant être attribuable à un autre site. Jusqu'à présent, aucune preuve solide n'a donc été fournie par les fouilles ou le corpus épigraphique. Cependant, rien non plus ne s'oppose à ce qu'une petite bourgade se soit trouvée là avant la colonie²³. Les prospections et les fouilles ont démontré que la plupart des vestiges visibles dataient du Haut Empire, et que les constructions monumentales remontaient à l'apogée de la ville, aux IIe-IIIe s. AD.

¹¹ BEN HASSEN et MAURIN 1998, p. 16.

¹² *Ibid.*, p. 222.

¹³ *Ibid.*, p. 13.

¹⁴ Pl. *nat.*, V, 29.

¹⁵ BEN HASSEN et MAURIN 2004, p. 15.

¹⁶ *Ibid.*, p. 43.

¹⁷ LANDES et BEN HASSEN 2015, p. 81.

¹⁸ *Ibid.*, p. 35.

¹⁹ FERCHIOU 1995, p. 138.

²⁰ BEN HASSEN et MAURIN 1998, p. 177.

²¹ *Ibid.*, p. 42.

²² *Ibid.*

²³ M'CHAREK 2006, p. 190-192.

Quelques restes sont attribués à l'Antiquité tardive ou à des périodes ultérieures, mais il faudrait davantage de recherche pour les dater plus précisément²⁴.

2. Monuments publics

2.1 L'amphithéâtre

Par son nombre de places (15'500), l'amphithéâtre d'Uthina est parmi les plus grands connus en Afrique romaine²⁵. Daté par une inscription du règne d'Hadrien, il a été remanié au moins une fois, notamment par l'ajout de la galerie supérieure²⁶. Il a été installé dans le creux d'une colline, ce qui a permis d'économiser des efforts de constructions : les gradins sont posés directement sur les pentes nivelées²⁷. L'ellipse extérieure mesure 112,50 x 89 m, tandis que l'arène mesure 58,50 x 35 m²⁸ (Fig. 3). Le couloir de service encerclant l'arène a été bâti solidement pour contenir le terrain naturel : il est voûté et se place entre le mur du podium et un mur de soutènement²⁹. Ce couloir de service donne sur l'arène par seize entrées et dessert quelques salles souterraines à la fonction incertaine. Les traces de peintures murales semblent indiquer qu'elles n'étaient pas de simples locaux de service³⁰ ; l'une d'elles, contenant une niche et une base de statue dédicacée par des artisans, a été interprétée comme un sanctuaire³¹.

L'arène était accessible de l'extérieur par deux entrées voûtées creusées dans la colline, situées sur le grand axe de l'ellipse³². Le sous-sol n'a pas encore été entièrement dégagé, mais il contenait probablement quatre *carceres* et un monte-charge³³. Les gradins s'étagaient en compartiments successifs selon une symétrie ordonnée, desservis par de multiples escaliers³⁴.

La façade, en grès local, consistait en un étage d'arcades et un étage d'attique. Le premier était constitué de larges piliers ornés de pilastres. Le second comportait sans doute de petites ouvertures. Le tout devait donner à l'amphithéâtre un aspect relativement massif et austère³⁵.

Malgré les précautions de construction, la poussée du terrain a peu à peu déformé le bâtiment qui a été restauré à la hâte durant le Bas Empire. A l'époque byzantine, ses arcs sont bouchés par des murs en petit appareil, ce qui transforme le bâtiment en un véritable bastion fortifié (de manière comparable à El Jem)³⁶.

²⁴ BEN HASSEN et MAURIN 2004, p. 54 et p. 83.

²⁵ *Ibid.*, p. 127.

²⁶ *Ibid.*, p. 141.

²⁷ *Ibid.*, p. 127.

²⁸ *Ibid.*, p. 117.

²⁹ *Ibid.*, p. 127.

³⁰ *Ibid.*, p. 124.

³¹ *Ibid.*, p. 148.

³² *Ibid.*, p. 120.

³³ *Ibid.*, p. 124.

³⁴ *Ibid.*, p. 131.

³⁵ *Ibid.*, p. 134.

³⁶ *Ibid.*, p. 142-143.

2.2 Le capitole

Le capitole, identifié comme tel grâce à une inscription, surprend par sa hauteur et ses dimensions : posé sur une petite colline, le podium artificiel à deux niveaux crée une terrasse surélevée de 6 mètres par rapport au forum, tandis que les dimensions estimées du temple en feraient le plus grand d'Afrique romaine³⁷.

Le sous-sol du podium présente plusieurs salles en enfilade, sans qu'on puisse préciser leur fonction³⁸. Le « rez-de-chaussée » du podium est constitué de multiples salles voûtées dont la qualité a été saluée par les chercheurs³⁹ (Fig. 4). Outre les voûtes et arcs de décharge, des murs en gros appareil ainsi que des contreforts permettent d'appréhender le plan des élévations de l'étage supérieur, aujourd'hui complètement perdues⁴⁰. Ainsi, des piles distinctives (associées à des bases de colonnes sur la terrasse) montrent que le temple était hexastyle, mais pseudo-périptère⁴¹ (Fig. 5). À l'arrière du premier niveau, une salle en abside présente trois niches ornées de fenêtres, ainsi qu'un escalier qui communiquait avec la *cella* du temple – on peut s'interroger sur la fonction de cet espace pour le culte⁴². On suppose donc que la *cella* présentait elle aussi cette abside et ces trois niches à l'étage supérieur, sans doute pour mettre en valeur une statue de Jupiter – ou même trois statues pour la triade capitoline⁴³. Notons que ces soubassements ont été rénovés au moins deux fois et comprennent des traces d'incendie entre les états 2 et 3⁴⁴.

Le podium ne se limite pas à un rectangle orienté nord-sud ; il présente des excroissances à l'est et à l'ouest, dont les voûtes créent une terrasse à la même hauteur que le podium central. On a donc proposé qu'elles supportaient deux petits temples accolés au temple principal, selon des comparaisons avec d'autres temples africains à excroissances (par ex. à Sabratha) ou à trois *cellae* (par ex. à Sufetula)⁴⁵.

Les temples ont aujourd'hui complètement disparu. Une maison coloniale a longtemps occupé la plateforme (Fig. 6), mais on y a aussi retrouvé les traces de ce qui semble être une chapelle byzantine : la *cella* a donc disparu depuis longtemps⁴⁶. Quelques vestiges nous renseignent cependant sur son aspect : les colonnes de la façade mesuraient environ 12 mètres et étaient surmontées de chapiteaux corinthiens (Fig. 7). Les tambours étaient dodécagonaux et les cannelures étaient rajoutées au stuc⁴⁷. Un escalier monumental avec un palier reliait le temple au forum ; l'autel était peut-être en bas de celui-là⁴⁸.

³⁷ BEN HASSEN 2006, p. 226.

³⁸ BEN HASSEN et MAURIN 1998, p. 123.

³⁹ BEN HASSEN 2006, p. 238.

⁴⁰ BEN HASSEN et MAURIN 1998, p. 124.

⁴¹ BEN HASSEN et MAURIN 2004, p. 93.

⁴² *Ibid.*, p. 106.

⁴³ *Ibid.*, p. 100.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 111.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 104-106.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 115.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 95-98.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 101.

2.3 Les grands thermes publics

Des grands thermes publics, seul le sous-sol, espace de service, a été conservé, et il a de plus été très endommagé lors de la Seconde Guerre mondiale : alors qu'il est utilisé comme dépôt de munitions, un bombardement le fait exploser. Les vestiges nous permettent cependant de reconstituer le plan des parties chaudes, grâce à la localisation des pilettes des hypocaustes et des fours. Vers le nord, le frigidarium est mal connu, car ses voûtes sont complètement effondrées. Le sous-sol présente un réseau de pièces et d'escaliers de service ; de grandes citernes sont associées au complexe.

Le bâtiment, daté de l'époque trajane par une inscription, a été restauré plusieurs fois déjà dans l'Antiquité. Ses dimensions, estimées à 84 x 80 mètres, en font un établissement aussi prestigieux que les thermes de Carthage ou de Bulla Regia.⁴⁹

2.4 Le théâtre

L'orchestra et les gradins du théâtre d'Uthina, appuyés sur le calcaire naturel, sont repérés depuis longtemps, mais pour l'instant seul le bâtiment de scène a été fouillé. Le diamètre total du théâtre, estimé à 100 mètres, en ferait l'un des plus grands de Tunisie (dans le même ordre de grandeur que celui de Carthage par exemple).⁵⁰ Une monnaie retrouvée dans un mur le daterait de la première moitié du IIe s. AD⁵¹.

Le bâtiment de scène présente trois ouvertures côté public, la porte royale et les portes des hôtes, et neuf à l'extérieur : on considère donc qu'une zone monumentale devait s'étendre au-delà du théâtre, vers le nord-ouest. Ces neuf portes seront murées dans un second temps (IIIe-IVe AD)⁵². Le proscenium repose en partie sur une structure pleine, en opus caementicium, et sur une structure creuse voûtée dans sa partie nord et charpentée au sud. Dans la partie pleine, quasiment alignée sur la porte royale, une loge a été aménagée sous le pavement ; on y accédait par la surface de circulation sous le proscenium.⁵³

Le bâtiment a rapidement été abandonné puisque certains de ses blocs ont été retrouvés en remploi dans les grands thermes (date : Ve AD env.). Des habitats sont construits sur l'orchestra et une citerne est installée dans le sous-sols charpenté⁵⁴.

3. Monuments privés

3.1 La villa des Laberii

Construite au IIe AD par la riche famille des *Laberii*, cette villa présentait nombre de mosaïques aujourd'hui conservées au musée du Bardo. L'une d'elle représentait des

⁴⁹ BEN HASSEN et MAURIN 1998, p. 130-135.

⁵⁰ LANDES et BEN HASSEN 2015, p. 77.

⁵¹ *Ibid.*, p. 80.

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*, p. 78.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 81-82.

scènes de la vie agricole, reflétant la fertilité de la région.⁵⁵ Les prospections ont montré que les villas étendues dominaient à Oudhna, mais aucune n'est aussi vaste que celle des *Laberii*. On estime que la ville pouvait compter une cinquantaine de ces habitations, en plus de quelques quartiers plus modestes.⁵⁶

3.2 Les thermes des *Laberii* et la sigillée d'Oudhna

À cette villa sont associés des thermes de quartier, qu'une inscription sur la grande mosaïque du frigidarium attribue aux *Laberii*. Des réparations tardives (IVe AD) attestent de la longue vie du bâtiment.⁵⁷ Après une phase d'abandon, ces thermes sont transformés en atelier de potiers. Plusieurs fours ont été identifiés, et l'un d'eux a été fouillé : la chambre de chauffe est conservée, ainsi que deux des arches qui supportaient la sole. De grandes quantités de céramique ont également été retrouvées.⁵⁸

Cette production est à mettre en parallèle avec des zones d'artisanat repérées en périphérie de la ville, notamment au nord-est. En fait, la sigillée d'Oudhna est connue depuis longtemps des céramistes et était déjà réputées dans l'Antiquité. Les prospections ont montré que le site ne présentait aucun atelier de taille importante, mais que c'est plutôt le regroupement et la longévité de la production qui ont dû faire son succès⁵⁹. Des tessons retrouvés dans la citerne du forum ont d'ailleurs permis de préciser la datation de la production, qui se situe entre la fin Ve et le début du VIIe AD⁶⁰.

3.3 Les latrines des thermes des Amours pêcheurs

Ces petits thermes privés, associés à une villa, sont datés du IIe AD. Leur intérêt majeur réside dans les deux latrines qu'ils renferment. Les petites latrines sont accessibles depuis l'intérieur de l'habitation : en passant par un couloir puis un vestibule, on débouche sur une petite pièce carrée à trois sièges, dont l'un est aujourd'hui encore en bon état. On a retrouvé des traces d'une rigole et du système de circulation des eaux. Précisons que ces latrines se situent dans une zone de service identifiée par les chercheurs comme une remise de chars.⁶¹

Les seconds thermes, plus vastes, sont accolés au bâtiment des thermes et à la villa, mais ne communiquent avec aucun des deux. On y accède depuis la rue, par un vestibule en chicane (sans doute pour des questions d'intimité). Les latrines présentent sept sièges dans des niches en cul-de-four, forme rare en architecture romaine. La pièce possédait deux *labri* de part et d'autre de la porte, ainsi qu'une rigole et un système d'évacuation des eaux.⁶²

⁵⁵ BEN HASSEN 2006, p. 234.

⁵⁶ BEN HASSEN et MAURIN 1998, p. 32.

⁵⁷ BEN HASSEN 2006, p. 236.

⁵⁸ BEN HASSEN et MAURIN 1998, p. 139-140.

⁵⁹ BEN HASSEN et MAURIN 2004, p. 80.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 243.

⁶¹ GUIZANI 2018, p. 1-3.

⁶² *Ibid.*, p. 4 et p. 6.

La reduplication des latrines, le nombre important de sièges et l'agencement des pièces a fait émettre l'hypothèse que ces latrines pouvaient être publiques ou semi-publiques. Les textes mentionnent en effet les bénéfices économiques possibles, en faisant payer l'entrée par exemple.⁶³

4. Urbanisme

4.1 L'alimentation en eau

Un grand nombre de citernes publiques et individuelles ont été repérées à Oudhna ; leur nombre total est estimé à 400⁶⁴. La cité est desservie par trois aqueducs de plusieurs kilomètres dont le parcours est connu depuis la fin du XIXe siècle. Une thèse de doctorat⁶⁵ a d'ailleurs été consacrée aux monuments hydrauliques d'Uthina. En résumé, on peut retenir l'importance du système d'alimentation en eau de la ville, qui capte plusieurs sources naturelles avec un réseau d'aqueducs en arbre. Les ouvrages réalisés ont nécessité un travail important et des réfections régulières. Dans la ville même, le bassin de répartition à l'arrivée des aqueducs ainsi que la citerne du forum sont assez bien conservés⁶⁶.

4.2 Inscription dans le territoire

Le plan des rues d'Oudhna ne suit pas un schéma régulier : impossible de repérer un *cardo* ou un *decumanus*. Certains ont voulu y voir la permanence d'un établissement préromain, d'autres arguent que les constructions suivent simplement le relief naturel du lieu. L'étendue de la ville n'est pas clairement définie, mais les dernières prospections l'estiment à 60 ha⁶⁷. L'entrée principale de la ville était à l'ouest : la voie franchissait l'oued Oudhna par un pont à trois arches avant de rejoindre la route qui reliait Carthage à Thuburbo Maius. Autour de la ville, des zones de nécropoles ont été repérées, ainsi que des indices d'établissements agricoles, comme les fragments d'un pressoir.

Conclusion

Les fouilles et les travaux de mise en valeur réalisés depuis 1993 ont changé complètement notre vision du site d'Oudhna, colonie augustéenne qui connaît son apogée aux IIe-IIIe s. AD. On la reconnaît désormais pour son capitole et son amphithéâtre, et pour l'accessibilité étendue de son agglomération, peu recouverte par les occupations modernes. La richesse de ses vestiges (marbre importé, mosaïques soignées) et leur monumentalité la classe parmi les villes les plus importantes de l'Afrique romaine (Fig. 8). Les prospections ont permis de proposer une lecture

⁶³ GUIZANI 2018, p. 7.

⁶⁴ BEN SALEM-HAMANI et GOLVIN 2007, p. 282.

⁶⁵ BEN SALEM S., *L'eau dans la ville d'Afrique romaine à travers le cas d'Uthina*, Bordeaux, 2006.

⁶⁶ BEN HASSEN et MAURIN 1998, p. 203-205.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 78-79.

générale du site et de cibler les prochaines zones d'intérêt, par exemple le forum (et sa possible basilique?) (Fig. 9)⁶⁸. Une autre question prégnante est celle d'une éventuelle occupation préromaine, qui pourrait être précisée par de nouvelles trouvailles.

Bibliographie

- BEN HASSEN 2006 BEN HASSEN H., « Le parc archéologique d'Oudhna, antique Uthina (Tunisie) », dans : *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, Université de Lyon : CNRS & ENS de Lyon, 2006, p. 225-238.
- BEN HASSEN et MAURIN 1998 BEN HASSEN H. et MAURIN L. (dir.), *Oudhna (Uthina). La redécouverte d'une ville antique de Tunisie*. Bordeaux, Ausonius, 1998.
- BEN HASSEN et MAURIN 2004 BEN HASSEN H. et MAURIN L. (dir.), *Oudhna (Uthina), colonie de vétérans de la XIIIe légion*, Bordeaux : Ausonius, 2004.
- BEN SALEM-HAMANI et GOLVIN 2007 BEN SALEM-HAMANI S., GOLVIN J.-C., « Restitution et modélisation des monuments hydrauliques d'Uthina (Oudha) », dans : *Virtual Restrospect 2007*, 2007, p. 281-292.
- FERCHIOU 1995 FERCHIOU N., « Camps et vétérans dans la moyenne vallée de l'oued Miliane : les Pagi Fortunalis et Mercurialis et la colonie d'Uthina », dans : *Mélanges de l'École française de Rome*, 107 (1), 1995, p. 137-181.
- GUIZANI 2015 GUIZANI S., « Quelques réflexions sur deux ensembles de latrines à Uthina », dans : *Cartagine. Studi e Ricerche*, 3, 2018, p. 1-12.
- LANDES et BEN HASSEN 2015 LANDES C., BEN HASSEN H., « Le théâtre d'Oudhna (Uthina) », dans : *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 2015, p. 77-84.
- M'CHAREK 2006 M'CHAREK A., « Oudhna et Thimida Regia / Mohammedia : enquête archéologique et historique », dans : *Revue Archéologique*, 1, 2006, p. 190-194.

Sources anciennes

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, livre V. Texte établi, traduit et commenté par J. DESANGES, Paris : Les Belles Lettres, 1980.

⁶⁸ BEN HASSEN et MAURIN 1998, p. 114.

Illustrations

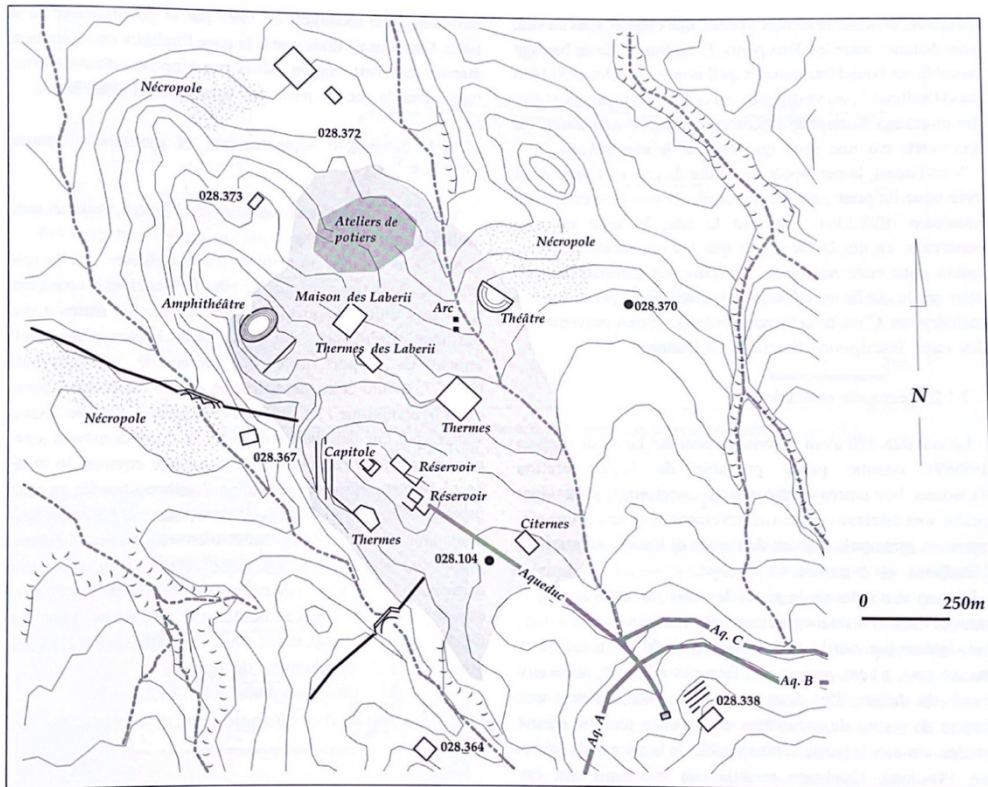


Fig. 1 : Plan schématique d'Uthina (BEN HASSEN et MAURIN 1998, p. 175.)



Fig. 2 : Uthina dans le nord-est de l'Afrique romaine (BEN HASSEN et MAURIN 2004, p. 265.)

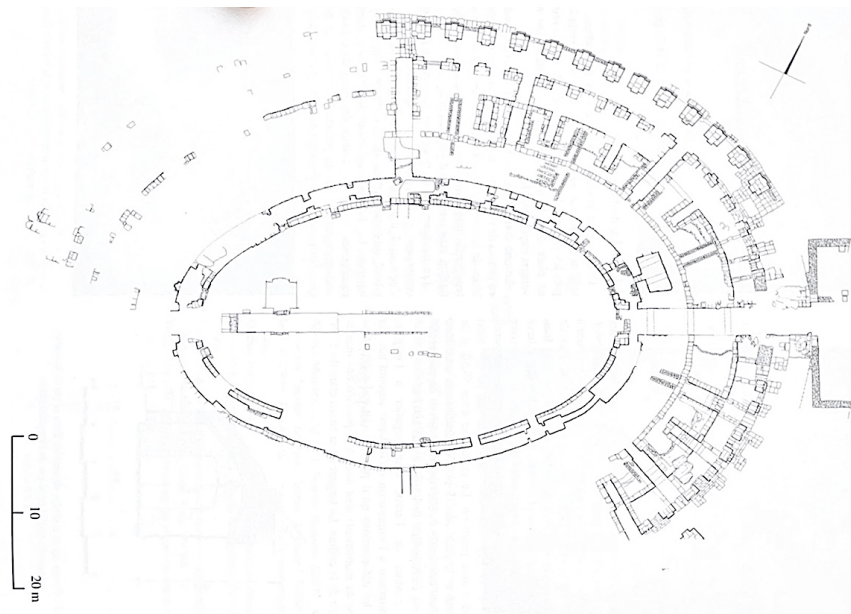


Fig. 3 : Amphithéâtre, plan des structures relevées (BEN HASSEN et MAURIN 2004, p. 118.)

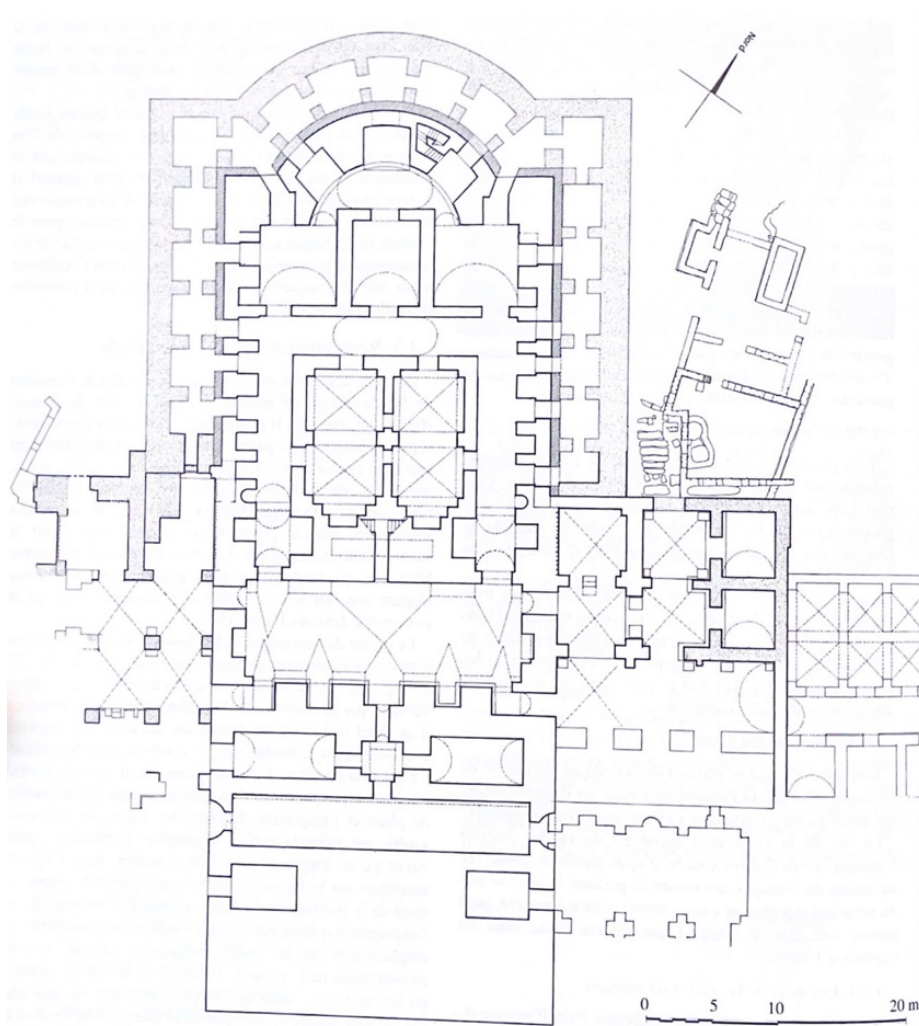


Fig. 4 : Plan du rez-de-chaussée du capitole (trait plein : état 1 ; hachuré : état 2 ; pointillé : état 3) (BEN HASSEN et MAURIN 2004, p. 102.)

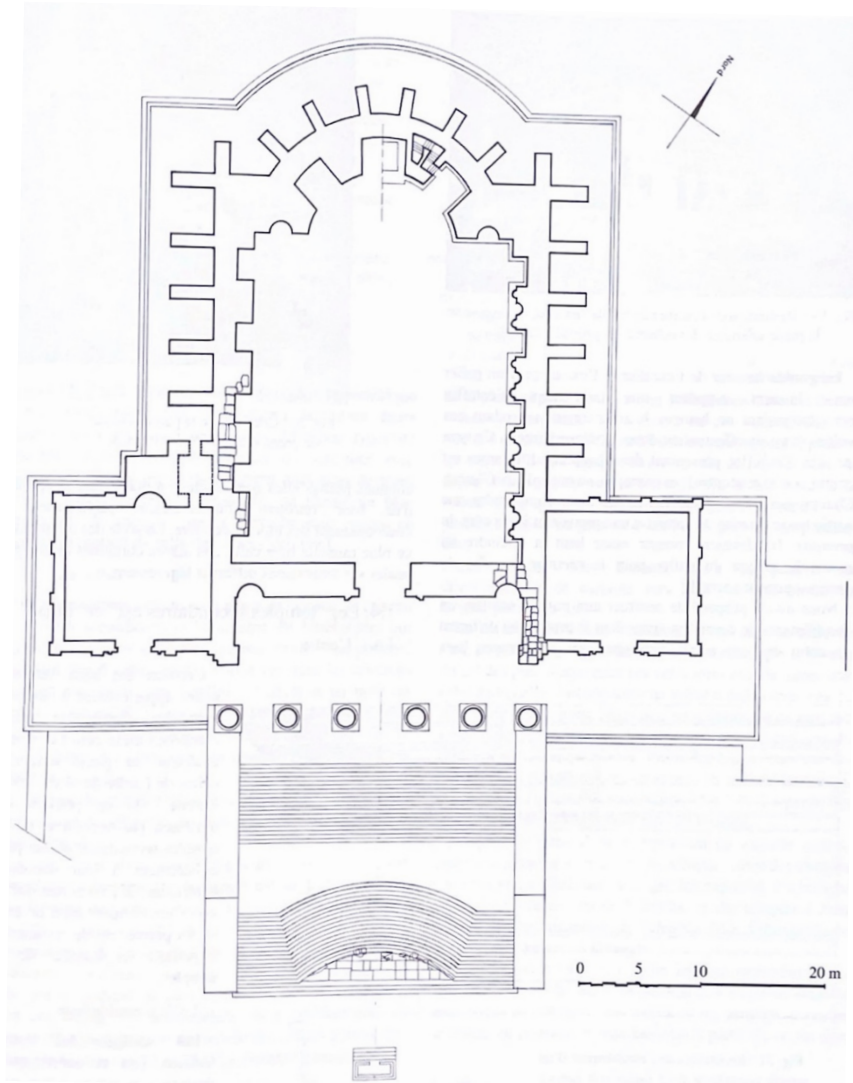


Fig. 5 : Restitution du plan du capitole (3^e état) (BEN HASSEN et MAURIN 2004, p. 103.)



Fig. 6 : La maison coloniale des Ducroquet sur le capitole (BEN HASSEN et MAURIN 2004, p. 218.)

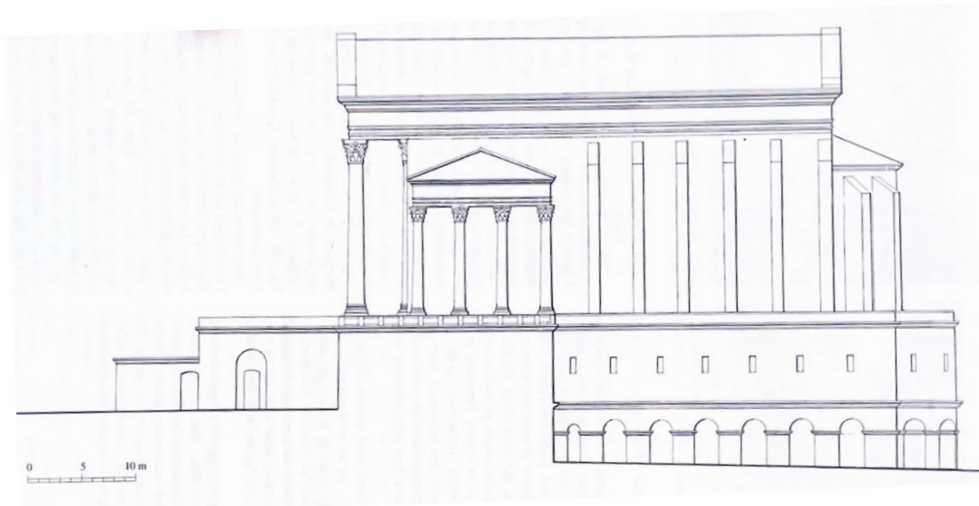


Fig. 7 : restitution du capitolé (3^e état) (BEN HASSEN et MAURIN 2004, p. 112.)



Fig. 8 : Reconstitution d'Uthina à son apogée (BEN HASSEN et MAURIN 1998, p. 34.)

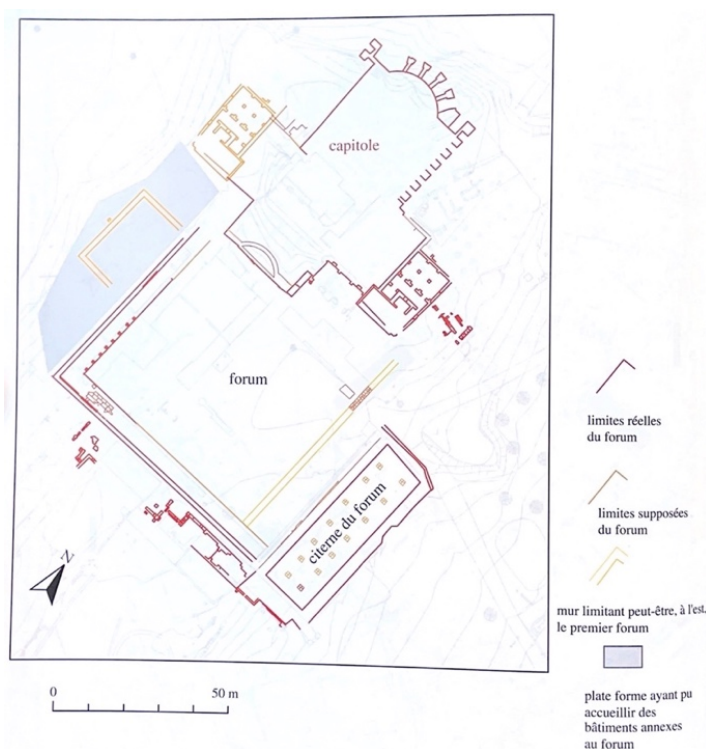


Fig. 9 : Hypothèse de restitution du forum (BEN HASSEN et MAURIN 2004, p. 70.)

L'INSCRIPTION ILAFR 225 ET LES PRESCRIPTIONS CULTUELLES À THUBURBO MAIUS

Catherine BREITENSTEIN

Introduction

Thuburbo Maius est une cité d'Afrique proconsulaire proche d'Uthina. Située à 65km au Sud-Ouest de Carthage, elle présente le double avantage de se trouver à la fois dans une zone propice à la culture céréalière (puisqu'à flanc de l'Oued Miliane, le deuxième plus long cours d'eau de Tunisie après la Medjerda) et d'être un carrefour commercial entre les cités de la façade littorale et les cités de l'intérieur du territoire africain. Plus précisément, Thuburbo Maius est bâtie à flanc de coteau, sur un sol très irrégulier : de nombreux travaux de terrassement semblent avoir été nécessaires pour l'aménager lorsque les Romains s'y sont installés. C'est à eux que l'on doit l'écrasante majorité des vestiges archéologiques conservés du site (temples, thermes, forum, marché, amphithéâtre, citerne, et autres constructions privées ; le tout nous ayant livré des sculptures et mosaïques notamment).

La cité s'étend sur environ 40ha et on estime que sa population n'a pas dépassé les 8'000 habitants. N'ayant pas de carrière fournissant une bonne pierre à bâtir, Thuburbo Maius exploita le calcaire jaune du djebel¹ voisin ; ce dernier fournit également la ville en tesselles de mosaïques. Cette matière première, difficile à travailler, explique d'une part qu'il ait fallu faire venir de loin d'autres matériaux, avec toutes les difficultés d'approvisionnement que cela sous-entend ; et d'autre part l'emploi généralisé du plâtre comme matériau de substitution dans la construction des habitations. L'*opus africanum* à Thuburbo Maius n'est généralement pas composé de blocs de pierre, mais de blocs de « béton ». Dans ce travail, nous aborderons l'histoire du site, avant de nous intéresser à son paysage religieux.

I. Histoire du site

Thuburbo Maius a connu plusieurs occupations différentes durant son histoire : s'y seraient succédées les populations numides, phénico-punique puis romaine et même byzantine. Son statut a donc nécessairement connu des évolutions au cours des siècles.

I.1 Une occupation pré-romaine

Un village numide primitif a sans doute occupé les lieux, mais nous n'en avons aucune trace archéologique : seule la consonnance de « Thuburbo » nous laisse penser cela. Quant à l'occupation phénico-punique du site, elle débuta sans doute après 480 av. n. è. : suite à sa défaite à Himère, Carthage se retrouve dans la nécessité de trouver d'autres lieux d'approvisionnement ; au lieu de rester focalisée sur l'espace méditerranéen, la colonie tyrienne se tourne vers l'arrière-pays africain dont elle

¹ \dže.bel\ : montagne ou un massif montagneux en Afrique du Nord.

commence alors l'exploitation. Il semblerait que dès lors Thuburbo Maius ait appartenu au territoire carthaginois. Néanmoins, nous ne conservons que très peu de vestiges antérieurs à 146 av. n. è., toute hypothèse quant aux périodes antérieures est donc délicate.

I.2 La romanisation de Thuburbo Maius

En raison de sa fidélité à Carthage, après la dernière guerre punique (146 av. n. è.), Thuburbo Maius est déchue de ses privilèges de cité libre et doit payer un tribut à Rome. César ou Auguste y installe peut-être une colonie² de vétérans à proximité directe, afin de diffuser la culture romaine en Afrique du Nord, mais le statut de la cité indigène de Thuburbo Maius n'évoluerait alors pas³. Il faut attendre 128 de n. è. pour que Hadrien confère le statut de municipes à l'agglomération (*Municipium Aelium Hadrianum Augustum*), suivi de Commode qui en fait une colonie romaine (*Colonia Julia Aurelia Commoda*).

Monuments	Financement	Date	Références
Temple de Saturne ¹²⁶	Diophantus Bassus	I ^{er} -II ^e siècle	<i>ILAfr</i> , 254
Chapelle consacrée à Saturne ¹²⁷ <i>sua pecunia fecerunt</i>	<i>Sacerdotes Genii civitatis</i>	I ^{er} -II ^e siècle	<i>ILAfr</i> , 255
Exèdre avec une statue et tous les ornements nécessaires pour le Génie du Temple ¹²⁸	Celer et sa femme Aufidia Quartilla	II ^e siècle	<i>ILAfr</i> , 242
Temple de Mercure <i>sua pecunia fecit</i>	L. Numisius Vitalis	128-138 ?	<i>AE</i> , 1961, 71
Temple d'Esculape <i>sua pecunia fecit</i>	L. Numisius Vitalis	II ^e siècle	<i>CIL</i> , VIII, 842 ; <i>AE</i> , 1993, 1739
Frugifère <i>sua pecunia fecit</i>	L. Decianus Extricatus	138-161 ¹²⁹	<i>ILAfr</i> , 238 ; <i>AE</i> , 1915, 22
Capitole	Municipe	167-168	<i>ILJun</i> , 699 = <i>ILAfr</i> , 244
Portiques du forum	Colonie ?	190-191	<i>ILAfr</i> , 265 ; <i>AE</i> , 1995, 1654
Marché et ses annexes	Colonie ?	Fin II ^e siècle	/
Temple de Mercure	Colonie	211	<i>CIL</i> , VIII, 12366
Palestre	<i>Petronii</i>	225	<i>ILAfr</i> , 271

Fig. 1 : Financement et date des constructions thuburbitaines (BEN AKACHA 2011, p. 111.)

Ensuite, à l'instar du reste de la région nord-africaine, Thuburbo Maius prospère au cours du II^e siècle de n. è. et pendant encore quelques décennies après. C'est durant ce laps de temps que l'évergétisme connaît son apogée dans la cité (Fig. 1). Puis, dans la seconde moitié du IV^e siècle de n. è., de grands travaux de restaurations sont entrepris à Thuburbo Maius, les vieux édifices de la ville ayant subi les affres du temps. La cité semble alors renaître et cela s'exprimerait dans son nouveau nom⁴ : *Respublica Felix Thuburbo Maius*⁵. Au V^e siècle de n. è., elle subit de plein fouet l'invasion vandale. Ensuite, l'empire byzantin reconquiert les lieux et aménage les anciens temples en églises. Thuburbo Maius ne fut pas fortifiée, conserva ses proportions modestes et fut sans doute abandonnée peu après le VII^e siècle de n. è., date de l'une des dernières traces d'occupation du site consistant en un trésor de 151 pièces de monnaie.

² Pline (Pl., *nat.*, V, 4), en parlant des colonies africaines, mentionne « Tuburbi » (locatif).

³ Hypothèse défendue par POINSSOT 1915, p. 325-332 ; MERLIN 1933, p. 210-222 et PFLAUM 1970, p. 111-117. Cette hypothèse est cependant remise en question par (entre autres) : QUONIAM 1962, p. 67-79 ; TEUTSCH 1961, p. 329-332 et GASCOU 1988, p. 67-80.

⁴ MERLIN 1933, p. 222.

⁵ *CIL*, VIII, 275.

Thuburbo Maius sort de l'oubli en 1857 grâce à la découverte d'une inscription indiquant son nom romain. Les fouilles effectives du site débutent en 1910 sous la direction d'A. Merlin, puis sous celle de L. Poinssot jusqu'en 1937 et reprennent en 1957, dirigées cette fois par A. Driss. Nonobstant ces nombreuses campagnes de fouilles, nous estimons que seul un cinquième de la surface de la ville antique a été mis au jour (Fig. 2) ; nous n'avons, par exemple, pas encore découvert la nécropole de la cité.

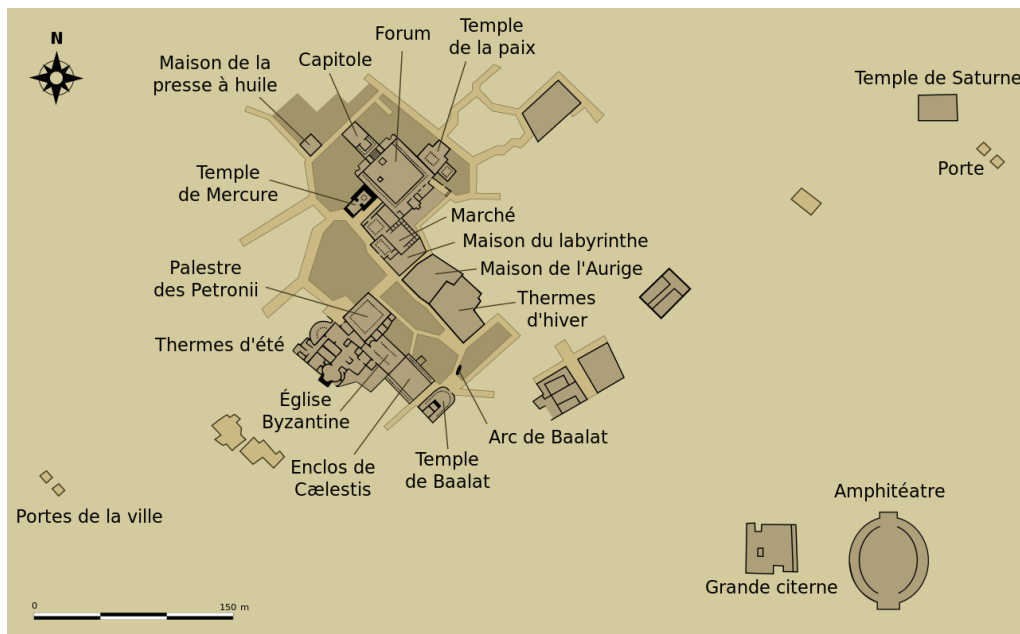


Fig. 2 : Plan général du site archéologique de Thuburbo Maius (Wikipédia.org)

II. Paysage religieux antique

II. 1 Bonus intra melio exi : l'inscription ILAfr 225 ou comment bien approcher Esculape

II. 1 a) Prescriptions cultuelles

L'ILAfr 225 est une inscription datant du milieu du II^e siècle d. n. è., concernant le lieu de culte d'Esculape, offerte par Numisius Vitalis. Retrouvée dans les thermes d'été sur un poteau de cancel en pierre, elle provient sans doute d'un des temples romains classiques non-identifiés. Elle comprend un certain nombre de prescriptions religieuses dans lesquelles il semble que nous percevions une certaine influence gréco-orientale. Son contenu est le suivant :

Iussu domini Aesculapi(i) L. Numisius L. F. Vitalis podium de se fecit. Quisq(ue) intra podium adscendere volet a multiere, a suilla, a faba, a tonsore, a balineo commune custodial triduo. Cancellus calciatus intrare nolito. « Le seigneur Esculape ordonne à L. Numisius L. F. Vitalis de lui faire un podium⁶. Quiconque veut monter sur ce podium

⁶ Ginouvès indique que : « la présence d'un PODIUM implique celle d'un ESCALIER, qui permet d'accéder à son plan supérieur. Deux solutions sont possibles : ou bien l'escalier est accolé au rectangle

devera se garder de rapports sexuels, de porc, de fèves, de rasage, de bains communs pendant trois jours. A l'intérieur des limites, les chaussures sont proscrites. » (trad. personnelle).

Observons ces prescriptions de plus près : tout d'abord, elles semblent émaner d'Esculape lui-même, puisqu'il est dit dès le début de l'inscription « Iussu domini », chose peu courante⁷ dans les inscriptions religieuses. D'ailleurs, ce type de règlement sacré, que l'on retrouvait sans doute à l'entrée des sanctuaires est plus courant dans le monde grec qu'en Afrique romaine⁸. Il est compliqué de tirer des parallèles avec cette règle puisque que contrairement à la majorité des autres, elle ne concerne pas le déroulement d'un rite ou d'un sacrifice, mais plutôt la préparation des personnes visitant le temple, un peu comme dans le cas d'une *ἀγνεία*⁹. On pourrait comparer cette loi religieuse à celles que l'on retrouve dans les mondes sémitique et biblique¹⁰ ; mais ces préceptes semblent plus proches de certains aspects de la doctrine pythagoricienne.

La plupart des lieux de culte demandent une purification avant d'entrer (souvent par le biais d'un liquide, notamment l'eau) ; ici, la purification semble s'obtenir par l'abstinence ; mais il est également possible, comme le relève M. Kleijwegt¹¹ que des prescriptions quant au lavement des corps se soient trouvées sur une autre stèle, désormais perdue, et que l'interdiction des bains publics vise à éviter toute tentation charnelle chez les pèlerins, notamment dans le cas de bains mixtes. D'ailleurs, des établissements d'eau peuvent avoir été associés à Esculape¹². L'interdit sexuel (dans un but purificateur) est quant à lui très fréquent, que ce soit de manière générale ou même en lien avec Esculape-même¹³. Pour ce qui est de la consommation de la viande de porc, elle est souvent proscrite dans les cultes grecs et les fèves sont interdites dans différents types de pratiques religieuses ; les relier avec le culte d'Esculape de Thuburbo Maius en particulier s'avère donc délicat. Ceci dit, leur prohibition pourrait être due au caractère aphrodisiaque qu'on leur prête¹⁴. Mais pourquoi un tel accent serait-il mis sur l'abstinence sexuelle avant d'entrer dans un temple ? C'est en fait quelque chose de très courant dans les cultes à mystères antiques¹⁵.

De plus, les fèves et le porc¹⁶ sont considérés comme étant mauvais pour la santé. Pline nous raconte que les fèves seraient tellement dures à digérer qu'elles perturberaient

du podium, et l'on a un PODIUM EN T ; ou bien il est intégré à l'intérieur du rectangle du podium, contre son côté d'accès, et l'on a alors le PODIUM EN PI. » (GINOUVES 1998, p. 51).

⁷ MERLIN 1916, p. 266.

⁸ *Ibid.*, p. 264.

⁹ *ἀγνεία*, *ας* (ή) : pureté, chasteté (d'où « état d'une âme pure »), mais aussi : purification (Bailly 2020). Ainsi, l'*hagneia* désigne la pureté de conduite et d'être.

¹⁰ VATTIONI 1978.

¹¹ KLEIJWEGT 1994, p. 212, note 26.

¹² A Thamugadi, *CIL VIII 2340* ; à Thisiduo, *CIL VIII 1267* ; et à Lambèse, *AE*, 1989, 870.

¹³ Cf. L'autel de Pergame qui porte une inscription mentionnant cet interdit (HABICHT 1969, p. 161 ; SOKOLOWSKI 1973, p. 407-413).

¹⁴ Sur la luxure entraînée par les fèves : Plutarque, *Quaestiones Romanae*, 95.

¹⁵ BURKERT 1987, p. 107-108.

¹⁶ CELSUS, *De medicina*, III, 23, 3.

les rêves et causeraient des insomnies¹⁷. Ergo, s'abstenir de mauvaise nourriture semble logique avant d'entre dans le lieu de culte dédié au dieu de la médecine. Pourquoi donc cibler les fèves en particulier ? Nous nous rapprochons maintenant de la doctrine pythagoricienne mentionnée en introduction de ce chapitre : ces légumineuses seraient en lien avec la métempsychose. De fait, pour les Pythagoriciens, les âmes des défunts étaient censées retourner à la terre pour leur réincarnation grâce aux fleurs de fèves. Pour cette raison, les adeptes du pythagorisme refusaient de marcher dans les champs de fèves en fleurs. Il semblerait que cette idéologie ait perduré et soit rentrée dans les mœurs romaines, puisque Varron rapporte que les âmes des morts se trouvent dans les fèves¹⁸. Un tel raisonnement pourrait paraître tiré par les cheveux si ces derniers n'étaient pas, eux-aussi, impliqués dans l'affaire. En effet, dans cette inscription, il est également clairement proscrit de se couper les cheveux avant de pénétrer dans le temple d'Esculape. De manière générale, les cheveux sont perçus comme étant le symbole de l'énergie vitale et spirituelle¹⁹. Ainsi, les couper signifierait en faire de la matière morte, acte interdit pour les Pythagoriciens lors de fêtes religieuses notamment. On pouvait toutefois les couper pour en faire offrande à diverses divinités, comme Zeus Panamoros, Men ou encore Asclépios. D'ailleurs, il n'était pas rare de les offrir à une divinité après avoir été guéri des maux qui nous accablaient, à tel point que Pausanias (II, 11, 6) rapporte que les statues d'Hygie et d'Esculape du temple de la cité de Titanè étaient à ce point recouvertes de cheveux qu'elles en étaient à peine visibles et leurs traits difficilement discernables. Il était donc possible d'offrir ses cheveux comme substituts à notre vie qui a été sauvée ; s'en délester aussi frivolement que chez le barbier *avant* de venir consulter Esculape aurait donc pu être très mal vécu par le dieu.

Enfin, la nécessité d'être pieds nus peut s'expliquer par le fait qu'il s'agissait d'une coutume gréco-romaine acceptée, ou encore parce que si la sandale était en cuir, soit en matière morte, cela aurait pu être proscrit. C'est notamment le cas dans la pensée pythagoricienne et au-delà, dans les cultes à mystère, où sont abandonnés les accessoires en matières mortes, au profit de « lin » (comprendre : matière non-animale)²⁰.

Certaines pratiques des cultes à mystère, notamment la partie initiatique, seraient donc partiellement rentrées dans les mœurs au point d'influencer l'inscription de Numisius Vitalis, établissant les règles relatives à la visite du temple d'Esculape à Thurburbo Maius. Ne pouvant exiger une « conversion » totale aux préceptes pythagoriciens, une période d'incubation de trois jours a été définie, afin que les personnes se rendant sur les lieux soient les plus pures possible ; le tout dans le but que la communication avec le dieu se fasse sans heurts, pour de bons résultats.

¹⁷ Pl., *nat.*, XVIII, 118.

¹⁸ Varron, cité par Plin (Pl., *nat.*, XVIII, 118).

¹⁹ KÖTTING, « Haar », *RAC* XIII, 1986, coll. 177-203.

²⁰ A ce propos, voir les nombreux témoignages, comme : Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane* ; Euripide, *Crétois*, salut du chœur au roi.

II. 1 b) L'Esculape de Thuburbo Maius

De l'Esculape de Thuburbo Maius, nous n'avons, malheureusement, que peu d'informations. A vrai dire, n'en témoignent que l'inscription que nous venons d'étudier et un fragment de statue représentant le visage du dieu²¹. C'est grandement insuffisant pour proposer une étude iconographique comparative, raison pour laquelle nous nous attarderons ici sur la figure d'Esculape de manière générale en Afrique du Nord. Esculape, à l'instar de ses « équivalents » grec et phénicien Asclépios et Eshmun, devient de plus en plus important à partir du IV^e siècle av. n. è., suite aux ravages que connut le monde antique (la fameuse peste d'Athènes entre 430 et 426 av. n. è. n'étant pas des moindres). Ces trois figures divines étaient un peu interchangeables, ou du moins, assimilables les unes aux autres²². L'Esculape africain tend donc à avoir des caractéristiques à la fois grecques et orientales, sans toutefois prendre la place d'Apollon qui continue de recevoir, distinctement, des cultes en son nom propre. De plus, les lieux où le culte d'Apollon prédomine semblent tous anciens ; tandis que les sites où Esculape est plus important sont bien souvent plus récents que lesdits lieux de cultes à Apollon²³. Avec la scientification de la médecine, il a sans doute été nécessaire d'avoir une divinité qui lui était uniquement consacrée, et une divinité plus pragmatique, moins « tordue »²⁴. Cela expliquerait que dans les temps anciens on se tournait vers Apollon, dieu (entre autres) de la médecine pour des conseils de santé ; avec l'essor de la discipline médicale, on se dirigeait alors plus volontiers vers une divinité uniquement préposée à cela et dont le lieu de culte permettait de recevoir des conseils pratiques. C'est ce phénomène de « remplacement du culte médical » que nous observerions à Thuburbo Maius, avec son Esculape qui demande de suivre des règles particulières, sensées (au vu des connaissances de l'époque) et presque innovantes. Les deux dieux devaient donc recouvrir les mêmes nécessités et / ou pratiques cultuelles, d'où le fait qu'à l'exception des très grandes agglomérations telles que Carthage, Lepcis Magna ou Maktar, ils ne coexistent pas sur les sites : un seul des deux semble être suffisant. Cela malgré la filiation d'Esculape, qui est dit fils d'Apollon ; il n'est pas le parèdre de son père pour autant. Ainsi, des deux divinités guérisseuses, à la nature très similaire, on a choisi, à Thuburbo Maius, de rendre un culte à Esculape, en vogue à l'époque.

II. 1 c) Les thermes de Thuburbo Maius, plus que de simples bains publics

Comme mentionné à l'instant, c'est dans un des établissements thermaux de Thuburbo Maius qu'a été retrouvée l'inscription ILAfr 225 ; ces derniers ayant subi beaucoup de réfections au cours du temps, il est difficile d'en distinguer les différentes phases. L'entrée primitive des thermes d'hiver (Fig. 3) se trouve au Sud-Est du bâtiment ; on traverse d'abord un porche à quatre colonnes, puis un vestibule en face duquel se

²¹ LIMCicon ID 1798.

²² CADOTTE 2013, p. 165 et 168.

²³ *Ibid.*, p. 170-171.

²⁴ λοξίας / *loxías* : épiclèse d'Apollon.

trouve le *frigidarium*. Ce dernier, élément central, permet d'accéder aux latrines et aux salles chauffées du Nord-Ouest de l'établissement (dont le *caldarium*, dans l'angle occidental). Tardivement, une aile nord-est fut ajoutée aux thermes, et l'entrée y a été déplacée : on entrait toujours par un porche, qui donnait cette fois sur une grande salle mosaïquée avec quatre colonnes. S'y trouvaient également des sculptures dont les vestiges sont aujourd'hui conservés au musée du Bardo à Tunis.

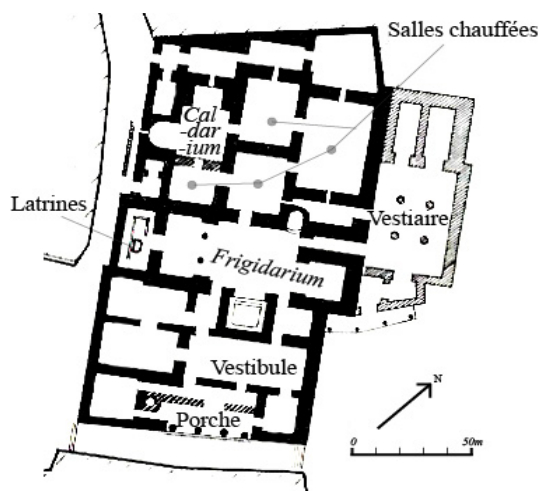


Fig. 3: Plan des thermes d'hiver (LEZINE 1968, p. 9.)

irrigués par des canalisations fournies par la citerne proche de l'amphithéâtre. Aussi, des latrines ouvrant sur une cour à l'air libre étaient accessibles sous un portique semi-circulaire. Plus tard, on y adjoint des citernes et un puits et on mure la porte d'accès aux latrines. Richement décorés, dans ces thermes d'été se trouvaient de nombreuses statues représentant par exemple Esculape, Hercule, Mercure, Cérès, Vulcain, Vénus, Pax. Certaines de ces statues proviennent des temples où elles prenaient place originellement. C'est d'ailleurs dans cet établissement thermal qu'on a retrouvé l'ILAfr. 225.

Quant aux thermes d'été (Fig. 4), ils sont plus vastes. Une fois franchi le vestibule, on accède à l'atrium, lui-même communiquant avec le vestiaire et le *frigidarium* qui comprenait, à l'origine, trois bassins. C'est depuis cet espace qu'on pouvait accéder aux salles chaudes de l'établissement : le *tepidarium* (salle tiède, pour se réchauffer), l'étuve sèche (afin de transpirer abondamment), le *destrictarium* (pour se nettoyer à l'eau chaude et s'exfolier à l'aide d'un strigile) et un *caldarium*. De ce dernier, on se dirigeait vers un *tepidarium* de transition, avant de se replonger dans le *frigidarium*. A

l'origine, les lieux étaient

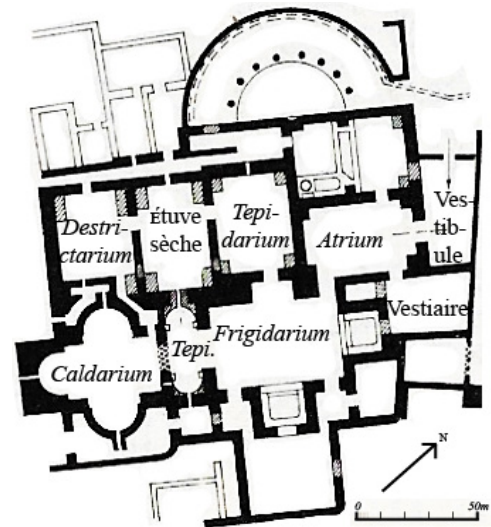


Fig. 4: Plan des thermes d'été (LEZINE 1968, p. 9.)

II. 2. Les autres divinités et lieux de cultes de Thuburbo Maius

II. 2 a) Capitole : Jupiter, Junon et Minerve



Fig. 5 : Photo aérienne du Capitole (inp2020.tn)

Censé reproduire le Capitole romain, ce temple de Thuburbo Maius témoigne de l'hégémonie romaine en ces lieux, ainsi que de la loyauté de la cité à sa métropole. Son essence purement romaine est rappelée par la présence du podium, caractéristique de l'architecture romaine, ici en calcaire jaune. Le Capitole de Thuburbo Maius (Fig. 5), prostyle-hexastyle (colonnes de style corinthien), est en outre composé d'un *pronaos* et d'une *cella* où se trouvaient les statues de la triade capitoline. Enfin, on retrouve dans cet édifice le goût prononcé des

Romains pour la symétrie parfaite et le frontalisme. A la différence du Capitole de Rome, celui de Thuburbo Maius ne comprend qu'une seule *cella*.

II. 2 b) Pax et Mercure

Au Nord-Est du forum, le temple de la Paix semble être construit selon la tradition punique ; le fait qu'il ne soit pas parfaitement aligné avec le reste des édifices autour du forum peut laisser penser qu'il est antérieur aux constructions romaines. Ce temple est composé d'une cour à portique (colonnes de style corinthien) précédant une *cella*. La statue de la Paix qu'elle abritait a été retrouvée dans les thermes d'été. A l'instar du temple de la Paix, le temple de Mercure a sans doute été érigé sur un substrat phénico-punique. Aussi composé d'une cour à portique précédant la *cella*, il était courant de trouver le temple de Mercure sur le forum. Du marbre local a été utilisé pour certains éléments d'architecture. Le commerce étant important en Afrique du Nord, il n'est pas étonnant qu'une place importante soit réservée à son dieu.

II. 2 c) Temple de Baalat

Dans ce sanctuaire a été retrouvée la statue d'une déesse trônant entre deux sphinx, rappelant l'iconographie phénicienne, ce qui a permis l'attribution des lieux à Baalat, divinité punique romanisée. Le mur d'enclos suit un plan semi-circulaire ; l'accès se fait par une porte au Nord-Ouest. L'espace sacré est en outre composé d'un autel parfaitement dans l'axe l'entrée du temple de type romain classique. Ce dernier se trouve sur un podium, précédé d'un escalier frontal. Son *pronaos* comprend quatre colonnes en façade et sa *cella* est pavée en *opus sectile*. Une niche permettait peut-être d'accueillir la statue de culte au fond de la *cella*.

II. 2 d) *Cælestis*

Après avoir traversé la porte monumentale à trois arches, nous nous trouvons dans la cour du temple dédié à *Cælestis*, dallée de marbre et bordée latéralement par des portiques. Nous y trouvons deux exèdres qui se font presque face. Ces derniers devaient accueillir l'image de la déesse, protectrice de la ville.

II. 2 e) *Saturne*

Le temple de Saturne est érigé sur le point le plus haut du site, à l'extérieur de la ville. Il s'apparente à un temple romain classique avec podium ; on y accède par le Sud-Est grâce à un escalier, donnant sur le *pronaos* tétrastyle, derrière lequel se trouvait la *cella*. Cette dernière est agrandie par l'ajout d'une abside semi-circulaire lorsque le temple est transformé en église, sans doute à la fin du IV^e siècle de n. è. Un autre escalier, monumental, permettait sans doute d'accéder à ce sanctuaire, délimité par des murs comportant des niches décoratives externes. L'identification est assurée d'une part par la position du lieu de culte (à l'extérieur de la ville), emplacement commun pour les sanctuaires de Saturne en Afrique ; d'autre part par une inscription dédicatoire comportant le nom du dieu.

II. 2 f) *Temples non-identifiés*

Comme dit en introduction, un des temples antiques est transformé au VI^e siècle de n. è. en église. A l'instar des temples de *Pax*, Mercure et probablement *Cælestis*, le temple originel présentait un faciès phénico-punique et c'était sans doute le plus ancien des lieux. L'accès devait se faire par le côté nord-ouest où l'on commençait par traverser un portique composé de dix colonnes et dont le mur de fond comprenait trois ouvertures. La porte principale, plus large, se trouvait au milieu et permettait d'entrer dans la cour semi-péristyle centrale ; les deux autres portes, sur les côtés, ouvraient chacune sur un abord du semi-péristyle. Le temple romain pourrait avoir succédé à un temple punique à Baal et Tanit ; et peut-être était-il consacré à une des divinités que l'on sait s'être trouvées à Thuburbo Maius ; parmi elles Saturne, Diane, ou encore Cérès dont on a retrouvé un *ex voto* punique du II^e siècle av. n. è. A proximité, un sanctuaire similaire à celui de Baalat a été fouillé ; il consiste en un petit temple sur podium avec un escalier frontal situé au fond d'une cour à portique ; dans le fond de la *cella* une forte saillie indique la présence d'une niche qui devait accueillir la statue de culte. Le sol des portiques ainsi que l'allée reliant l'entrée au temple sont mosaïqués. Faudrait-il voir en cette structure le temple perdu d'Esculape ? Un autre petit temple romain classique a été retrouvé vers l'une des limites de la ville antique. Dans le quartier du nord se trouvent les vestiges d'un petit temple distyle-prostyle dont il ne reste que le podium et l'escalier pour y monter ; mais dont l'autel et son escalier sont très bien conservés.

Conclusion

Ville antique, important carrefour tant à l'époque punique que romaine, Thuburbo Maius est caractérisée par sa position stratégique dans une zone fertile. Après la chute de Carthage en 146 av. n. è., elle fut très vite romanisée, mais le substrat phénico-punique a empreint son paysage religieux tout au long de son histoire. Outre une intrigante et peu commune prescription religieuse, ce site nous a livré nombre de céramiques remarquables et divers lieux de production d'huile ; bien que sont surtout mémorables ses nombreux temples et ses deux grands thermes, riches d'histoire et d'iconographie.

Bibliographie

- AE *L'Année épigraphique*, Paris, 1989.
- BEN AKACHA 2011 BEN AKACHA W., « Promotion coloniale, frénésie évergétique et aménagement urbanistique à *Thuburbo Maius* », dans : *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 37, n°2, Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 2011, p. 89-118.
- BURKERT 2013 BURKERT W., *Ancient Mystery Cults*, Cambridge: Harvard University Press 1987.
- CADOTTE 1988 CADOTTE, A., « Eshmoun / Esculape Et Eshmoun / Apollon », dans : *La romanisation des dieux*, Leiden, The Netherlands : Brill, 2013, p. 165-200.
- CIL VII *Corpus Inscriptionum Latinarum*, Volume VIII : *Inscriptiones Africae Latinae*.
- GASCOU 1988 GASCOU J., « Y avait-il un pagus carthaginois à Thuburbo Maius ? », dans : *Antiquités africaines*, 24, CNRS Éditions, 1988, p. 67-80.
- GINOUVÈS 1969 GINOUVÈS R. *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine. Tome III. Espaces architecturaux, bâtiments et ensembles*, Rome : École Française de Rome, 1998.
- HABICHT 1969 HABICHT Chr., *Altertümer von Pergamon VIII 3, Die Inschriften des Asklepieions*, Berlin, 1969.
- KLEIJWEGT 1994 KLEIJWEGT M. « Beans, baths and the barber... A sacred law from Thuburbos Maius », dans : *Antiquités africaines*, 30, CNRS Éditions, 1994, p. 209-220.
- KÖTTING 1986 KÖTTING B., « Haar », dans : *Reallexikon für Antike und Christentum*, XIII, Stuttgart, 1986, coll. 177- 203.

- LÉZINE 1916 LÉZINE A., *Thuburbo Maius*, Société tunisienne de diffusion, 1968.
- MERLIN 1916 MERLIN A. « Une nouvelle inscription découverte à Thuburbo Majus », dans : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 60^e année, N. 3, Paris : Les Belles Lettres, 1916, p. 262-267.
- MERLIN 1933 MERLIN A., « L'histoire municipale de Thuburbo Majus », dans : *V^e congrès international d'archéologie (Alger, 14-16 avril 1930)*, Alger : Société Historique Algérienne, 1933, p. 205-225.
- PFLAUM 1970 PFLAUM H.-G., « La romanisation de l'ancien territoire de la Carthage punique à la lumière des découvertes épigraphiques récentes », dans : *Antiquités africaines*, 4, CNRS Éditions, 1970, p. 75-118.
- POINSSOT 1915 POINSSOT L., « Trois inscriptions de Thuburbo Maius », dans : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 59^e année, N. 5, Paris : Les Belles Lettres, 1915, p. 325-332.
- QUONIAM 1962 QUONIAM P., « A propos des « communes doubles » et des « coloniae Iuliae » de la province d'Afrique : le cas de Thuburbo Maius », dans : *Karthago*, t. 10, 1959-1960, Sorbonne Université, 1962, p. 67-79.
- SOKOLOWSKI 1973 SOKOLOWSKI F., « On the New Pergamene Lex Sacra », dans : *Greek, Roman and Byzantine Studies* 14, Durham : Duke University Libraries, 1973, p. 407-413.
- TEUTSCH 1961 TEUTSCH L., « Gab es « Doppelgemeinden » im römischen Afrika? », dans : *Revue Internationale des Droits de l'Antiquité*, 3^e série, t. 8, Paris : De Boccard, 1961, p. 329-332.
- VATTIONI 1978 VATTIONI F., « Appunti Africani », dans : *Studi Magrebini* 10, Naples : Istituto Universitario Orientale, 1978, p. 13-31.

UTIQUE : LA MAISON DE LA CASCADE / LES FOUILLES ESPAGNOLES : LE TEMPLE PHÉNICIEN

Noa AEBY

Introduction

Dans ce dossier consacré à la cité d'Utique, nous allons, après un bref historique et un aperçu des vestiges et des fouilles, nous concentrer sur le quartier romain, en particulier sur la plus grande maison de l'*insula* II : la Maison de la Cascade. Nous nous intéresserons ensuite aux recherches effectuées ces dix dernières années pour retrouver les vestiges de l'époque phénicienne et punique, et plus précisément sur un possible temple phénicien fouillé par une équipe tuniso-espagnole depuis 2012.

1. Historique

Selon la tradition littéraire, Utique a été fondée par les Phéniciens en 1101 av. J.-C. sur un promontoire au fond d'un golfe. Les alluvions charriées par la Medjerda (anciennement Macaras à l'époque punique et Bagradas à l'époque romaine) se sont progressivement accumulées sur le rivage, provoquant l'ensablement du port et laissant Utique, qui à l'origine était au bord de la mer, 12 km à l'intérieur des terres.¹ En 204 av. J.-C., lors de la deuxième guerre punique, Cornelius Scipion assiège en vain Utique, soumise à Carthage depuis 480 av. J.-C.² En revanche, lors de la troisième guerre punique, Utique s'allie à Rome, ce qui lui vaut de devenir la capitale de la Province romaine d'Afrique à la destruction de Carthage en 146 av. J.-C.³ Lorsque cette dernière devient la capitale de la province sous Auguste, Utique continue à s'enrichir, particulièrement à partir du II^e siècle ap. J.-C., lorsque l'empereur Hadrien en fait une colonie et qu'Utique passe du commerce maritime à une économie agricole.⁴ A la fin VII^e siècle ap. J.-C., Utique est détruite, vraisemblablement par les Arabes ; un village islamique est alors installé sur le site et occupé en continu jusqu'en 1980.

2. Les vestiges et les fouilles

Les vestiges, y compris les nécropoles (tombeaux puniques, romains, musulmans et chrétiens), couvrent environ 100 ha (Fig. 1). Globalement, les ruines sont en mauvais état car elles ont été exploitées jusqu'à récemment comme carrière de pierres.⁵ Utique pourrait avoir compté entre 15'000 et 30'000 habitants.⁶ Les objets mis au jour lors des fouilles du XIX^e siècle ont été répartis entre le Louvre, le British Museum et le musée

¹ CHELBI 1996, p. 7.

² *Ibid.* ; LÉZINE 1970, pp. 11 et 27.

³ LÉZINE 1970, p. 28.

⁴ CHELBI 1996, p. 12 ; LÉZINE 1970, pp. 6 et 33.

⁵ LÉZINE 1970, p. 34.

⁶ DELILE *et al.*, 2015, p. 294.

de Leyde⁷, tandis que ceux découverts entre 1905 et 1948, qui concernent particulièrement les nécropoles, ont été transférés au musée du Bardo. La plus grande partie des vestiges a été fouillée entre 1948 et 1958 : il s'agit des fouilles des *insulae* I, II et III et de la nécropole punique par P. Cintas et des fouilles des grands thermes par F. Reyniers. Tous les objets découverts depuis 1948 sont conservés sur le site, qui possède un musée et un parc archéologique en plein air.

3. Le quartier des *insulae*

Le quartier des *insulae* romaines (Fig. 2) se construit à partir de 50 av. J.-C. selon un tracé orthogonal, avec des rues larges de 5,10m. Les observations sont basées sur l'*insula* II, la seule qui ait été dégagée entièrement. Originellement, l'*insula* (86,80m x 39,57m) était divisée en 12 lots égaux (2 rangées de 6 lots de 240m² chacun).⁸ En moyenne, les lots faisaient 13,62m x 17,40m.⁹ Les habitations comportaient généralement un long couloir étroit menant à une cour intérieure délivrant les différentes pièces. L'espace entre les murs de façade de l'*insula* et le mur bordant la rue formait des courettes d'environ 2,40m de large faisant tout le pourtour de l'*insula* et servaient peut-être à isoler les habitations du bruit de la rue.

Au début du IIe siècle ap. J.-C., les *insulae* s'agrandissent au détriment des rues : les façades avancent et empiètent sur la rue, gagnant jusqu'à 3m. A l'intérieur de l'*insula*, certaines maisons s'agrandissent au détriment de leurs voisines, comme la Maison de la Cascade qui absorbe plusieurs lots et devient la plus grande habitation de l'*insula* II.¹⁰ Ces habitations se dotent en outre de salles de réception en *opus sectile* et de mosaïques polychromes.

Des sondages effectués sous le quartier des *insulae* romaines ont livré les vestiges d'un quartier d'habitation punique, construit selon un plan orthogonal au IIIe siècle av. J.-C.¹¹ En général, les élévations des maisons puniques sont réalisées selon le système de harpes¹², avec des sols recouverts de *pavimenta punica*.¹³

4. Maison de la Cascade

Cette habitation à péristyle (Fig. 3) est la plus grande maison de l'*insula* II. Au début du IIe siècle ap. J.-C., sa façade sud est rasée et rebâtie 1,20 m plus loin ; elle s'étendait alors sur les lots 2, 3, 8, 9 et 10, ainsi qu'une partie du lot 4¹⁴, mais a plus tard intégré les lots 1 et 7. Son état actuel date du IVe siècle ap. J.-C.

⁷ LÉZINE 1970, pp. 35-37.

⁸ CHELBI 1996, p. 26.

⁹ LÉZINE 1968, pp. 108-109 et 153.

¹⁰ CHELBI 1996, p. 26.

¹¹ LÉZINE 1968, p. 148.

¹² Blocs verticaux disposés à intervalles réguliers et entrecoupés de briques crues, sur un soubassement de moellons.

¹³ Sol en béton composé de chaux, de tuileau et de petits éclats de calcaire (CHELBI 1996, p. 23).

¹⁴ ALEXANDER & ENNAIFER 1973, p. 19.

L'entrée se fait au nord depuis le *decumanus* B ; elle donne sur un vestibule (Fig. 3, I) pavé de tesselles de marbre blanc en rangées obliques.¹⁵ La pièce XXXV pourrait être la loge du portier.¹⁶ On arrive ensuite sur une pièce centrale (Fig. 3, II, IV, XXXIII et XXXIV) au sol en mosaïque polychrome. Au début du IIIe siècle ap. J.-C. a été construite la partie XXXIV, en *opus sectile* et munie d'une estrade en mosaïque dans le fond, qui servait peut-être de chapelle ou de pièce de réception. De la même période date le bassin rectangulaire du passage II, aux parois en dalles de marbre et fond en mosaïque qui représente une mer poissonneuse. Deux piliers à l'intérieur du bassin soutenaient une vasque, aujourd'hui conservée au musée du site.

Une seconde entrée s'ouvrait sur l'aile nord-ouest et donnait sur des pièces à usage domestique, dont la remise à char VII, identifiée par sa large porte munie de chasses-routes en pierre.¹⁷ Parmi celles-ci, la pièce VIII, pavée d'*opus figlinum*¹⁸, avait un système de distribution d'eau : elle pourrait donc être une cuisine ou une salle d'eau. L'espace V, également en *opus figlinum*, était le point de départ d'un escalier menant au premier étage qui, puisque plusieurs pièces de la moitié sud de la maison étaient à ciel ouvert, peut n'avoir occupé que la moitié nord de la maison.¹⁹ Quant à l'aile nord-est, elle comportait la pièce XXXa qui possédait un pavement de marbre entourant la margelle d'un puits. Les cuves et auges creusées dans la pierre et adossées au mur des pièces XXXa et XXXI formaient une écurie²⁰; elles ont été ajoutées à l'époque tardive. On arrive ensuite sur un grand péristyle (Fig. 3, XXIIIa-d) à *viridarium* (jardin), aux portiques pavés de mosaïques avec des fragments de marbre. Le portique XXIIIa était bordé d'un bassin semi-circulaire avec un fond en mosaïque représentant un Amour sur une barque, tenant une canne à pêche sur une mer remplie de poissons. Les tesselles sont en calcaire, en marbre et en verre. Au IIIe siècle ap. J.-C., le péristyle a été pourvu d'un bassin, découpé en huit niches semi-circulaires et deux niches rectangulaires, au centre duquel s'élevait une fontaine dont il ne reste que le socle.²¹

Le péristyle donnait, à l'est, sur une série de pièces (probablement une exèdre pour la pièce XXVI et des chambres d'hôtes pour les autres²²) avec sols en mosaïque, séparées par des cloisons (Fig. 3, XXIV à XXVII). Ces mosaïques sont composées de tesselles de marbre, mais on observe à certains endroits des réparations antiques réalisées avec des tesselles de calcaire.²³ A noter que l'on peut observer dans la pièce XXVI le tracé en rouge (sinopie) du dessin préparatoire de la mosaïque sur le lit de pose. Au sud, le *viridarium* donnait sur une série de pièces étroites (Fig. 3, XX, XXIa et XXIb). La pièce XXIa ouvrait peut-être sur le *decumanus* A, mais il est difficile d'en juger car cette zone

¹⁵ Pour les pavements des différentes pièces, voir ALEXANDER & ENNAIFER, 1973, pp. 19-56.

¹⁶ LÉZINE 1968, p. 115.

¹⁷ LÉZINE 1970, p. 57.

¹⁸ L'*opus figlinum* est un pavement composé de tessons découpés en carré et posés à plat ou de chant (ALEXANDER & ENNAIFER 1973, p. XII).

¹⁹ LÉZINE 1968, pp. 115, 118 et 120.

²⁰ CHELBI 1996, p. 28.

²¹ LÉZINE 1970, p. 53.

²² LÉZINE 1968, p. 117.

²³ LÉZINE 1970, p. 56.

est très abîmée.²⁴ La pièce XXIb avait un sol en *opus signinum*²⁵ parsemé de tesselles de marbre blanc.

A l'ouest, le péristyle permettait d'atteindre un triclinium (Fig. 3, XIV) – identifié comme tel à cause de la bordure unie sur trois côtés marquant l'emplacement des lits. L'*opus sectile* central est en marbre jaune de Chemtou (marbre de Numidie) et en cipolin vert d'Eubée et est constitué de disques de marbre inscrits dans des carrés.²⁶ Le triclinium est lui-même flanqué, à la fois au nord (Fig. 3, X à XIII) et au sud (Fig. 3, XV à XVIII), d'un "appartement" à cour hypètre comportant un jardin, l'ensemble étant revêtu de marbre et de fresques. La salle XI comporte un sol en *opus sectile* qui a été restauré dans l'antiquité mais aussi à l'époque moderne (notamment la partie est). La pièce XII est un portique. Les portiques XV, XVII et XVIIIc étaient pavés d'une mosaïque géométrique noire et blanche avec des panneaux de seuil polychromes. La salle XVIII a été construite en trois temps, car elle présente trois tapis de mosaïques (a, b et c)²⁷ : une mosaïque géométrique noire et blanche pour la pièce XVIIIa, un pavement identique à la mosaïque du couloir XVII pour la pièce c, qui permettait de communiquer avec l'ancien lot 1, incorporé à la Maison de la Cascade. La pièce b a été construite après les deux autres, et crée une bande étroite qui suit exactement l'emplacement occupé auparavant par un mur.

Très tôt, la Maison de la Cascade a absorbé la maison qui la bordait à l'est. Cette habitation est appelée la Maison des chapiteaux historiés en raison des personnages sculptés (Minerve, Apollon, Hercule...) qui ornent les chapiteaux de son péristyle, au rez-de-chaussée comme au premier étage.²⁸ Un sondage réalisé à l'emplacement de la Maison des chapiteaux historiés a révélé les vestiges d'une riche demeure punique construite en grès d'El Haouaria revêtu de stuc.²⁹

Ce n'est qu'au IV^e siècle ap. J.-C. que la maison se dote des pavements en mosaïque (Fig. 4) qui lui donneront le nom de "Maison de la Cascade". Dans la cour XVI, on installe un bassin rectangulaire qui représente une scène de pêche au filet : on y voit deux pêcheurs sur une barque et un filet qui entoure différents animaux marins. Ce n'est que plus tard - parce que la tête des pêcheurs a été abîmée par cette pose – qu'on y a ajouté un panneau incliné de 1,10m x 1,02m, pavé d'une mosaïque aux tesselles de calcaire, de marbre et de verre, représentant des poissons et des mollusques. Ce panneau incliné entoure un jet d'eau. Il était complété par une étroite bande (0,18m x 1,24m) de mosaïque pariétale représentant des roses entre deux paons affrontés.

Des réparations antiques sont visibles sur de nombreuses mosaïques³⁰, les parties

²⁴ LÉZINE 1968, p. 117.

²⁵ L'*opus signinum* est un pavement fait de tuiles pilées, décoré de semis irréguliers ou réguliers de tesselles de marbre blanc (ALEXANDER & ENNAIFER 1973, p. XI).

²⁶ LÉZINE 1970, p. 53.

²⁷ LÉZINE 1968, p. 117.

²⁸ LÉZINE 1970, p. 57.

²⁹ CHELBI 1996, p. 23.

³⁰ Il s'agit en particulier des pièces XX, XXIa, XXIb, XXIIIa-d, XXIV, XXV, XXVI, XXVII, XXXV, XII, XV,

endommagées étant parfois remplacées par des plaques de marbre. Les plinthes des pièces principales de la Maison de la Cascade étaient constituées de plaquettes de marbre fixées aux parois par des agrafes en bronze ; au-dessus, les parois étaient peintes de manière à imiter les veinures du marbre.³¹

5. Vestiges puniques et phéniciens au nord de la Grande Avenue à portiques

Jusqu'en 2010, les fouilles s'étaient surtout concentrées sur les vestiges d'époque romaine. Les vestiges phénico-puniques se résument principalement à la nécropole, dont la tombe la plus ancienne remonte à la fin du VII^e siècle av. J.-C., à des céramiques du VIII^e siècle av. J.-C. retrouvées dans des remblais et à quelques habitations datant du VI^e siècle av. J.-C. au nord de la Grande Avenue romaine (Fig. 1, M).³² Pour combler le vide entre ces datations et la date littéraire de fondation, un projet a été lancé en 2010. Celui-ci porte sur la zone située à la pointe du promontoire, en bordure du rivage antique, où est supposé se trouver le comptoir phénicien d'origine. Une équipe tuniso-espagnole a été chargée de retrouver l'établissement phénicien tandis qu'une équipe tuniso-française se chargeait de retrouver l'ancien port.

Les chercheurs de l'équipe tuniso-espagnole ont découvert lors d'un sondage (dans la zone couvrant les n° 4 à 6 de la Fig. 1) à 100m du rivage antique³³, un puits circulaire de 3m de diamètre et de plus de 4m de profondeur. Son comblement consistait en nombreux restes de faune consommée (bovidés, ovicaprinés, suidés) et de céramiques, principalement de la vaisselle de table et des amphores à vin. Ces céramiques sont d'origine phénicienne, grecque, sarde, libyenne, villanovienne et tartessienne, et ont été datées, par comparaison avec le matériel des premiers établissements phéniciens de la péninsule ibérique (Huelva, El Carambolo et La Rebanadilla) et par des analyses C14 (sur des graines provenant de l'intérieur du puits), d'environ 925-900 av. J.-C. ; ce qui en fait la structure la plus ancienne jamais retrouvée à Utique. Vu l'homogénéité de l'assemblage céramique, le puits semble avoir été comblé en une seule fois, avec les restes d'un banquet. Mais ce n'est pas la seule découverte d'importance de l'équipe tuniso-espagnole.

6. Les fouilles tuniso-espagnoles : le temple phénicien

Depuis 2012, l'équipe tuniso-espagnole fouille les restes de deux bâtiments monumentaux superposés (Fig. 5), situés près d'une source d'eau chaude non loin du littoral antique. Il s'agit là de la première attestation d'architecture monumentale phénico-punique à Utique. La surface totale de la fouille est de 149m².³⁴ L'érosion naturelle due à la très forte pente de la zone a éliminé une grande partie des niveaux

XVIIIb, XIX, XXVIII, XXIX et XXXb-d.

³¹ LÉZINE 1970, p. 57.

³² LÉZINE 1968, p. 147.

³³ LÓPEZ CASTRO *et al.* 2016b, pp. 68 et 70-72.

³⁴ LÓPEZ CASTRO *et al.* 2016a, pp. 266-267.

anthropiques. En raison de l'aspect monumental des murs restants, les fouilleurs ont proposé d'interpréter ces deux bâtiments comme des temples.

6. 1 Bâtiment A

Le bâtiment A³⁵ est le plus ancien des deux. Il n'en reste pas grand-chose, car il a été partiellement démonté et ses éléments architecturaux réutilisés dans le bâtiment B. Mais les murs restants sont suffisants pour attester d'une orientation nord-sud. Ils sont érigés en pierres de taille de grès et conservés sur quatre assises pour une hauteur totale de 2m. Comme le terrain est en pente, ces murs servaient probablement à contenir le terrain pour former un podium creux possédant une pièce intérieure. Sur ce podium auraient été placées les élévations du bâtiment : l'assise supérieure de l'un des murs était percée d'au moins neuf trous quadrangulaires pour caler des poutres, qu'on suppose servir à soutenir soit directement le toit, soit le sol d'un niveau supérieur, les murs étant trop abîmés pour permettre de trancher.

Des vestiges ayant la même orientation (nord-sud/est-ouest) ont été retrouvés à proximité du podium, séparés de celui-ci par une zone fortement détruites par des constructions postérieures. Ces vestiges comportent une chaussée avec un pavement à la chaux soigné (Fig. 5, 11092), conservé sur 1m² et coupé par le mur du Bâtiment B, et d'une structure quadrangulaire (Fig. 5, 11019) en pierres de tailles moyennes (13-30cm) qui forme une plateforme de 1,10m x 1,10m. Cette plateforme aurait servi de base à un élément non retrouvé (un autel ?).

A l'intérieur d'une des pièces ont été retrouvés un puits et une citerne. Le puits est quadrangulaire, de 1,5m de côté et 4,10m de profondeur, avec des parois internes revêtues de pierres de taille en grès coquillier (74cm x 24cm x 33cm) dont certaines possèdent des trous rectangulaires qui pourraient être des marches pour accéder à l'intérieur du puits. La citerne (Fig. 5, 11018) qui jouxte le puits a seulement une partie du fond qui est conservée sur 2,11m x 1,18m. Elle est construite en granulats et fragments de céramiques liés à de la chaux. Les céramiques retrouvées dans la couche en-dessous de la citerne datent la construction du Bâtiment A de la seconde moitié du VIIe siècle av. J.-C.³⁶

6. 2 Bâtiment B

Le Bâtiment B³⁷ est mieux connu car ses structures sont mieux préservées, même s'il a aussi fait les frais du pillage de pierres de taille. Il a quant à lui une orientation nord-ouest sud-est. Pour sa construction, vers le milieu du IVe siècle av. J.-C.³⁸, le bâtiment A a été démoli, ses structures recouvertes, et ses éléments ont été détruits ou réutilisés

³⁵ LÓPEZ CASTRO *et al.* 2016a, pp. 267-272.

³⁶ LÓPEZ CASTRO *et al.* 2015, p. 276.

³⁷ LÓPEZ CASTRO *et al.* 2016a, pp. 272-277.

³⁸ Datation d'après les céramiques prélevées dans la couche qui recouvrait le puits et la citerne du Bâtiment A.

dans le Bâtiment B, soit comme matériaux de construction soit comme matériaux de remplissage pour le nivellement.

La pièce intérieure du podium creux du Bâtiment A a été remblayée, et un nouveau podium en pierres de taille a été construit. Cette zone ayant été détruite par la pelle mécanique, il n'est pas possible de déterminer si le podium du Bâtiment B possédait lui aussi une pièce intérieure. Puis une plateforme de grandes pierres de taille, avec des pierres de 1,66m de long, 0,82m de large et de 0,32m de haut, a été posée sur le podium. Cette structure était stabilisée par des agrafes en queue d'aronde dont il ne reste que les négatifs, deux sur les côtés longs et une sur les côtés courts. La dimension des pierres de la plateforme, et la conservation sur certaines d'enduit à la chaux et de stuc, montrent qu'elles proviennent du démantèlement du Bâtiment A. Un alet incisé sur l'un des blocs pourrait être une marque de tailleur de pierre ou de construction.

Le Bâtiment B avait deux pièces, en partie conservées, au-dessus de son podium. La superficie estimée est d'environ 40,5m² pour la pièce nord et 9m² pour la pièce sud. Une troisième pièce, d'une surface de 3,90m², se trouvait à l'ouest de la pièce sud. La zone est trop abîmée par les constructions ultérieures (romaines et modernes) pour pouvoir définir la fonction des pièces. Au nord, un espace rectangulaire était pavé de pierres ; des pierres de plus gros calibre, disposées à intervalles réguliers, ont été interprétées comme les bases de colonnes ou de piliers³⁹, désignant la zone comme un portique. Cet espace était longé par un pavement en *opus signinum* avec des tesselles de marbre blanc entourant un bassin rectangulaire de 3,57m x 3,02m, lui aussi construit en *opus signinum* hydraulique.

Le Bâtiment B cesse d'être utilisé au Ier siècle av. J.-C., lorsque la salle sud est coupée par la construction d'une rue en escalier large de 2,3m et conservée sur 9m de long. Les dix-huit marches de cet escalier en calcaire⁴⁰ étaient bordées par des murs dont certaines pierres proviennent de la démolition du Bâtiment B : quelques-uns de ces blocs conservent des traces de stuc et l'un des murs possède une assise construite à l'aide de blocs ayant appartenu à des corniches. Dans une petite élévation murée avec une *tegula*, située dans l'angle que fait le mur de l'escalier avec le mur du Bâtiment B, une jarre complète entourée de coquillages a été retrouvée, pouvant s'apparenter à un dépôt rituel.⁴¹

6.3 Attribution à une divinité particulière ?

Au vu de l'architecture monumentale, ces bâtiments ont été interprétés comme des temples⁴², encore que l'hypothèse d'un bâtiment lié à l'exploitation de la source d'eau chaude ait aussi été avancée pour le bâtiment A. Pour l'instant les découvertes n'ont

³⁹ Une colonne à fût cannelé en grès de 18cm de diamètre, recouverte d'un enduit de chaux, a été retrouvée parmi les débris.

⁴⁰ Elles ont été remplacées par du marbre au Ier siècle ap. J.-C.

⁴¹ LÓPEZ CASTRO *et al.* 2015, p. 279.

⁴² LÓPEZ CASTRO *et al.* 2016a, pp. 278-280.

pas permis d'attribuer le Bâtiment B à une divinité particulière (pour peu que l'interprétation de temple soit correcte). La source naturelle et le bassin pourraient indiquer un culte rendu à une divinité salutaire comme Eshmun ; trois tesselles incisées qui font partie du pavement du portique du Bâtiment B, représentent : 1) une palme et un daeth, 2) un caducée, ces deux premières tesselles pouvant être liées à Baal Hammon en raison de son rôle dans l'accumulation des récoltes, la fécondité et la richesse, et 3), un croissant de lune que l'on pourrait lier à Astarté ou à Tinnit.

Conclusion

Dans ce dossier, nous nous sommes intéressés au quartier d'*insulae* d'Utique, montrant, par l'exemple de la Maison de Cascade, la richesse de la ville aux II^e et III^e siècles ap. J.-C. Nous avons également traité du passé phénicien d'Utique, en abordant brièvement le puits découvert lors des fouilles tuniso-espagnoles, qui, par son remplissage homogène de céramiques, représente la plus ancienne structure jamais retrouvée à Utique (925-900 av. J.-C.). Nous avons enfin décrit les deux bâtiments monumentaux, interprétés comme des temples phéniciens, situés en bordure de l'ancien rivage, près d'une source, et résumé les différentes hypothèses émises quant à leur attribution à une divinité particulière.

Bibliographie

- ALEXANDER & ENNAIFER 1973 ALEXANDER, M.A. & ENNAIFER, M., dir.,
Utique, insulae I-II-III, (Corpus des Mosaiques de Tunisie I, 1), Tunis :
INAA/Dumbarton Oaks Center for Byzantine Studies,
Washington, 1973.
- ALEXANDER & ENNAIFER 1974 ALEXANDER, M.A. & ENNAIFER, M., dir.,
Utique, les mosaiques in situ en dehors des insulae I-II-III (Corpus des
Mosaiques de Tunisie I, 2), Tunis : INAA, 1974.
- CHELBI 1995 CHELBI, F., *et al.*, « La baie d'Utique et son évolution depuis
l'Antiquité : une réévaluation géoarchéologique », dans : *AntAfr*
31, 1995, p. 7-51.
- CHELBI 1996 CHELBI, F., *Utique la splendide*, Tunis : Agence Nationale du
Patrimoine, 1996.
- DELILE 2015 DELILE, H., *et al.*, « The Geoarchaeology of Utica, Tunisia: The
Paleogeography of the Mejerda Delta and Hypotheses Concerning
the Location of the Ancient Harbor », dans: *Geoarchaeology: An*
International Journal 30, 2015, p. 291-306.
- LÉZINE 1968 LÉZINE, A., *Carthage ; Utique : études d'architecture et d'urbanisme.*
Publications de la section antiquité du Centre de recherches sur l'Afrique

méditerranéenne. Série archéologie, Paris : Ed. du Centre National de la Recherche Scientifique, 1968.

- LÉZINE 1970 LÉZINE, A., *Utique*, Tunis : Société tunisienne de diffusion, 1970.
- LÓPEZ CASTRO 2014 LÓPEZ CASTRO, J.L., *et al.*, « Proyecto Útica. Investigación en la ciudad fenicio-púnica », dans : *Informes y trabajos. Excavaciones en el exterior 2012 11*, édition online, 2014, p. 201-219.
- LÓPEZ CASTRO *et al.* 2015 LÓPEZ CASTRO, J.L. *et al.*, « Proyecto Utica. Excavaciones en la ciudad fenicio-púnica. Campañas de 2013 y 2014 », dans : *Informes y trabajos. Excavaciones en el exterior 2013 12*, 2015, p. 259-280.
- LÓPEZ CASTRO *et al.* 2016a LÓPEZ CASTRO, J.L. *et al.*, « Edificios monumentales fenicio-púnicos en Útica », dans : *Aula Orientalis* 34/2, Barcelona, 2016, p. 265-292.
- LÓPEZ CASTRO *et al.* 2016b LÓPEZ CASTRO, J.L., *et al.*, « La colonización feniciainicial en el Mediterráneo Central : nuevas excavaciones arqueológicas en Utica (Túnez) », dans : *Trabajos de Prehistoria* 73,1, 2016, p. 68-89.
- MOCHAMBERT *et al.* 2013 MOCHAMBERT, *et al.*, « Utique ». *Chronique des activités archéologiques de l'École française de Rome*, 2013, en ligne : <https://doi.org/10.4000/cefr.996>, [consulté le 12.06.2022].

Illustrations

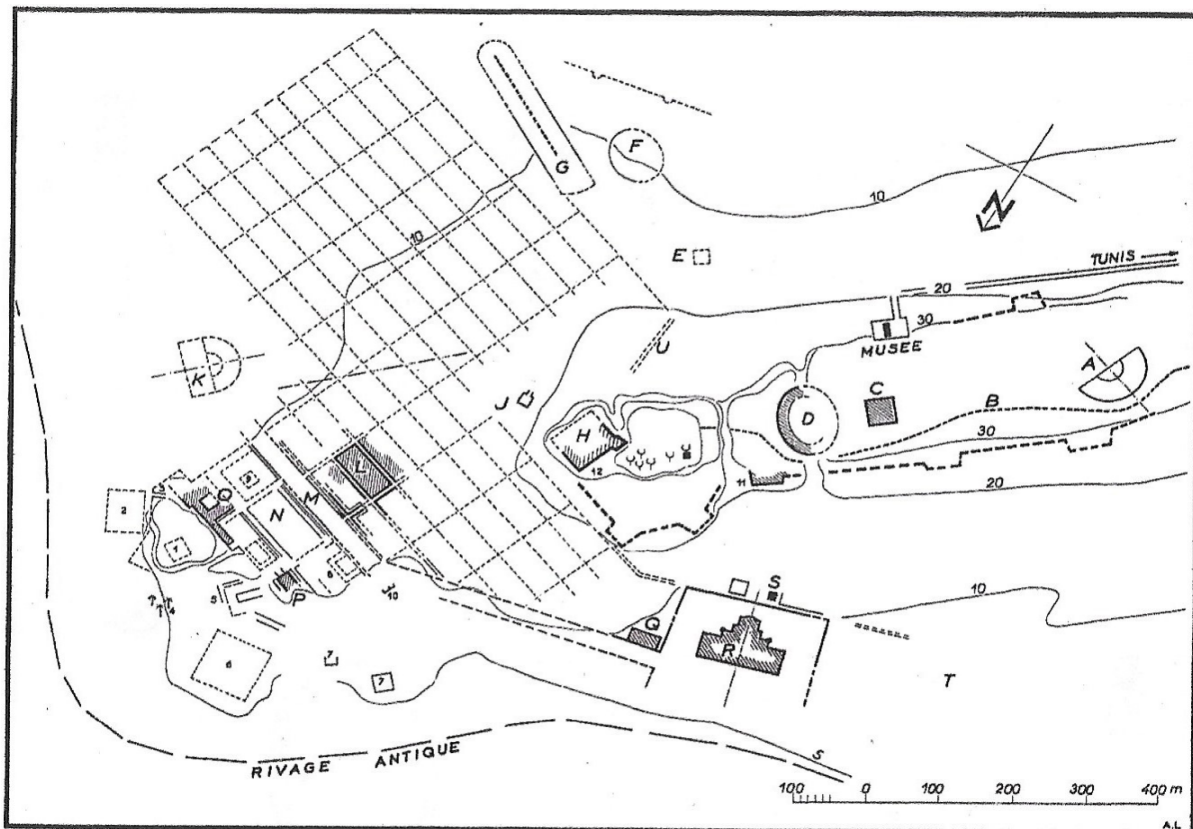


Fig. 1 : Les vestiges d'Utique, plan de 1957 (LÉZINE 1970, p. 19.)

A : Théâtre d'époque républicaine / B : Aqueduc construit sous Hadrien, qui amène l'eau d'une source située à 10 km de la ville / C : Citernes / D : Grand Amphithéâtre / E : Mausolée romain / F : Petit amphithéâtre ? / G : Cirque d'époque républicaine / H : "Citadelle" (réservoir romain) / J : Chapelle / K : Théâtre construit au IIe siècle ap. J.-C. / L : Insula II, construite vers 50 av. J.-C. / M : Grande Avenue à portiques, bordée de tavernes et de boutiques, construite au milieu du IIe siècle ap. J.-C. / N : Forum Novum, construit au milieu IIe siècle ap. J.-C. / O : Maison de l'*oecus* corinthien ("Palais") / P : Temple hexastyle-prostyle d'époque républicaine / Q : Temple amphiprostyle-décastyle ? / R : Grands thermes, construits au IIe ou au IIIe siècle ap. J.-C. / S : Colombarium / T : Cirque ? / U : Rue montante.

1 : Maison aux intarsia / 2 : Place / 3 : Escalier ou rampe / 4 : Source chaude / 5 : Edifice à colonnes / 6 : Dépression (ancien bassin ?) / 7 : Citernes / 8 : Temple ? / 9 : Grande maison / 10 : Soubassement / 11 : Vestige de fortification / 12 : Cimetière musulman / 13 : Petits thermes / 14 : Traces d'un gros mur (rempart ?).

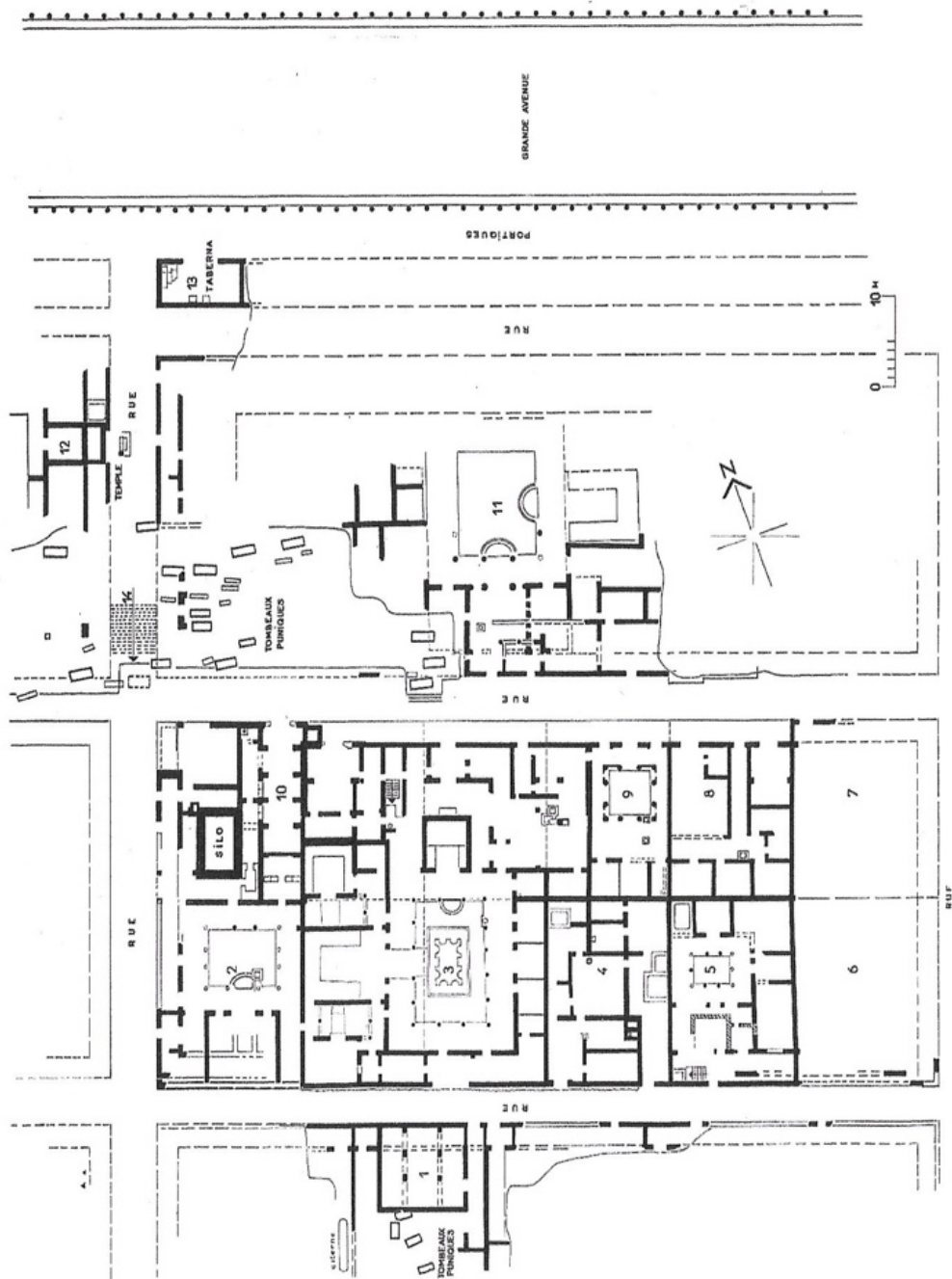


Fig. 2 : *Insulae* au sud de la Grande Avenue à portiques (LÉZINE 1970, p. 51.)

1 : Fouille de P.-A. Février ; 2 : Maison incendiée ; 3 : Maison de la Cascade ; 4 : Maison double ; 5 : Maison de la Chasse ; 6-7 : Industries non identifiée ; 8 : Maison collective ; 9 : Maison des Chapiteaux historiés ; 10 : Centre de collecte de grain ; 11 : Maison ; 12 : Petit temple ; 13 : Boutique.

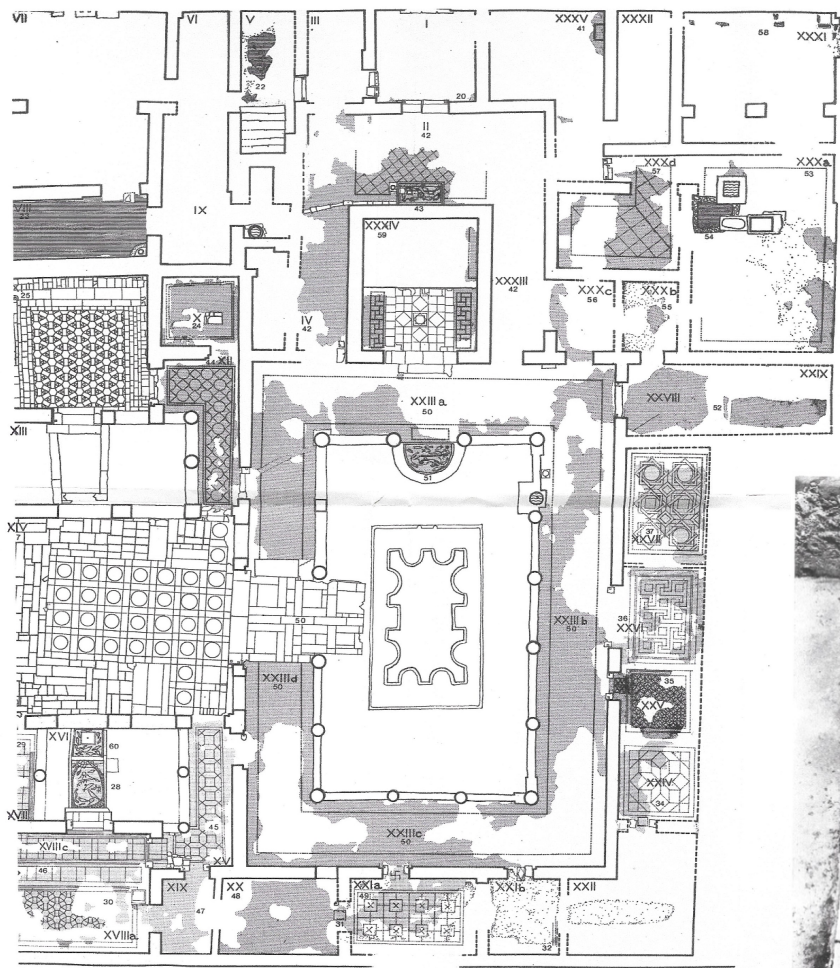


Fig. 3: Plan de la Maison de la Cascade (ALEXANDER & ENNAIFER, 1973, plan 7.)



Fig. 4: Photographie de la mosaïque de la Maison de la Cascade (ALEXANDER & ENNAIFER, 1973, pl. XXV.)



Fig. 5 : Plan des Bâtiments A et B (LOPEZ CASTRO *et al.*, 2016, fig. 2.)

BULLA REGIA : MAISON DE LA CHASSE ET MAISON DE LA PÊCHE

Soraya SANCHEZ

Introduction

Après avoir découvert les merveilles du nord-ouest tunisien, remontons le cours de la Medjerda vers l'occident jusqu'à notre prochaine étape : Bulla Regia. Si nous estimons que les trois-quarts des vestiges de la cité sont encore enfouis, la magnificence des ruines visitables dans le parc d'une soixantaine d'hectares en ont fait l'une des étapes importantes du tourisme culturel dans le nord du pays. Malgré la longue séquence chronologique de ce site, plus de treize siècles depuis la protohistoire à la fin du Moyen Âge, ce sont principalement les vestiges romains vous aurez l'occasion d'observer.

L'entrée sur le site se fait depuis le sud, par l'un des monuments publics emblématique de la ville : les thermes memmiens (Fig. 3, point 8). En continuant vers l'est, on parvient dans une zone publique monumentale composée, entre autres, de divers temples, d'un théâtre et du forum. C'est en poursuivant notre route vers le nord que nous parviendrons au quartier résidentiel dans lequel se trouvent les deux maisons qui font l'objet de ce travail. En effet, c'est dans la partie septentrionale du parc archéologique que se situent les fameuses maisons à étage souterrain qui ont fait la renommée de Bulla Regia (Fig. 1).

Dans ce petit guide de voyage, nous aborderons premièrement le contexte géographique, historique et historiographique de la cité. Ensuite, nous verrons les particularités de l'architecture domestique de la ville ainsi que les principales hypothèses qui pourraient expliquer ce caractère unique. Pour expliciter ce sujet, nous nous attarderons sur les cas de la « Maison de la Chasse » et de la « Maison de la Pêche ». En espérant que ces quelques explications vous permettent de mieux connaître le site, je vous souhaite une belle visite !

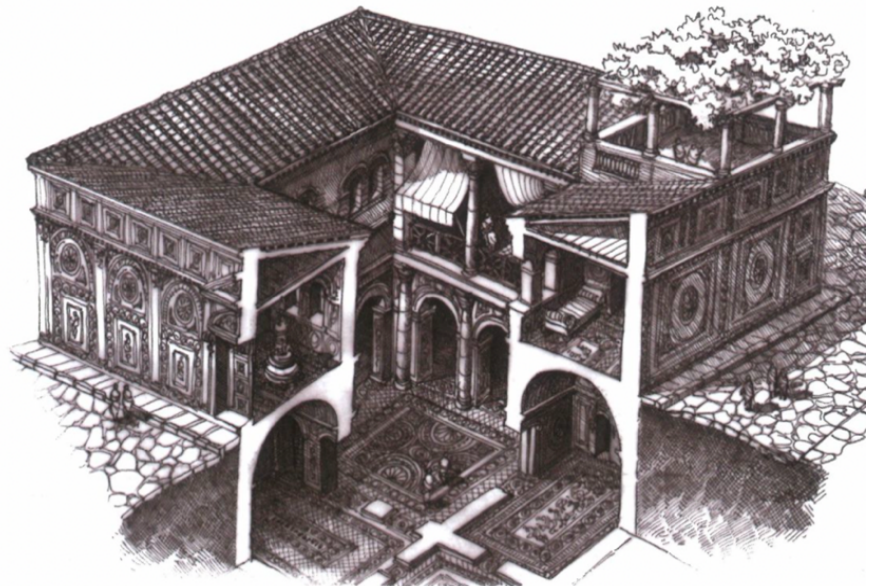


Fig. 1 : Représentation d'une maison à étage souterrain d'après F. Corni (CHAOUALI 2010, p. 19.)

1. Contextualisation : géographie, chronologie et historique des fouilles de Bulla Regia

Avant de nous intéresser au site archéologique de Bulla Regia en lui-même et à son architecture si particulière, ce premier chapitre vise plus généralement à poser quelques jalons contextuels afin de mieux appréhender ses vestiges.

1. 1 Géographie de Bulla Regia

Bulla Regia est une ville située dans le nord-ouest de la Tunisie actuelle, dans la Moyenne vallée de la Medjerda (Fig. 2). Cet oued prend sa source en Algérie et traverse tout le nord de la Tunisie pour se jeter dans la Méditerranée au niveau du golfe de Tunis. De nombreuses cités se forment autour de l'antique fleuve Bagrada, c'est le cas de Bulla Regia qui est érigée dans l'une de ses plaines fertiles. La cité se trouve au pied du Djebel R'bia et est entourée par une série de petits monts qui la protègent de tous côtés. Elle bénéficie donc d'un emplacement idéal, à la fois protégé, mais également propice à l'agriculture. Il existe plusieurs sources à proximité de la cité qui ont permis d'assurer ses besoins en eau potable durant l'Antiquité ainsi que le bon



Fig. 2 : Carte de la Tunisie indiquant l'emplacement de Bulla Regia (CHAOUALI 2010, p. 132.)

fonctionnement de ses divers édifices thermaux grâce à des aqueducs, puits et citernes. De plus, elle est idéalement située sur un axe routier est-ouest reliant Carthage à Hippo Regius et vers le nord, une route à travers les montagnes de Khroumirie permettait un accès à la mer¹. Proche des carrières de marbre de Chemtou, la ville a probablement aussi profité des routes permettant d'exporter ce matériau de renom. Bénéficiant d'un climat méditerranéen aux étés chauds et secs et aux hivers plus frais, Bulla Regia est

¹ THÉBERT 1973, p. 247.

une zone géographiquement intéressante, expliquant en partie son occupation par diverses populations de la préhistoire à nos jours.

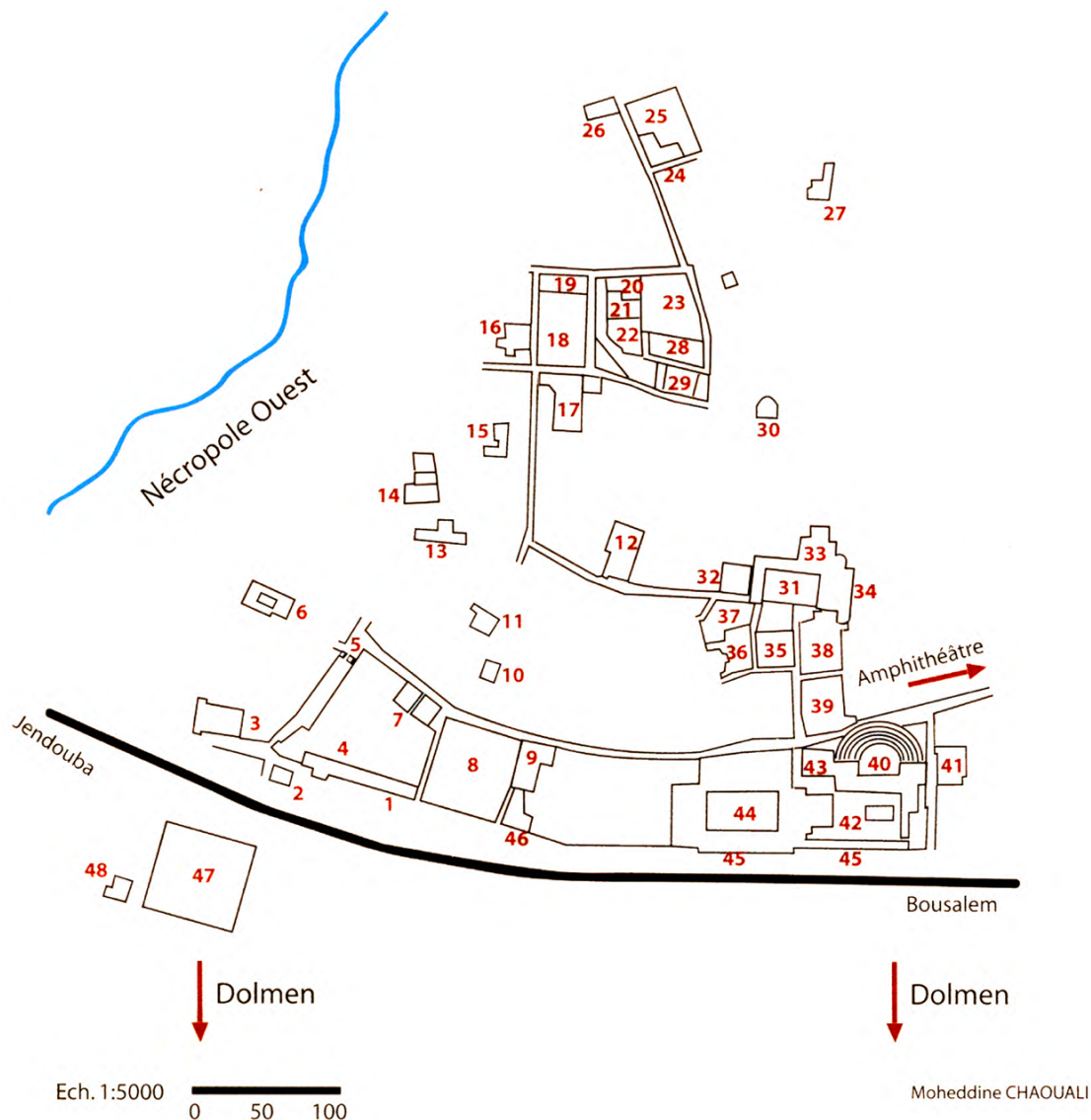


Fig. 3 : Plan du site de Bulla Regia (CHAOUALI 2010, p. 133.)

1 : citernes, 2 : monument en opus reticulatum, 3 : citernes, 4 : ensemble monumental, 5 : arc monumental et rue, 6 : fortin byzantin, 7 : temples géminés, 8 : thermes memmiens, 9 : édifice de Diane, 10 : Maison No 10, 11 : Maison du Trésor, 12 : Villa des Mosaïques, 13 : maison No 7, 14 : basiliques chrétiennes, 15 : Maison No 2, 16 : Maison du Paon, 17 : insula de la Maison No 1, 18 : Maison de la Chasse, 19 : Maison de la Nouvelle Chasse, 20 : tombes, 21 : Maison No 9, 22 : Maison No 10, 23 : Maison de la Pêche, 24 : Maison No 15, 25 : Maison de Vénus, 26 : thermes des *Venantii*, 27 : thermes du nord-est, 28 : Maison No 8, 29 : Maison No 11-12-13 et 14, 30 : nymphée, 31 : forum, 32 : capitole, 33 : temple d'Apollon, 34 : basilique, 35 : marché, 36 : Maison No 4, 37 : Maison No 5, 38 : constructions non-identifiées, 39 : thermes au nord-ouest du théâtre, 40 : théâtre, 41 : thermes à l'est du théâtre, 42 : esplanade du théâtre, 43 : temple d'Isis, 44 : Augusteum, 45 : murs de soutènement, 46 : maison (?), 47 : thermes sud, 48 : église Alexander .

1. 2 Bulla Regia, son histoire et sa chronologie

La cité antique de Bulla Regia n'est pas fondée *ex nihilo* puisque quelques vestiges mis au jour dans ses alentours témoignent d'une occupation protohistorique. À quelques quatre cents mètres au sud des ruines, une nécropole mégalithique sous forme de dolmens attestant de l'occupation ancienne de la ville a été découverte. Au nord, creusé dans la roche, se trouve un hanout² qui fait également partie des vestiges les plus anciens de la ville. Si quelques indices archéologiques permettent de penser que la zone était déjà occupée auparavant, une inscription ainsi que du mobilier et des ruines attestent qu'au III^{ème} siècle av. n. è. elle est sous l'influence de Carthage. Malheureusement, cette période punique reste assez mal connue à Bulla Regia.

Suite à la victoire de Scipion l'Africain sur Carthage en 202 av. n. è., elle passe sous influence romaine avant d'être reprise par le roi numide Massinissa en 156 av. n. è. : il fait de cette ville l'une de ses nombreuses résidences royales et y développe l'agriculture ainsi que l'urbanisme. C'est probablement durant la période numide que Bulla Regia acquiert l'adjectif de « ville royale ». Une autre hypothèse propose qu'elle ait été nommée de cette façon en 81 av. n. è., lorsque le roi numide Hiarbas II s'y réfugie après avoir été battu par son frère Hiempsal II, aidé par Pompée³.

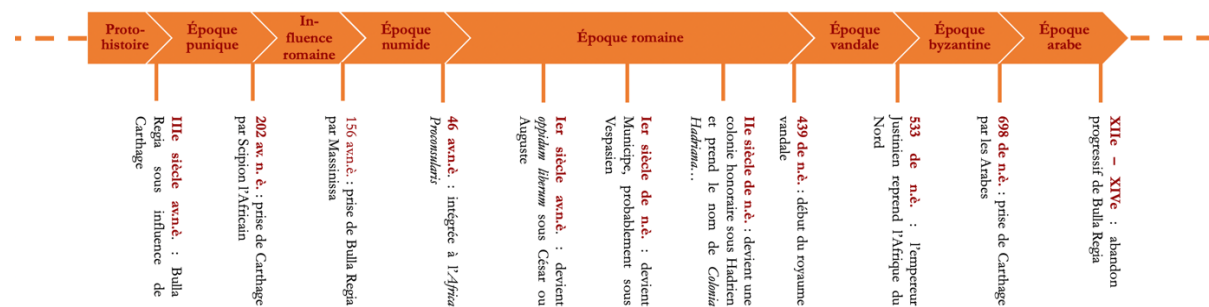


Fig. 4 : Frise chronologique et principaux événements historiques marquant de l'histoire de Bulla Regia (Soraya Sanchez)

Plus d'un siècle après la victoire de Massinissa en 156 av. n. è., le royaume de Numidie intègre la *Provincia Africa Proconsularis* en 46 av. n. è., faisant dès lors de la *fossa regia* une délimitation entre l'*Africa Nova* et l'*Africa Vetus* (Fig. 4). La romanisation de la cité, visible au travers de l'embellissement de son espace public, de l'onomastique et de l'expression artistique notamment, est très importante puisqu'au fil du temps Bulla Regia devient un centre de diffusion de la culture romaine dans le nord de l'Afrique⁴. César ou Auguste ont fait de cette ville un *oppidum liberum*⁵ et c'est probablement sous Vespasien qu'elle acquiert le statut de Municipale. L'empereur Hadrien l'élève au rang de colonie honoraire en la nommant *Colonia Aelia Hadriana Augusta Bulla Regia*. Vers le milieu du III^{ème} siècle de n. è., le christianisme se fait présent à Bulla Regia jusqu'au

² Les haouanet sont des chambres sépulcrales creusées dans la roche, probablement d'origine numide et utilisés jusqu'à l'époque romaine en Afrique du Nord.

³ CHAOUALI 2010, p. 12 et THEBERT 1973, p. 248-249.

⁴ THÉBERT 1973, p. 299.

⁵ THÉBERT 1992, p. 1647.

VII^{ème} siècle, comme en témoignent encore quelques monuments à caractère religieux : basilique, église Alexander, inscriptions bibliques sur des mosaïque, ...⁶. De la période vandale (439-533) dans le nord de l'Afrique, le site de Bulla Regia ne conserve que peu de vestiges, ceux-ci ayant souvent été détruits lors de la période byzantine (533-698) qui suivit. Bulla Regia connaît ensuite une période arabe illustrée par de magnifiques céramiques des premiers siècles de l'Islam dans cette région. Il semble que c'est entre le XII^{ème} et le XIV^{ème} siècle que Bulla Regia décline progressivement au profit de la ville voisine de Béja⁷.

1. 3 *Bref aperçu des fouilles archéologiques*

Le site est redécouvert au milieu du XIX^{ème} siècle par des explorateurs européens dont les écrits sont importants encore aujourd'hui, car ils décrivent des vestiges qui ont disparus depuis. Ainsi les œuvres de Charles-Joseph Tissot (1828-1884) et Auguste Winckler, restent des sources importantes concernant la redécouverte de ce site⁸. Des premières fouilles sont effectuées par le médecin militaire Louis Carton (1861-1924) dès la fin du XIX^{ème} siècle. Ces recherches, menées encore sans rigueur scientifique, permettent de mettre au jour plusieurs monuments de la ville. Jusqu'à sa mort, le Docteur Carton mènera à bien plusieurs campagnes de fouilles et diverses restaurations sur le site. Malheureusement, ses interventions ont laissé des dégâts et ont induit une perte d'information sur l'histoire de la cité. En plus des fouilles de Carton, d'autres campagnes sont menées sporadiquement au début du XX^{ème} siècle, comme celle d'Alfred Merlin (1876-1965) sous l'égide de la Direction des Antiquités en 1907 au temple d'Apollon par exemple⁹. Entre 1949 et 1952, le conservateur du musée Alaoui de Tunis, Pierre Quoniam (1920-1988), effectue également plusieurs fouilles sous la direction du Service des Antiquités de Tunisie, principalement autour du forum¹⁰. Entre 1957 et 1961, diverses campagnes de fouilles sont réalisées par Mongi Boulouednine. Ayant permis de donner du travail aux habitants de la région voisine et pauvre de Souk el Arba, peu après la déclaration d'indépendance de l'État tunisien, ces recherches sont malheureusement restées en grande partie inédites et leurs archives ne sont que peu conséquentes¹¹. Enfin, entre 1972 et 1977, de nouvelles recherches systématiques et des restaurations sont réalisées par une équipe franco-tunisienne de l'Institut National d'Archéologie et d'Art de Tunis et de l'École française de Rome. Gérées notamment par Azedine Beschaouch (1938 -) et Yvon Thébert (1943-2002), les résultats de ces investigations ont été en bonne partie publiés et constituent actuellement la principale source d'information concernant ce site. Une nouvelle mission organisée entre le ministère des Affaires étrangères français et l'Institut national d'archéologie et d'art de Tunis a eu lieu entre 1989 et 1992 afin d'explorer le grand ensemble monumental proche du théâtre¹². Les monuments font aujourd'hui

⁶ CHAOUALI 2010, p. 24

⁷ THÉBERT 1992, p. 1652.

⁸ Voir par exemple TISSOT 1881 et WINCKLER 1885.

⁹ Voir BESCHAOUCH *et al.* 1983, p. 22-29.

¹⁰ Voir QUONIAM 1952.

¹¹ BESCHAOUCH 1983, p. 3.

¹² Voir HANOUNE 1993.

encore l'objet de travaux ponctuels de restauration. Le site est actuellement clairement délimité et protégé et depuis 1982 une partie du mobilier est mis en valeur dans un *antiquarium* à proximité. Il est devenu l'un des sites touristiques majeurs du nord-ouest tunisien.

2. L'architecture domestique de la cité romaine de Bulla Regia

Les vestiges les mieux conservés et les plus visibles sur le site sont ceux de l'époque romaine. Bulla Regia a été un centre d'élaboration d'une romanité africaine, puis a contribué à la diffusion de cette identité. Tout au long de la période romaine et au fil de ses changements de statuts, la ville fait l'objet d'un certain évergétisme et se monumentalise. On y trouve les monuments caractéristiques d'une ville romaine : un théâtre, un amphithéâtre, un forum, divers temples, des thermes, ...

Mais ce qui a fait la renommée de Bulla Regia n'est pas tant l'architecture de ses monuments publics, mais plutôt les particularités de son architecture domestique. Au nord de la cité, au bout de la voie nord-sud conservée sur treize mètres de longueur, se trouve un quartier résidentiel composé de plusieurs maisons. La particularité des maisons luxueuses d'époque romaine à Bulla Regia est leur étage souterrain organisé autour d'une cour à péristyle. Cet aménagement de l'espace, fruit d'une mûre réflexion de la part des habitants de la région, connaît très peu de parallèles sous des formes similaires. Plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer ce caractère particulier. L'une des raisons les plus souvent évoquées est celle du climat. Selon cette théorie, l'étage souterrain permettait de fuir la chaleur en été. Si cette hypothèse est plausible, on peut s'étonner qu'actuellement on ne connaisse pas d'autres exemples de ce type dans le nord de l'Afrique au même climat chaud. Une autre possibilité a été avancée : l'étage souterrain pouvait être un moyen de palier à la pression urbaine puisque le relief topographique présente des contraintes en termes d'extension de la ville¹³. Ces maisons à étage souterrain étaient généralement luxueusement décorées de peintures murales et de mosaïques dont les thèmes représentés donnent souvent leur nom aux maisons. Dans la suite de ce travail, nous allons plus particulièrement nous intéresser à deux des maisons les plus cossues et qui ont fait la renommée de la cité : la Maison de la Chasse et la Maison de la Pêche.

2.1 La Maison de la Chasse

La Maison de la chasse se situe dans un îlot portant le même nom et qui présente des dimensions très régulières suite à une transformation du quartier selon une trame orthogonale¹⁴. Cette *insula* est composée de la Maison de la Chasse qui occupe la plus grande partie méridionale, et la Maison de la Nouvelle Chasse de dimensions bien plus restreinte, mais possédant également un étage inférieur.

¹³ CHAOUALI 2010, p. 18-19.

¹⁴ THÉBERT 1984, p. 547.

La Maison de la Chasse, parfois aussi nommée Villa Lafon, du nom du conducteur des Ponts et chaussées qui a mis au jour le sous-sol en 1903-1904, est découverte au début du XX^{ème} siècle et tire son nom d'une des mosaïques représentant des Amours *venatores* qui orne une partie du sol de l'espace souterrain. Le rez-de-chaussée a quant à lui été fouillé au milieu du XX^{ème} siècle, puis la maison a fait l'objet d'études dans les années septante et quatre-vingts.

On pouvait y accéder par trois portes dont deux grandes se situaient au sud et à l'est alors qu'une plus petite se trouvait du côté ouest. On parvient ainsi au rez-de-chaussée, composé de plusieurs pièces qui s'organisent autour d'une cour centrale largement ouverte pour laisser passer l'air et la lumière (Fig. 7). Cette cour était bordée de portiques couverts et soutenus par des colonnes en pierre rouge reliées à leur base par un petit muret. Parmi les pièces identifiées de cet étage on trouve diverses chambres, un *oecus*, des latrines, des thermes privés et une salle qui pouvait faire office de basilique privée ou de lieu de réception pour les clients du *dominus*¹⁵. En plus de la richesse des pavements encore visibles par endroits, les différentes fonctions des salles nous laissent imaginer un propriétaire aisé vivant dans une propriété très luxueuse.

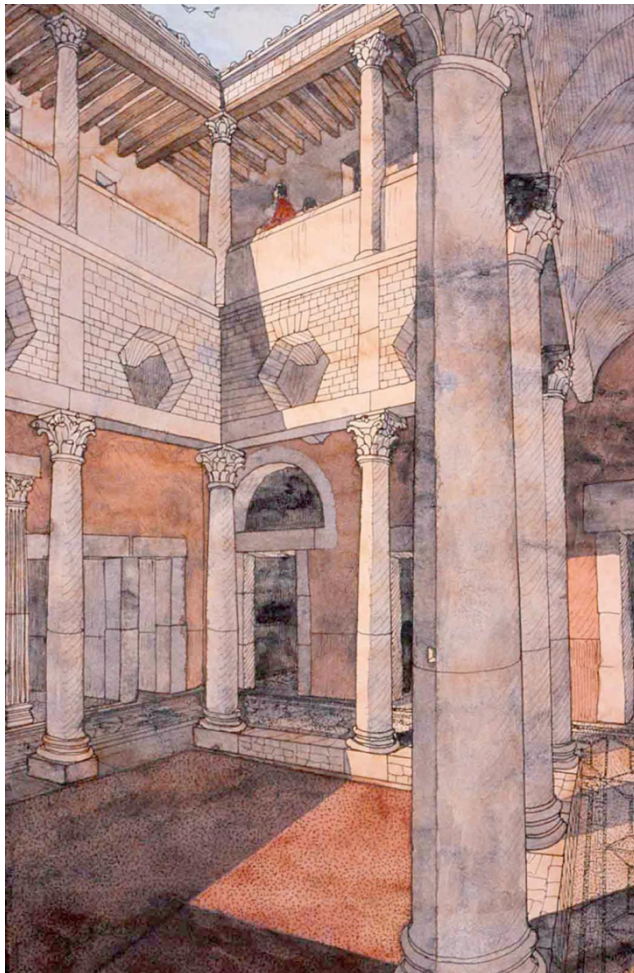


Fig. 5 : Représentation de la cour à péristyle de la Maison de la Chasse de Bulla Regia par J.-C. Golvin (jeanclaudegolvin.com)

Les traces d'un escalier laissent supposer l'aménagement d'un espace supérieur ou au moins d'une terrasse au-dessus de cet étage. Quant au sous-sol, on y accédait par un escalier de vingt-deux marches situé au nord de la



Fig. 6 : Cour à péristyle de la Maison de la Chasse dans son état actuel. (A. Tyner Antiques)

¹⁵ CHAOUALI 2010, p. 60-61.

maison et jalonné par deux paliers qui permettent d'effectuer les 5,15 mètres de dénivellation par rapport au niveau de sol du rez-de-chaussée. Cet étage inférieur est organisé autour du prolongement de la cour à péristyle (Fig. 5, 6 et 8).

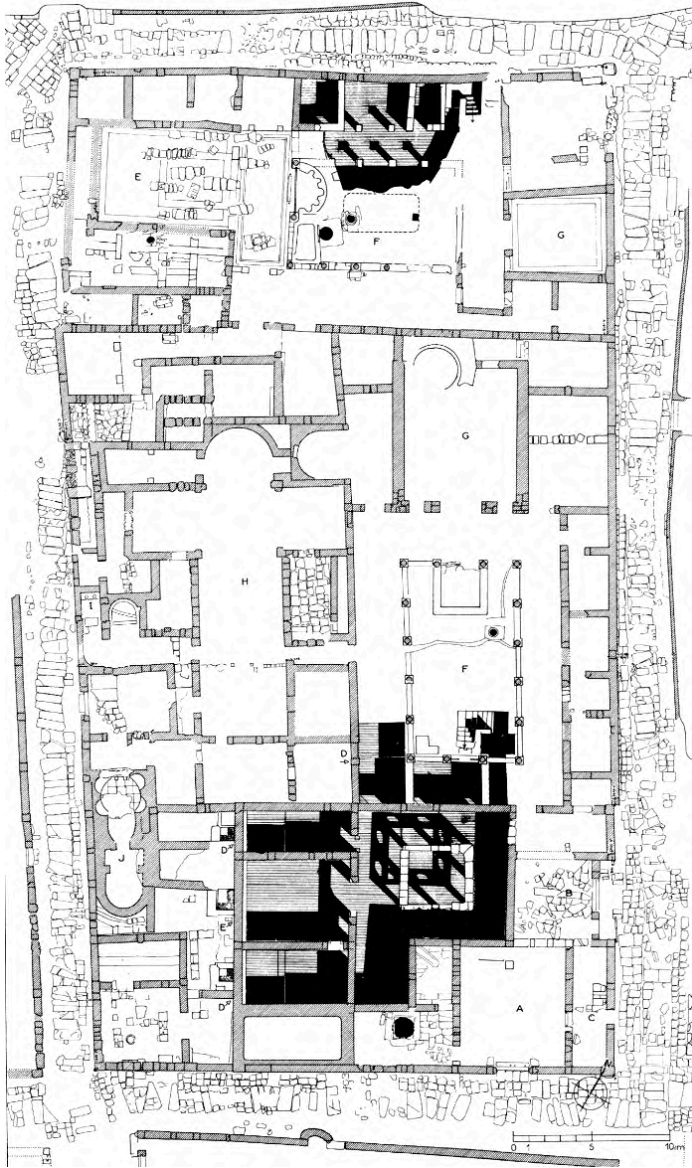


Fig. 7 : Plan du rez-de-chaussée de la Maison de la Chasse (BESCHAOUCH *et al.* 1983, p. 51.)

Formé de colonnes à chapiteaux corinthiens surmontés d'une architrave qui soutient un muret à ouvertures hexagonales, le péristyle constituait une entrée d'air et de lumière et formait un véritable axe autour duquel s'organisaient les pièces des deux étages de la maison. C'est à l'étage inférieur qu'on trouve la mosaïque éponyme des Amours *venatores* (Fig. 9).

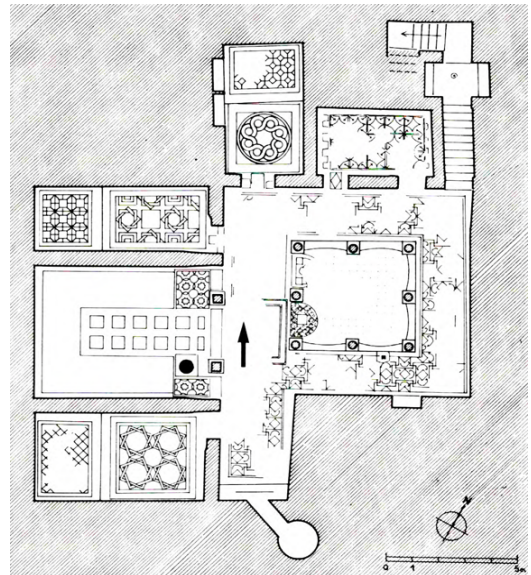


Fig. 8 : Plan de l'étage souterrain de la Maison de la Chasse (BESCHAOUCH *et al.* 1983, p. 52.)

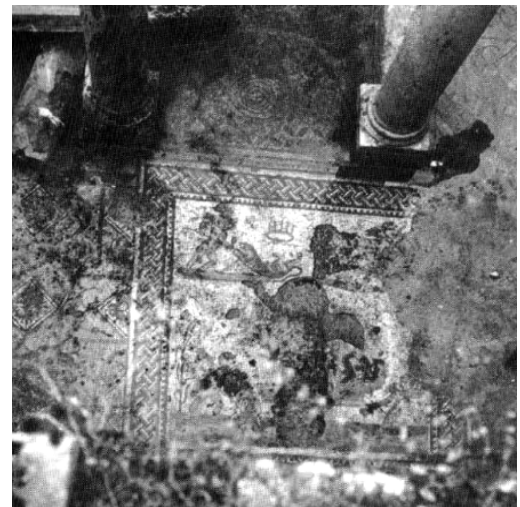


Fig. 9 : Image d'archive datée de 1904 et montrant la mosaïque des Amours *venatores* avant qu'elle ne disparaisse en bonne partie (BESCHAOUCH *et al.* 1983, p. 52.)

De cette scène cynégétique on ne conserve presque plus rien, mis à part le motif d'une panthère ensanglantée ainsi qu'une couronne à cinq points. Fort heureusement, on a retrouvé quelques descriptions, dessins et même une photographie ancienne de ce pavement qui permettent de le reconstituer en bonne partie. Les Amours représenteraient chacun une des cinq sodalités africaines¹⁶. Les sodalités sont des associations de professionnels qui s'affrontent dans les amphithéâtres dans le but de divertir le public. Il y en avait cinq principales en Afrique romaine qui étaient toutes représentées avec des symboles particuliers que semblent présenter les Amours *venatores* de la mosaïque de cette demeure : les *Telegenii* avec le bâton et le croissant, les *Leontii* avec la tige de millet, les *Pentasioi* avec une couronne à cinq points et un poisson, les *Sinematii* avec la couronne à trois points et la lettre S et les *Taurisci* ou *Crescentii* avec la tige de lierre et le chiffre II ou III.

2. 2 La Maison de la Pêche

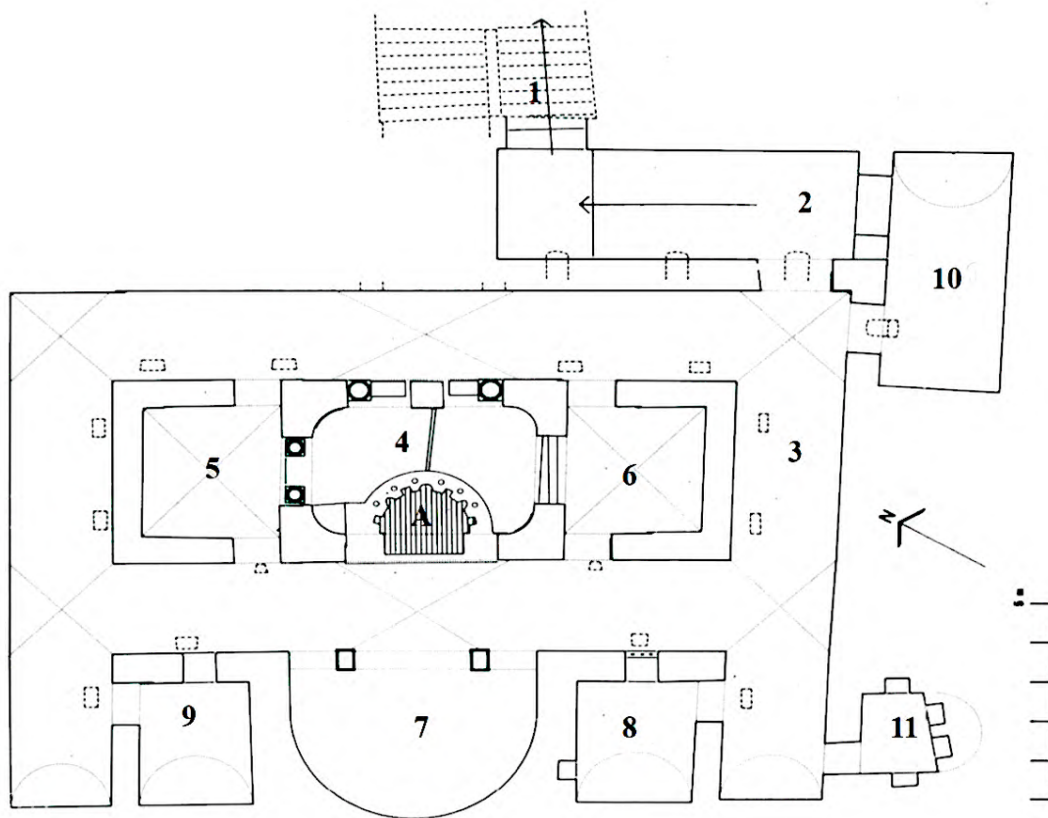


Fig. 10 : Plan de l'étage inférieur de la maison de la pêche. (RUBIO GONZALEZ 2019, p. 103.)

1 : escaliers, 2 : rampe d'accès au cryptoportique, 3 : cryptoportique, 4 : péristyle avec arcades ouvrant sur quatre portiques, 5 et 6 : pièces voûtées décorées de mosaïques à motifs végétaux et géométriques, 7. Pièce de réception voûtée avec stibadium, 8 et 9 : pièces à fonction incertaine, peut-être des chambres, 10 : vestibule d'entrée, 11 : espace possiblement dédié au culte domestique, A : bassin semi-circulaire alternant sept niches circulaires et rectangulaires.

¹⁶ BESCHAOUCH *et al.* 1983, p. 50.

La Maison de la Pêche (Fig. 10) se situe dans l'*insula* du même nom, à quelques mètres au nord-est de l'*insula* de la Chasse dont il a été question précédemment. Cette luxueuse demeure occupe la majeure partie de l'îlot dont le reste est aménagé en plusieurs autres maisons de plus petites dimensions. Cette zone a été en partie perturbée par des tombes plus tardives à certains endroits. Cette maison tient son nom d'une scène mosaïquée représentant des Amours pêcheurs dans la salle à manger du niveau souterrain. L'étage inférieur est découvert et fouillé entre 1910 et 1911 alors que le rez-de-chaussée a fait l'objet de travaux de recherche au milieu du XX^{ème} siècle.

La maison est quelque peu surélevée par rapport à la rue, on accède au rez-de-chaussée par sept marches qui mènent à une porte à l'est. Le vestibule d'entrée permet d'accéder à une grande cour à péristyle autour de laquelle s'organisent les différentes pièces. Des études récentes ont permis de mieux comprendre sa chronologie¹⁷. Il semble que ce bâtiment réutilise une partie d'un édifice antérieur et qu'on ait commencé par construire le rez-de-chaussée. Dans une seconde phase aurait été aménagé l'étage inférieur. Ensuite la maison est agrandie avec l'ajout d'appartements privés à l'est et on en profite pour rénover les bains privés. Après avoir atteint son paroxysme à l'époque romaine, vient le déclin marqué par des changements de fonction de certaines pièces, la détérioration de plusieurs infrastructures et la réduction de la superficie de la maison¹⁸.

Le péristyle présente une forme rectangulaire irrégulière (13,70 x 13,90 x 18,58 x 19,34 mètres). Ses colonnes, au nombre de six ou huit selon les côtés, supportent le toit qui abrite un portique de 3 mètres de largeur. Comme pour la Maison de la Chasse, un départ d'escalier laisse supposer la présence d'un étage supérieur ou d'une terrasse. L'escalier qui permet de descendre se situe à l'est de la maison. Il est composé de dix-huit marches avec un palier permettant de tourner à 180°. Après être descendu à 4,40 mètres sous le sol, on atteint le cryptoportique à voûte en berceau qui parcourt les quatre côtés du péristyle (Fig. 10). Jalonné de dix-huit ouvertures pour laisser entrer la lumière, ce cryptoportique apporte un certain raffinement à l'architecture de l'étage inférieur. Dans la cour intérieure, commune aux deux étages de la maison, prenait place un jardin apportant de l'ombre et de la fraîcheur. Plusieurs pièces composent cet étage, mais leur fonction n'est pas toujours évidente. On pense qu'il y a plusieurs chambres pour se reposer au frais en été, un laraire ou une possible cuisine. En général, les cuisines sont plutôt aménagées au rez-de-chaussée, mais dans l'étage inférieur de cette demeure, une pièce accolée à la salle à manger pourrait avoir



Fig. 11 : Cryptoportique de la Maison de la Pêche (fot.oday.com)

¹⁷ Voir BRIZZI 2014.

¹⁸ BRIZZI 2014, p. 77-88.

fait office de lieu de préparation de la nourriture. La pièce la plus impressionnante est sans nul doute la salle à manger. Il s'agit d'un espace semi-circulaire ayant accueilli un *stibadium*¹⁹. Trois ouvertures, dont celle du centre est plus large et haute, permettent d'accéder à cette pièce qui présente une voûte en cul-de-four pensée pour garder la fraîcheur. Cette pièce, qui permettait au *dominus* de se mettre en avant auprès de ses convives, tentait de recréer une atmosphère de petite grotte ou de nymphée qui était un effet recherché par les élites romaines²⁰. Les convives prenaient place sur le *stibadium*, sous une voûte ornée de magnifiques peintures murales. Ils prenaient leurs repas sur une table en *Sigma* qui cachait probablement quelque peu les motifs de la mosaïque des Amours pêcheurs au sol. Face à eux, dans l'axe de l'ouverture de la porte, ils voyaient l'eau d'une grande fontaine couler dans un bassin semi-circulaire de 1,80 mètres de diamètre alternant des niches rectangulaires et circulaires et au fond duquel on trouvait également une mosaïque. L'arrière-plan était occupé par le jardin qui prenait place au centre du péristyle. L'eau présentait une forte charge sociale à cette époque, elle était mise en scène dans les maisons des riches propriétaires afin de les mettre en valeur. La maison est jalonnée de tuyaux en terre-cuite permettant de faire arriver et d'évacuer l'eau des différentes pièces.

C'est donc une véritable expérience sensitive que devait proposer le *dominus* à ses convives. Les jeux d'eaux et de lumière se reflétant dans la voûte en cul-de-four se mêlaient aux senteurs du banquet et aux effluves enivrantes des plantes et fleurs du jardin. Fuyant la chaleur oppressante de l'été, on y passait probablement de bons moments de détente en écoutant le bruit de l'eau qui coulait et des oiseaux qui chantaient.

En prenant le parti d'insister sur l'aspect sensitif, certes en partie subjectif, de ce que pouvait être la vie des riches propriétaires dans ces somptueuses demeures à étage inférieur, nous espérons vous rendre attentifs à vos sens lors de votre visite sur le site et vous inciter à laisser de l'espace à votre imagination afin de vous représenter les luxueuses décorations qui ornaient jadis ces demeures !

Conclusion

Les Maison de la Chasse et de la Pêche ne sont que deux exemples illustrant la particularité de l'architecture domestique de Bulla Regia. Si l'organisation de leurs pièces diverge quelque peu, elles sont toutes les deux représentatives de ces maisons de riches propriétaires romains qui souhaitent faire refléter leurs valeurs au travers de l'architecture et de la décoration de leurs demeures. Comme nous l'avons vu, ces maisons à étage souterrain ne se retrouvent pas de façon tant systématique et sous cette forme dans les autres cités de la région, du moins pas d'après nos connaissances

¹⁹ Le *stibadium* fait partie du mobilier des pièces de banquet. Il s'agit d'un lit semi-circulaire sur lequel prenaient place les convives. La hiérarchie y est assez marquée, le propriétaire occupant la place d'honneur à droite, puis les convives s'installent à sa suite selon un ordre décroissant en fonction de leur statut social. C'est sa forme semi-circulaire qui le distingue principalement des *triclinia* qui sont composés de trois lits disposés en U.

²⁰ RUBIO GONZALEZ 2019, p. 95.

actuelles. Si Bulla Regia a été un centre depuis lequel s'est effectuée la romanisation et même un lieu de création d'une véritable identité romano-africaine, notamment par un style artistique propre, il semble que ses innovations en termes d'architecture domestique n'aient pas été exportées plus loin. Puisqu'il s'agit a priori d'une particularité de cette ville, les raisons permettant de l'expliquer doivent être inhérentes au site. C'est ainsi qu'actuellement l'hypothèse de la pression urbaine causée par le relief topographique tend à prendre le pas sur celle du climat, qui n'est pas sensiblement différent dans cette cité par rapport à ses voisines qui auraient alors pu réutiliser ce système.

De nouvelles campagnes de fouilles à Bulla Regia, mais aussi plus généralement en Afrique du Nord, permettront peut-être à l'avenir d'apporter des informations affirmant ou infirmant l'une de ces hypothèses ou même de proposer de nouvelles théories. Les trois-quarts du site étant encore vierge de toute recherche archéologique, il y a encore un grand pan de l'histoire de Bulla Regia qui nous échappe. L'importance et la résonance de cette ville dans les régions alentours n'étant plus à prouver, nous pouvons espérer qu'elle continuera de bénéficier de recherches dans le futur ! C'est sur cette note pleine d'espoir que nous pouvons reprendre la route vers le sud, à la découverte d'autres sites antiques.

Bibliographie

- BEN AKACHA 2016 BEN AKACHA W., « Le développement urbain de Bulla Regia, ville polycentrique de l'Afrique proconsulaire », dans : *Mélanges de l'École Française de Rome. Antiquité*, 128, 1, 2016, p. 229-248.
- BESCHAOUCH *et al.* 1983 BESCHAOUCH A. *et al.*, *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Bulla Regia, Miscellanea*, 1, Rome : École Française de Rome, 1983.
- BRIZZI 2014 BRIZZI M., *Understanding the House of Fishing (Bulla Regia). Stratigraphic analysis of the building, interpretation and modelling the phase plans*, New-York : World Monuments Fund, 2014.
- CHAOUALI 2010 CHAOUALI M., *Bulla Regia, Bulla la royale, The royal Bulla*, Tunis : Simpact, 2010
- DE BRUYN 2016 DE BRUYN G., « À propos du groupe statuaire impérial du théâtre de Bulla Regia. L'apport de la documentation épigraphique à l'analyse iconographique », dans : *Kentron*, 32, 2016, p. 85-112.
- HANOUNE 1993 HANOUNE R., « Bulla Regia (Tunisie) », dans : *Mélanges de l'École Française de Rome. Antiquité*, 105, 1, 1993, p. 482-486.

- MERLIN 1908 MERLIN A., *Le Temple d'Apollon à Bulla Regia*, Paris : E. Leroux, 1908.
- QUONIAM 1952 QUONIAM P., « Fouilles récentes à Bulla Regia (Tunisie) », dans : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 96, 3, 1952, p. 460-472.
- RUBIO GONZALEZ 2019 RUBIO GONZALEZ R., « Stibadia subterranea : un ambiente para el banquete en la "Casa de la Pesca " en Bulla Regia (Túnez) », dans : *Antesteria*, 8, 2019, p. 85-106.
- THÉBERT 1973 THÉBERT Y., « La romanisation d'une cité indigène d'Afrique : Bulla Regia », dans : *Mélanges de l'École Française de Rome. Antiquité*, 85, 1, 1973, p. 247-312.
- THÉBERT 1992 THÉBERT Y., « Bulla Regia », dans : *Encyclopédie berbère*, 11, 1992, p. 1647-1653.
- TISSOT 1881 TISSOT CH.-J., *Le bassin du Bagrada et la voie romaine de Carthage à Hippone par Bulla Regia*, Paris : Imprimerie nationale, 1881.
- WINCKLER 1885 WINCKLER A., « Notes sur les ruines de Bulla Regia », dans : *Bulletin trimestriel des antiquités africaines*, 3, 1885, p. 112-122.

Webographie

Site internet de Jean-Claude Golvin, en ligne : <https://jeanclaudegolvin.com/publications/afrique-tunisie-bulla-regia-maison-de-la-chasse/>, [consulté le 06 juin 2022].

Site internet du World Monuments Fund, page du projet concernant Bulla Regia, en ligne : <https://www.wmf.org/project/bulla-regia>, [consulté le 04 juin 2022].

DOUGGA (THUGGA) : SON MAUSOLÉE LIBYCO-PUNIQUE ET SON FORUM

Caroline ROESLIN

Introduction

Ce présent travail s'inscrit dans le cadre du voyage d'étude avec la Chaire d'Archéologie de la Méditerranée Antique de l'Université de Neuchâtel. Durant notre voyage en Tunisie, nous nous arrêtons sur le site de Dougga (aussi appelé Thugga), dont le nom numide *TBGG* traduit la dimension protectrice de sa topographie¹. Cette ville, à la fois libyco-punique, romaine et byzantine, présente des témoignages archéologiques et épigraphiques importants permettant d'appréhender son histoire. Classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, le site est connu pour ses nombreux documents épigraphiques, et pour ses vestiges archéologiques encore visibles.

Après une présentation de sa situation géographique et topographique, l'étude présentera un historique des recherches et un état actuel de ces dernières. L'histoire du site et sa signification au sein de la Numidie et de l'Empire romain seront présentées dans la mesure du possible pour tenter de comprendre l'importance du site. S'en suivra la présentation de deux monuments marquants pour la compréhension des lieux, à savoir le mausolée libyco-punique et le forum romain. Enfin, une proposition de visite sous forme de guide à suivre sur place sera proposée avant la conclusion.

1. Situation géographique et topographique

Le site de Dougga, dont la superficie totale comprend 75 hectares, se situe au nord-ouest de la Tunisie dans une région montagneuse à une centaine de kilomètres de Carthage, et a été implanté sur une colline à 571 m d'altitude (Fig. 1). La ville antique domine ainsi la vallée et les plaines alluviales de l'oued Khalled. La vue se dégage du nord-ouest au sud sur plusieurs kilomètres. C'est une position intéressante car le plateau est protégé naturellement par les pentes, une falaise abrupte au nord-est et des pentes raides au sud². La région est parcourue par le cours de la Medjerda qui est un important réseau hydrique en Tunisie. La structure karstique et les failles géomorphologiques en découlant ont conditionné l'apparition de sources dont Aïn el-Mizeb et Aïn ed-Doura qui se localisent à Dougga. En plus de la protection naturelle du site par ses hauteurs et de ses ressources hydriques, la terre est fertile à Dougga. On retrouve aussi dans cette région de la pierre à bâtir, le calcaire, qui peut être extrait à proximité de l'agglomération dans des carrières sur le plateau au nord et à l'ouest de la ville antique. Enfin, il y a de bonnes conditions climatiques avec des températures modérées et des précipitations suffisantes pour rendre la qualité de vie agréable³. Ces qualités naturelles de l'environnement ont donc favorisé l'implantation numide première dans la région⁴.

¹ CAMPS 1995, p. 2522.

² BAKLOUTI 2008, p. 139.

³ BAKLOUTI, *op. cit.*, p. 140.

⁴ SAINT-AMANS 2019, p. 37.

La partie haute du site a été dédiée à des activités cultuelles et funéraires, tandis que l'agglomération s'est développée dans la partie basse de la colline, s'alignant avec la topographie naturelle contraignante. Les limites de la cité antique ne sont pas bien connues mais certains indices aident à mieux comprendre son extension. À l'est, un arc a été érigé en l'honneur des Tétrarques à l'intersection de deux voies allant à Carthage et à Dougga. Au sud-est, l'arc de Septime Sévère est inclus dans un quartier d'habitation et à l'ouest, la porte de Sévère Alexandre marque la voie qui contourne le forum. On retrouve tout de même une limite claire établie entre le bâti et le non-bâti avec l'implantation des nécropoles au sud et au nord-ouest⁵ (Fig. 2). Le paysage urbain a été en constante transformation entre son intégration à l'*Africa Nova* sous Auguste et jusqu'au III^e siècle de n. è⁶. Ces constructions et les restaurations sont mentionnées dans les sources archéologiques et épigraphiques mises au jour. La bonne conservation des vestiges et leur nombre important a permis de rendre célèbre le site de Dougga, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1997⁷.

Enfin, la cité de Dougga est aussi connue pour sa topographie religieuse au travers des multiples inscriptions, ex-voto et dédicaces publiques. En effet, en plus des prérogatives propres à la divinité, la localisation d'un lieu de culte dépend aussi de la topographie du lieu et de l'occupation antérieure du site⁸. Il y a des critères propres à la sacralisation que l'on retrouve ailleurs dans l'Empire comme les éléments naturels alentours (grotte, source, montagnes), qui peuvent être identifiés à Dougga.

2. Historique des recherches

Cette partie, divisée en deux sous-chapitres, a pour but de donner un aperçu des recherches qui ont été effectuées à Dougga. Entre les écrits des premiers voyageurs, les antiquaires, les fouilles archéologiques et les sources épigraphiques du site, celui-ci a donné lieu à de nombreuses recherches. Pourtant, ces dernières sont toujours à même d'évoluer et le site suscite encore l'intérêt des chercheurs, comme le montrent les récents articles à son sujet⁹.

2.1 Fouilles archéologiques

Au XVIII^e siècle, le site est connu des antiquaires européens qui prennent soin de décrire dans leurs récits de voyage le mausolée libyco-punique et le Capitole. Les bonnes relations entre les souverains ramènent également des naturalistes, des ingénieurs et des diplomates qui visitent et étudient le site¹⁰. Puis, au XIX^e siècle, les expéditions sont toujours de mise. Les descriptions des voyageurs se précisent et c'est Victor Guérin, membre de l'École française d'Athènes, qui écrit le compte rendu de la

⁵ AOUNALLAH *et al.* 2020, p. 183.

⁶ KHANOUSSI 2003, p. 143.

⁷ SAINT-AMANS 2019, pp. 17-32.

⁸ *Ibid.*

⁹ Voir AOUNALLAH *et al.*, 2020.

¹⁰ SAINT-AMANS, *op. cit.*, pp. 17-32.

première mission cartographique et archéologique à Dougga¹¹. La première campagne officielle a lieu entre 1882 et 1883, menée par le commandant Boyé et les deux épigraphistes Julien Poinssot et René Cagnat. L'architecte Henri Saladin se rend également sur place pour une étude des monuments du site. Dès 1891, le médecin major Louis Carton entreprend les premières fouilles méthodiques et des restaurations. Après la création du Service des Antiquités et des Arts de Tunisie en 1885, le site est encadré administrativement et financièrement, permettant ainsi d'organiser des fouilles régulières dès 1894 ainsi que des publications¹². Au début du XX^e siècle, les fouilles sont reprises successivement par Alfred Merlin, qui dégage méthodiquement la plus grande partie de la ville, puis par Louis Poinssot. Ce dernier travaille sur les documents épigraphiques et dégage notamment le forum dans les années 1910 à 1914. Les fouilles sont interrompues en 1932 et reprises dans les années 1950 par Claude Poinssot, puis par Mongi Boulouednine vers 1960. Les dernières investigations n'ont pas été publiées et sont peu documentées¹³.

Les fouilles se sont essentiellement concentrées dans le centre politique et religieux, et les travaux se sont aussi attardés sur la restauration des grands bâtiments publics. L'épigraphie a été une part importante des travaux menés à Dougga, au détriment de l'archéologie. Il y a des biais sur l'utilisation et l'abandon des lieux de cultes et il n'y a pas de stratigraphie générale du site, ce qui rend difficile l'évaluation chronologique des monuments. De plus, la volonté d'atteindre les niveaux romains supposés d'origines a engendré des destructions qui ont eu des conséquences sur la compréhension de l'occupation du site¹⁴.

2. 2 Epigraphie

L'épigraphie n'est pas un support entièrement objectif car le remploi a certainement été une pratique courante au long de l'occupation du site, entraînant la dispersion de frises, de bases et de stèles¹⁵. Les textes retrouvés donnent aussi et surtout des informations selon leurs critères internes et externes permettant de localiser les monuments.

Les fouilles qui ont eu lieu à Dougga se sont étendues avec l'avancée des chantiers, selon ce qui était prometteur au vu de l'état de conservation des vestiges¹⁶. Certains quartiers ont donc été investigués de cette manière mais c'est aussi pourquoi il reste beaucoup à faire pour mieux comprendre l'urbanisme de la ville antique. Depuis 1993, un programme sur la recherche épigraphique des inscriptions livrées par Dougga a été mis en place pour rendre compte du corpus. Dans le but de réaliser une étude exhaustive des sanctuaires de la cité, le programme de recherche sur l'architecture religieuse de Dougga a été mis en œuvre en 1998 sous la direction de l'Institut National

¹¹ SAINT-AMANS 2019, pp. 17-32.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

du Patrimoine de Tunis et l'Institut Ausonius de Bordeaux¹⁷. Aujourd'hui, une équipe tuniso-française explore la partie nord du site de Dougga, et ce depuis 2017. La recherche se concentre essentiellement sur la périphérie qui n'a pas été trop perturbée par les transformations du village, encore actif jusqu'en 1960¹⁸.

3. Historique du site

Le site de Dougga connut le contact de trois civilisations : numide, punique, romaine et byzantine. Ce contact est attesté par le multilinguisme présent sur les inscriptions. Il est difficile de cerner la topographie préromaine du site car il y a peu d'attestation des occupations antérieures. Parmi elles, la nécropole au nord-ouest du site et deux sépultures éparses¹⁹.

Dougga fut donc d'abord un établissement punique du territoire de Carthage, entre le VI^e siècle et 202 av. n. è. La ville est devenue une cité du royaume massyle numide avant que les Romains ne reprennent toute l'Afrique. Une colonie romaine de Carthage est fondée et ce pagus de colons romain s'est vu attribuer des terres à Dougga. Une cohabitation a alors commencé avec la *civitas* pérégrine (les Thuggenses), jusqu'à la création du municipes en 205 de n. è., qui permit la fusion des deux entités. Dans un même cadre urbain, deux cultures ont ainsi cohabité avant l'annexion de la ville par Rome, engendrant des influences sur la topographie et la vie politico-religieuse de la ville autochtone. Cette mixité se traduit par les monuments publics, notamment les sanctuaires, offerts par des notables des deux communautés, alors juridiquement différentes²⁰. Le panthéon local a dû se transformer avec l'implantation du pagus romain. Les textes ne mentionnent pas les pratiques cultuelles de la *civitas* mais ces dernières sont appréhendées par leur personnalité romaine interprétée²¹. Ainsi, « la topographie urbaine est une traduction matérielle de ces mutations religieuses »²², mais aussi des choix d'organisation urbaine des familles dominantes et des autorités municipales.

Les vestiges chrétiens sont pauvres et se restreignent à deux monuments : l'hypogée chrétien et l'église de Victoria. Puis, lors de la période byzantine, le forum voit certains de ses édifices transformés au profit de la construction d'une muraille. Dougga a depuis été occupée constamment jusque dans les années 1960²³. Le site est fameux pour ses nombreux vestiges archéologiques encore apparents. Aujourd'hui, l'essentiel de ce qui est visible sont les constructions de l'époque romaine. Les connaissances sur l'occupation préromaine sont notamment issues des vestiges périphériques que représentent la nécropole dolménique et le mausolée libyco-punique. Le forum, centre de la vie publique et administrative de la communauté romaine et certainement place

¹⁷ SAINT-AMANS 2019, pp. 17-32.

¹⁸ KHANOUSSI et MAURIN 1997, p. 12.

¹⁹ AOUNALLAH et BROUQUIER-REDDE 2020, p. 178.

²⁰ SAINT-AMANS, *op. cit.*, pp. 17-32.

²¹ SAINT-AMANS, *op. cit.*, pp. 17-32.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*

forte numide, sera présenté à la suite du mausolée libyco-punique dans les sous-chapitres suivants.

3. 1 *Le mausolée libyco-punique*

Le mausolée libyco-punique est un monument préromain bien connu et qui a été conservé hors des transformations sous l'emprise romaine. Il symbolise l'emplacement de la nécropole sud²⁴ (Fig. 2). Daté du II^e siècle av. n. è., cet édifice est une sépulture dédiée à un personnage qui a peut-être été important, mais dont l'identité n'est pas connue. Il porte une typologie spécifique, avec une architecture hellénistique d'influences composites et une construction adaptée au terrain de la ville (Fig. 3). Haut d'environ 21 m et installé directement sur le roc, le mausolée possède trois niveaux, qui seront abordés et décrits plus loin²⁵.

Connu des premiers voyageurs sur place, le mausolée libyco-punique a souffert d'une destruction en 1842. A Tunis, le consul anglais Thomas Reade souhaitait récupérer l'inscription bilingue gravée sur la façade. Son intervention lui a permis d'enrichir sa collection personnelle, au détriment de la structure du monument. Cette inscription se trouve aujourd'hui au British Museum²⁶. Au début du XX^e siècle, L. Poinssot prend en charge la restauration du mausolée. Sur place, il retrouve la plupart des éléments architecturaux et les documents datant d'avant sa destruction en 1842. Cependant, des lacunes bien présentes freinent la connaissance du monument. Certaines de ces lacunes sont comblées par les papiers du comte Borgia. Cet amateur de l'Antiquité prend des notes sur Dougga en 1815 et apporte des précisions quant à la disposition des chambres intérieures du mausolée²⁷.

Un second mausolée a été découvert en 2016. Il comprend des décors d'ordre éolique et appartient à la même série que le mausolée libyco-punique mais de plus petite taille²⁸. Son étude est entreprise par l'équipe tuniso-française qui explore la périphérie nord de Dougga depuis 2017.

3. 1 a) *Architecture*

Les papiers du comte Borgia et la description de L. Poinssot au moment de sa restauration donnent des informations sur l'architecture interne du monument. Plus précisément haut de 20,15 m et large de 9,14 m au premier niveau, le mausolée était composé de trois étages²⁹. Au premier étage, qui était divisé en quatre chambres carrées, aucune ouverture ne donnait sur l'extérieur. Le deuxième étage était aussi partagé en quatre chambres, dont trois complètement closes. Au nord-est de cet étage, il y avait des fenêtres fermées par une dalle en pierre. Les façades sud et ouest comportaient quant à elles des fausses fenêtres. Le troisième étage devait correspondre

²⁴ AOUNALLAH *et al.*, *op. cit.*, p. 183.

²⁵ SAINT-AMANS, *op. cit.*, pp. 35-54.

²⁶ POINSSOT et JAN-WILLEM 1959, p. 146.

²⁷ POINSSOT et JAN-WILLEM, *op. cit.*, p. 143.

²⁸ AOUNALLAH et BROUQUIER-REDDE, *op. cit.*, p. 179.

²⁹ AOUNALLAH *et al.*, *op. cit.*, p. 183.

au deuxième ordre de la façade³⁰. Aucune communication n'existait depuis là avec les étages inférieurs. Ce dernier étage était divisé en deux chambres rectangulaires et communicantes, avec la présence de petites niches dans les parois.

Des fausses fenêtres décoraient les différentes faces du premier étage du mausolée, qui porte aussi quatre pilastres d'angles dont les chapiteaux sont d'ordre éolique. A sa base, cet étage comporte cinq marches, le plaçant sur un piédestal supportant les autres étages. Le deuxième étage présente des colonnes engagées d'ordre ionique (Fig. 4). Celui-ci est soutenu par trois gradins. Enfin, le dernier niveau, qui commence également par quelques marches, est aussi décoré de pilastres d'angles, représentant cette fois des figures féminines ailées. Ce troisième étage se termine en pyramidion, avec un décor de lion assis au sommet³¹ (Fig. 5). D'autres éléments de statuaire et de chapiteaux à fleurs de lotus sont présents sur les côtés et chaque face présente un bas-relief avec un quadriges (Fig. 6).

3. 1 b) *Inscription*

L'inscription libyco-punique du mausolée a été volontairement retirée du monument en 1842. Elle se trouve actuellement au British Museum et c'est une source de renseignements importante pour la compréhension de l'édification du mausolée (Fig. 7). Selon les papiers du comte Borgia, l'inscription se trouvait au premier étage du monument³². Ecrite en deux langues - punique et libyque - elle présente un dénommé Atban ou Ateban, dont le nom n'est suivi d'aucun titre, et dont le fils n'est mentionné que quelques lignes plus bas comme constructeur de pierre³³. L'inscription est cependant incomplète et l'on n'apprend rien de plus sur l'identité de cet Atban. Selon Gabriel Camps, ce nom serait celui du constructeur et non pas du défunt³⁴. Le comte insiste lui sur le fait qu'il existait une seconde inscription qui se trouvait à l'exact opposé. Seulement, cette deuxième inscription a aujourd'hui disparu suite aux intempéries. Les papiers du comte ne le disent pas, mais elle aurait pu comporter une dédicace, une date ou autre information concernant le défunt.

La direction des Antiquités de Tunisie a pris en charge les fouilles méthodiques et l'étude de la civilisation libyco-punique au travers de la lecture de ce mausolée. Lors de sa restauration, le monument n'a pas été accompagné de son inscription qui reste au British Museum. Ce musée a tout de même proposé un moulage dont les dimensions originales n'ont pas été respectées. De plus, l'emplacement de l'inscription sur le mausolée n'est pour l'instant pas déterminé avec certitude.

³⁰ POINSSOT et JAN-WILLEM, *op. cit.*, p. 146.

³¹ AOUNALLAH *et al*, *op. cit.*, p. 183.

³² POINSSOT et JAN-WILLEM, *op. cit.*, p. 146.

³³ *Ibid.*, p. 147.

³⁴ CAMPS, *op. cit.*, p. 2522.

3. 2 Le forum

Le forum romain est un édifice politique, une construction d'utilité publique. Il est installé sur une place certainement déjà utilisée dans la période préromaine de Dougga. Les connaissances sur cette place préromaine sont maigres mais l'archéologie a pu identifier le temple dédié à Massinissa sous le forum. En effet, dans le soubassement du Capitole, l'archéologie a mis au jour un plan rectangulaire numide et l'a associé à l'inscription dédiée à Massinissa³⁵. Cela traduit le fait que le forum a déjà été une place investie avant l'arrivée des colons romains. Pour le pagus romain, ce centre de 24 x 38,5 m était le lieu public et administratif de Dougga³⁶. Un portique entoure le forum sur trois côtés : c'est l'extension mise en œuvre sous Antonin le Pieux au II^e siècle de n. è³⁷. Cet aménagement a été offert au pagus par l'évergétisme d'une famille notable. La place était dallée bien que le sol ne le soit plus aujourd'hui, et des bases de statues rattachées au forum ont été retrouvées³⁸.

Différents monuments se trouvent autour du forum, dans ce qui est appelé le quartier du forum (Fig. 8). On retrouve notamment le Capitole, qui surpasse les autres monuments par ses dimensions imposantes. Ce dernier a été construit dans le quartier du forum entre 166 et 168 de n. è., et il était dédié à la triade capitoline³⁹. La bonne conservation du Capitole peut être due en partie à son intégration à la fortification byzantine. Cette dernière, aménagée au VI^e siècle de n. è., est une construction qui entoure le forum et le Capitole. Elle a nécessité l'enlèvement de blocs appartenant à des édifices en place dans le but de les utiliser en remploi.

À côté du Capitole se situe le temple de Mercure, qui donne la configuration définitive du forum⁴⁰. Le temple est ainsi relié au marché dans cet ensemble architectural, avec Mercure comme protecteur des marchands. Aux abords il y a aussi la place dite de la Rose des vents. Cette place est en connexion avec le temple de Mercure et le marché, un caractère spécifique à Dougga qui ne se retrouve pas habituellement. Selon Samir Aounallah, cela symbolise le rôle du dieu comme voyageur⁴¹. Cette place dessine en son centre trois cercles concentriques de grands diamètres reliant le nord et le sud, ainsi que l'ouest et l'Est. Enfin, il est possible de lire le nom des vents dans les espaces entre ces différents cercles.

En face de la place de la Rose des vents et après avoir passé le portique les reliant, on retrouve le marché. Sa construction a débuté en 54 et a été achevée à la fin du II^e siècle de n. è⁴². L'archéologie peine à envisager son état primitif mais il est possible qu'il comportait une cour centrale entourée de boutiques.

³⁵ AOUNALLAH 2010, p. 19.

³⁶ *Ibid.*, p. 28.

³⁷ AOUNALLAH, *op. cit.*, p. 40.

³⁸ *Ibid.*, p. 28.

³⁹ *Ibid.*, p. 48.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 55.

⁴¹ *Ibid.*, p. 57.

⁴² *Ibid.*, p. 32.

Enfin, il y a un dernier élément qui compose le quartier du forum, à savoir la chapelle ou le temple de la Piété Auguste. Une inscription raconte sa construction, dont la date de son achèvement est débattue entre la fin du I^{er} siècle ou le début du II^e siècle de n. è. Ce qu'il subsiste de ce petit temple aujourd'hui est une partie du vestibule. Une mosquée a été construite par la suite sur une partie du plan de ce temple, et c'est un des indices qui permet d'attester l'occupation permanente du site.

Le forum est donc bien connu de la période d'occupation romaine mais l'utilisation de cette place reste difficilement interprétable pour les périodes précédentes. Les vestiges du temple de Massinissa sont les seuls indices permettant d'attester une certaine présence en ces lieux. Mais la situation du forum sur le site de Dougga est favorable à y voir une place centrale en tout temps d'occupation.

4. Proposition de visite sur place

Selon l'ouvrage *Thugga/Dougga : ville romano-africaine de Tunisie* par Samir Aounallah⁴³, la visite peut se réaliser de la manière suivante. Le départ se fait au théâtre, et la visite part en direction du temple de Saturne (Fig. 1). Entre deux, il y a l'hypogée chrétien et l'église de Victoria, qui sont les seuls monuments chrétiens connus à Dougga. Depuis le temple de Saturne, un sentier mène vers la nécropole mégalithique et l'enceinte préromaine. Le cirque aménagé s'observe depuis là, et les carrières de la ville sont visibles au loin en direction du nord-ouest. Depuis la nécropole dolménique, le chemin continue jusqu'au second temple de Minerve et aux citernes d'Aïn-Mizeb. Depuis là, il est possible de rejoindre les citernes de Aïn el-Hammam et le temple de Caelestis. Depuis ce dernier temple, il y a plus loin le mausolée familial des *Remmii* et les thermes de Aïn-Dora avec ses citernes et ses latrines semi-circulaires.

En revenant au niveau du temple de *Caelestis*, nous pouvons aller en direction du quartier du forum en passant par l'arc de Sévère Alexandre. Le forum est alors visitable, ainsi que la place de la Rose des Vents, le temple de Mercure, le temple de la Piété Auguste, le marché et le Capitole. Nous quittons le forum au sud et une rue conduit au temple des victoires de Caracalla, à la maison de Vénus et au temple anonyme dit Dar Lachhab. La rue dallée nous mène ensuite au temple de Tellus et à la maison *Omnia tibi Felicia*. Depuis là, nous pouvons aller à la maison de Dionysos et Ulysse construite au III^e siècle et bien conservée, richement décorée en mosaïque rapportant les mythes dionysiaques.

Les thermes antoniens nous attendent ensuite, avant les temples de la Concorde, de Frugifer et de Liber Pater. Un escalier et une rue dallée nous mènent à la célèbre maison du trifolium. Puis les thermes des Cyclopes et leurs latrines sont visibles avant de rejoindre la maison de la Gorgone. C'est depuis cette maison que l'on atteint le mausolée libyco-punique. Nous revenons ensuite vers le nord pour contempler l'arc de Septime Sévère et finalement retrouver le théâtre.

⁴³ AOUNALLAH, *op. cit.*

Conclusion

Le site de Dougga est riche en vestiges archéologiques encore visibles et en témoignages épigraphiques. Ces derniers, recensés, font l'objet d'études approfondies permettant d'appréhender l'histoire antique de cette ville. Les travaux archéologiques menés en ces lieux ne sont à ce jour pas exhaustifs, laissant la possibilité à de nouvelles investigations de combler certaines lacunes, notamment sur l'occupation préromaine. En effet, la période romaine a laissé des traces plus évidentes qui ont suscité l'intérêt des premières personnes ayant étudié le site. Toujours en cours actuellement, l'étude de ce site de grande envergure, à la fois physiquement et historiquement, permet également d'élargir la vision sur l'occupation romaine en Afrique du Nord de manière plus générale. L'implication de différentes civilisations dans un même endroit rend sa compréhension complexe mais traduit la richesse intrinsèque du lieu, à qui l'on doit des qualités naturelles propices à l'installation humaine.

Le site archéologique est grand et tous les monuments mériteraient une étude approfondie. Dans ce travail, seuls le mausolée et le forum ont été rapidement analysés. Le mausolée libyco-punique retient notre attention car il s'ancre dans un passé historique plus lointain et sa perpétuation dans le temps a gardé le souvenir des différentes époques traversées. Le forum et son quartier ont connu de nombreuses transformations et l'intérêt était ici de se questionner sur la pérennité d'une place forte qui aurait déjà pu l'être dans une période préromaine antérieure à sa construction.

Bibliographie

- AOUNALLAH 2010 AOUNALLAH S., *Tugga/Dougga : ville romano-africaine de Tunisie*, Sousse : Contraste Editions, 2010, 103 p.
- AOUNALLAH et BROUQUIER-REDDÉ 2020 AOUNALLAH S., BROUQUIER-REDDÉ V., « Introduction au dossier », dans : *Antiquités africaines*, 56, 2020, 177-181.
- AOUNALLAH *et al.* 2020 AOUNALLAH S., BROUQUIER-REDDÉ V., ABIDI H., ARTRU J.-BEN SLIMÈNE H., MALIGORNE Y., TOUJ F., « Architecture et pratiques funéraires préromaines dans la nécropole du Nord-Ouest à Dougga », dans : *Antiquités africaines*, 56, 2020, p. 183-205.
- BAKLOUTI 2008 BAKLOUTI H., « L'alimentation en eau de Dougga (Thugga) : Sources, aqueducs et réservoirs publics », dans : *Africa*, XXII, 2008, p. 139-176.
- CAMPS 1995 CAMPS G., « Dougga », dans : *Encyclopédie berbère*, 16, 1995, p. 2522-2527.
- KHANOUSI et MAURIN 1997 KHANOUSI M., MAURIN L. (dir.), *Dougga (Thugga). Études épigraphiques*. Pessac : Ausonius Editions, 1997.
- KHANOUSI 2003 KHANOUSI M., « L'évolution urbaine de Thugga (Dougga) en Afrique proconsulaire : de l'agglomération numide à la ville

africo-romaine », dans : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 147^e année, n°1, 2003, p. 131-155.

POINSSOT 1958 POINSSOT C., *Les ruines de Dougga*, Tunis, INAA, 1958.

POINSSOT et JAN-WILLEM 1959 POINSSOT C. et JAN-WILLEM S., « Le mausolée libyco-punique de Dougga et les papiers du comte Borgia », dans : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 103^e année, n°2, 1959, p. 141-149.

SAINT-AMANS 2004 SAINT-AMANS S., *Topographie religieuse de Thugga (Dougga) : Ville romaine d'Afrique proconsulaire (Tunisie)*. Pessac : Ausonius Editions, 2004.

Illustrations



Fig. 1 : Situation de Dougga dans le nord de la Tunisie (arretetonchar.fr)



Fig. 2 : Plan de Dougga (Ewan Ar Born, nachoua.com)



Fig. 3 : Le mausolée libyco-punique de Dougga (webdo.tn)



Fig. 4 : Détail des colonnes engagées d'ordre ionique du mausolée libyco-punique de Dougga (zaherkammoun.com)

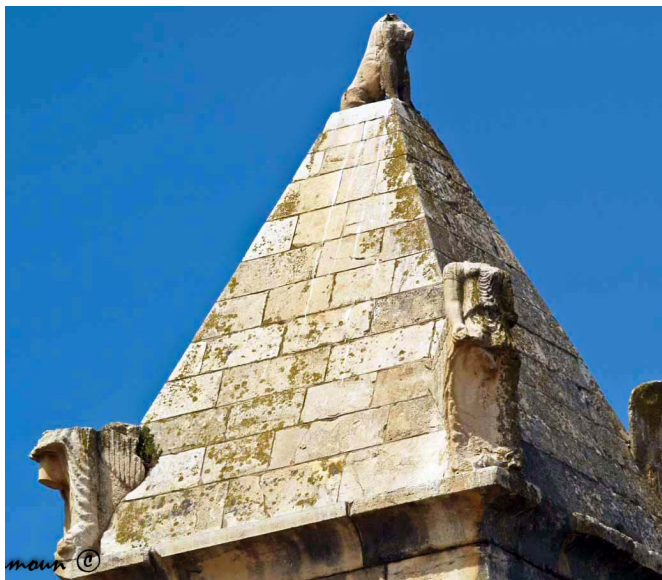


Fig. 5 : Détail de la pyramide du dernier étage du mausolée libyco-punique avec le lion assis au sommet (zaherkammoun.com)



Fig. 6 : Détail du quadrigé sur le mausolée libyco-punique (AOUNALLAH 2010, p. 14.)

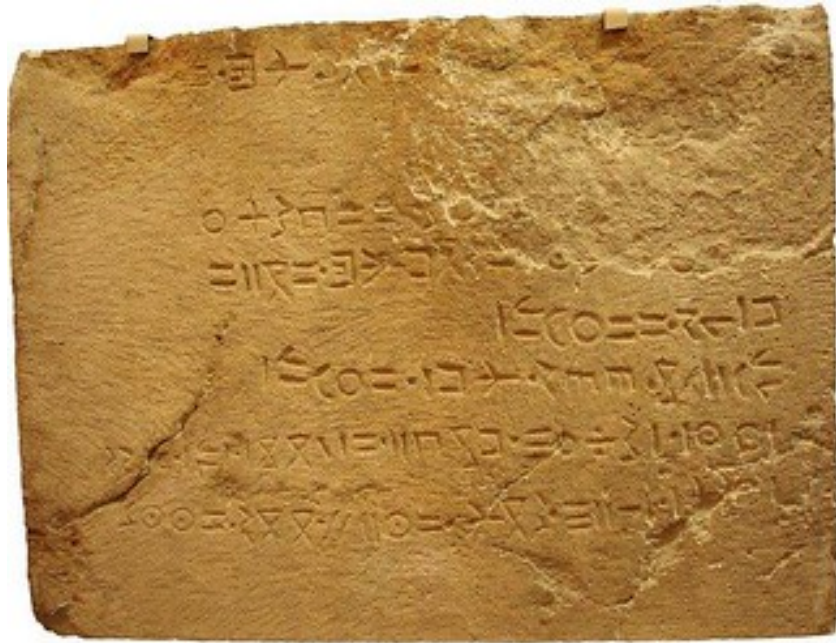


Fig. 7 : L'inscription bilingue du mausolée libyco-punique (Sophie A. de Beaune, flickr.com)

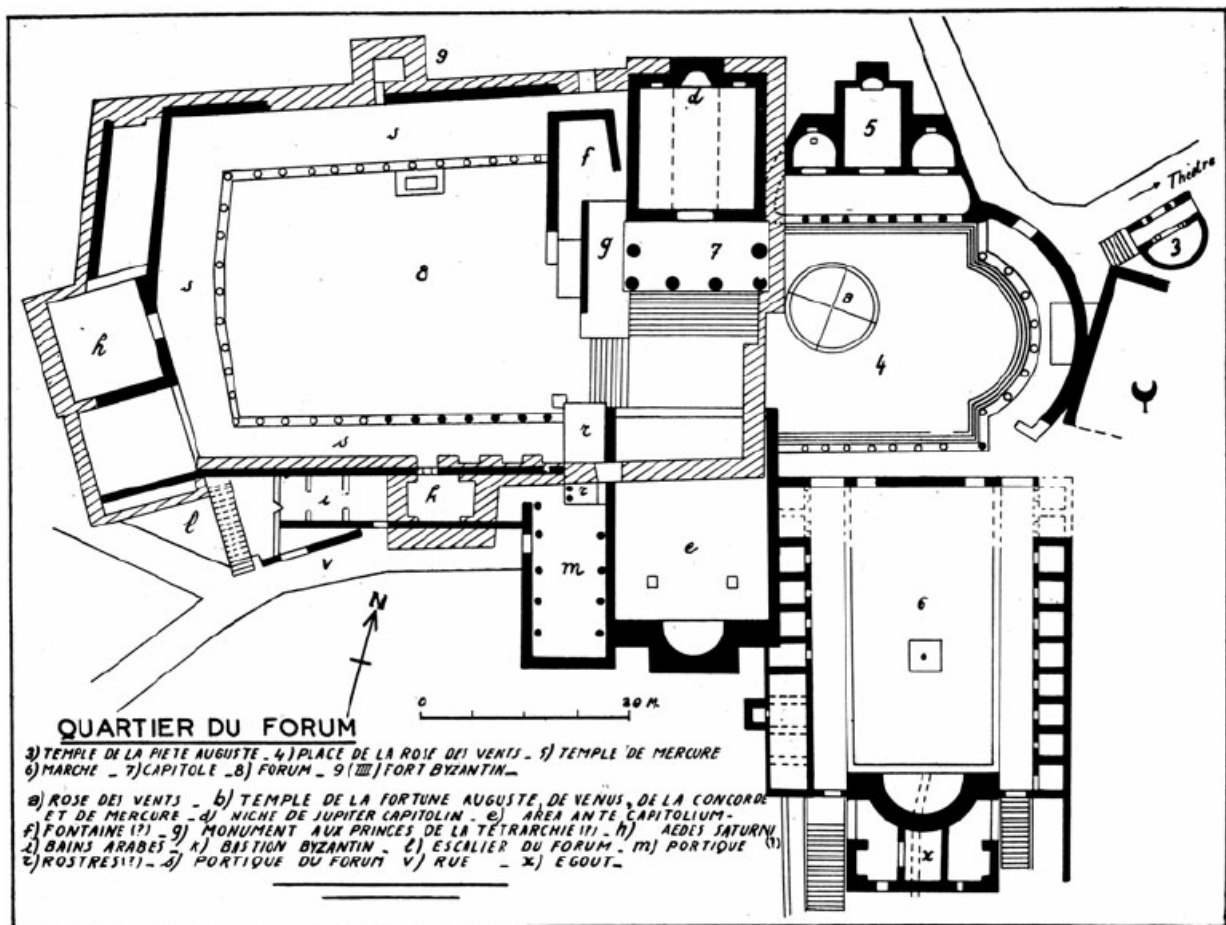


Fig. 8 : Plan du forum et de ses alentours (POINSSOT 1958, p. 36.)

BAZINAS ET TOMBES NUMIDES. LE MONDE FUNÉRAIRE DE MAKTHAR

Estelle VUILLEUMIER

1. Contexte historique et géographique de Makthar

1.1 Présentation de la structure du sujet

Avant d'entrer dans le propos, une petite introduction s'impose. Ce travail se concentre sur différents monuments funéraires trouvables en Tunisie. La région et cité de Makthar sont un encrage géographique important car ces édifices funéraires se trouvent en abondance dans cette région. L'étude va se structurer par une première partie consacrée au contexte de Makthar, puis d'une seconde partie, partie principale de ce travail, sur le monde funéraire de Makthar. Séparée en deux sections, la première se penche sur les bazinas, tandis que deuxième sera elle dédiée aux mégalithes tunisiens. La dernière partie de cet article est une conclusion mettant un terme à ce dernier.

1.2 Contexte géographique

Makthar est une ville du nord-ouest de la Tunisie, située dans le gouvernorat de Siliana. Localisée à 900 mètres d'altitude, c'est le chef-lieu le plus élevé de Tunisie¹. Positionnée à environ 150 km au sud-ouest de Carthage, la ville se situe dans la région dite du Haut Tell, où Makthar se trouve sur un plateau creusé par les rivières se formant dans le massif de Makthar². Dû à sa position et son hydrologie, le plateau de Makthar est un des endroits les plus fertiles de la région.

1.3 Contexte historique

Makthar est un lieu occupé depuis la Préhistoire, bien que le terme de ville ne s'applique qu'avec l'époque des rois numides au IV^e siècle avant notre ère³. La ville va notamment se développer à la suite des échanges avec Carthage et le reste du littoral punique de marchandises et de mercenaires. Au II^e siècle avant notre ère, la région de Makthar se développe avec un croisement urbain important (par exemple la ville de Kisra, à 15 km de Makthar), dû à son rattachement au roi Massinissa, qui à cette période reprend la ville à Carthage⁴. C'est à cette époque que se développe des grandes nécropoles mégalithiques à architecture unique. Bien que les tombes numides soient similaires dans les sites mégalithiques comme Ellès, le mégalithisme de Makthar reste unique.

¹ Wikipedia, « Makthar », en ligne, <https://fr.wikipedia.org/wiki/Makthar>, consulté le 29 juin 2022.

² MONCHICOURT 1901, p. 361.

³ GHAKI 2010, p. 1.

⁴ *Ibid.*

Bien que numide, Makthar sera fortement influencée par la culture punique, et ce dès le V^e et VI^e siècle avant notre ère⁵. Néanmoins, sa politique est différente, et la cité sera annexée au monde punique uniquement à partir du III^e siècle avant notre ère⁶. Les contacts avec la civilisation punique sont visibles notamment dans l'architecture cultuelle, mais aussi au travers des textes funéraires. On y trouve notamment⁷ le sanctuaire de Baal Hammon, connu par des stèles votives qui le mentionnent dans une écriture néopunique richement décorée. Plus de deux cents textes votifs mentionnent Baal Hammon, Tanit n'étant jamais nommée sur le sol de la cité. Le sanctuaire de Baal Hammon n'a toujours pas été trouvé sur le site.

Un autre temple attesté est celui de Hoter Miskar, divinité attestée à Carthage. Trois inscriptions mentionnent le dieu. Le temple a été fouillé par G.C. Picard, et cinq textes néoponiques ont été découverts, dont le plus long texte néopunique connu, qui mentionne le mizrah et les membres de ce dernier.

D'autres éléments retrouvés sur le site, déjà mentionné auparavant, sont les textes funéraires. Ces derniers attestent de la punicisation de la population, car une majorité des défunts mentionnés dans ces textes portent des noms sémitiques, à l'inverse de leurs pères, qui portent des noms libyques⁸.

Makthar sera ensuite romanisée en 46 avant notre ère, après l'annexion du royaume de Juba I^{er}, devenant la *provincia Africa nova*. Passant du statut de ville libre en 46 avant notre ère à *Colonia Aelia Aurelia Mactaris* en 180 de notre ère. Sur le site archéologique (Fig. 1), un seul temple romain a été retrouvé et interprété comme dédié à Apollon. Baal Hammon, devenant Saturne par la romanisation dans le monde punique, n'est mentionné qu'une seule fois dans une inscription retrouvée sur le site. Il est possible que ce temple dédié à Saturne se trouve au même emplacement que celui de Baal Hammon. Sur le site sont encore visibles de nombreux monuments qui datent de cette période romaine⁹, comme l'arc de Ras el Ain, marqueur de l'entrée nord de la ville, un monument à auges, le forum, le Capitole, qui date de 180 de notre ère, preuve que la ville devient une colonie romaine, l'agora, dite « numide », située au sud-ouest du forum. Bien que cette place dallée soit

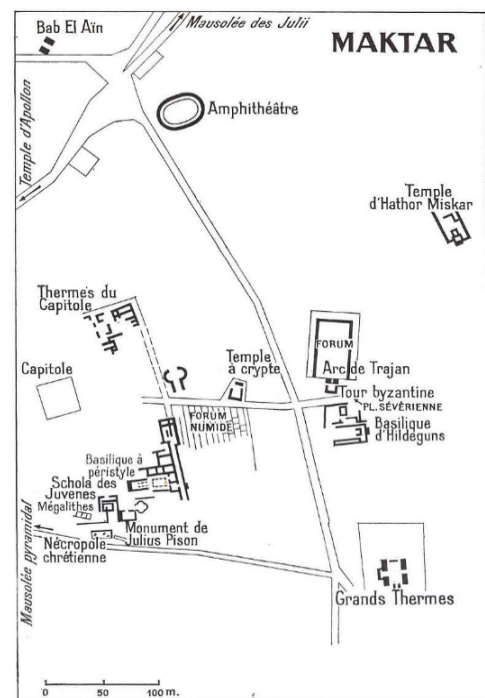


Fig. 1 : Plan du site archéologique de Makthar (Wikipedia.org)

⁵ GHAKI 2010, p. 1.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 2.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 2-3.

nommée « numide » par les chercheurs, elle date en réalité de la période romaine de Makthar, rendant le qualificatif de « numide » obsolète. On trouve encore la *Scola des Iuvenes*, nommée à partir d'une inscription à l'intérieur du bâtiment, le décrivant comme un bâtiment paramilitaire avec un espace dédié aux jeunes. La salle principale et centrale est interprétée comme salle de réunion. On trouve également des thermes, qui seront transformés à la période byzantine, ornés au sol par une mosaïque à décors de labyrinthe, mais aussi l'arc de Trajan, daté par une inscription de 116 de notre ère, le temple d'Apollon, le mausolée-tour de la famille des Julii, et enfin un aqueduc, construit aux alentours de 200 de notre ère.

La ville deviendra par la suite chrétienne, comme le prouvent des inscriptions funéraires en mosaïque polychrome, ainsi que la transformation en église de la *Scola des Iuvenes* et du temple d'Hoter Miscar¹⁰.

2. Le monde funéraire de Makthar

La région de Makthar se trouve être intéressante pour le monde funéraire préhistorique tunisien (Fig.2). Comportant à la fois des *bazinas*, ces monuments funéraires ressemblant fortement à des tumuli, mais aussi un mégalithisme funéraire bien présent, la région de Makthar est idéale pour présenter le monde funéraire précédant la culture punique et romaine qui s'installeront dans la région.

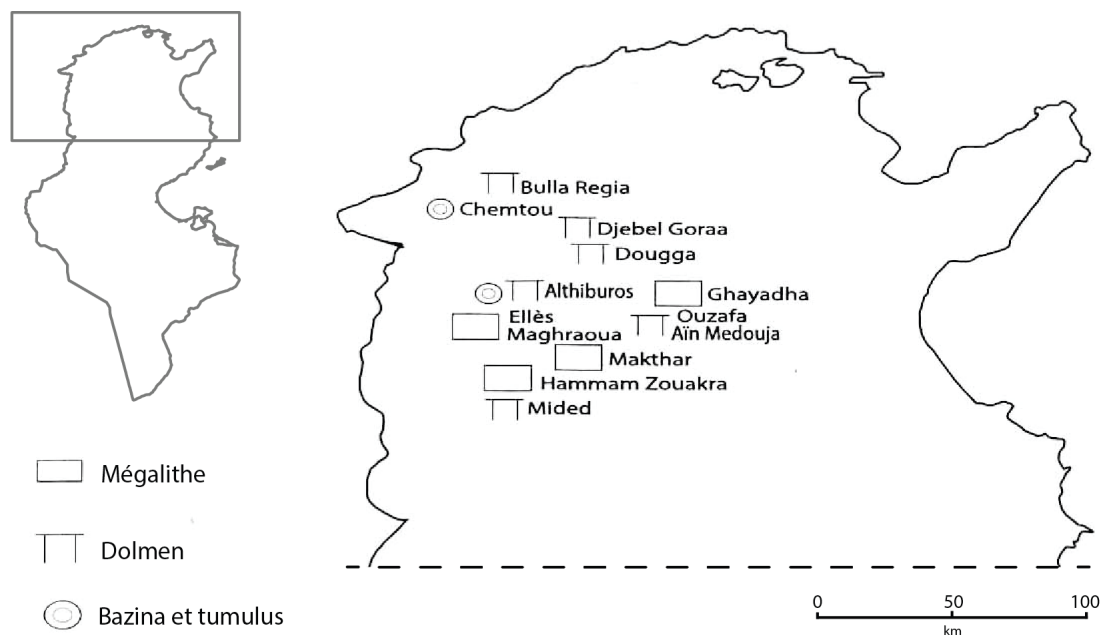


Fig. 2 : Plan des diverses nécropoles dolméniques et mégalithiques de la région du Haut Tell (MINIAOUI 2019, p. 2.)

¹⁰ GHAKI 2010, p. 3.

2. 1 Les Bazinas

2. 1 a) Problèmes terminologiques

Avant toute chose, les bazinas sont des monuments funéraires que l'on retrouve dans tout le Maghreb et le Sahara. Il s'agit d'un tombeau en pierre sèche, très semblable à un tumulus à revêtement appareillé. Letourneux les décrit précisément en 1867 :

« Tout autour de l'Aurès dans la plaine, ainsi que dans le Hodna au pied des montagnes, se montrent en abondance des monuments qui consistent en assises concentriques ou ellipsoïdales de pierres plus ou moins grosses formant degrés. Le milieu de la dernière assise est rempli de pierraille et le centre en est le plus souvent marqué par trois pierres minces et longues enfoncées verticalement en terre et formant les trois côtés d'un rectangle allongé. Le diamètre du plus grand axe varie en général de 9 à 10 m. Dans certains cas le monument forme une sorte de petit monticule dans la plaine, quelquefois il est placé sur la pente d'un tertre et ne fait butte que du côté de la déclivité du tertre... »¹¹.

Un problème à noter quant au terme de *Bazinas* est qu'il s'agit d'une terminologie d'origine berbère, qui, bien qu'utilisée en Tunisie et en Algérie de l'est, n'est pas comprise ni employée pour le reste de l'Afrique du Nord. Le terme a en plus été, au XIX^e siècle, également utilisé pour décrire de simples buttes, mais aussi des monuments funéraires à gradins¹². Néanmoins la première mention du terme *Bazina*, avant la définition de Letourneux, est faite par un interprète nommé Férau qui, inspiré par la tradition locale, désigne des monuments funéraires de la vallée de la Meskiana sans aucuns gradins. La définition actuelle est basée sur celle de Camps, en 1961, et qui indique qu'une bazina est un tumulus, non pas formé par de simples amoncellements de cailloux ou de galets, mais qui comporte un revêtement extérieur. Les tumuli à gradins, sont définis ici comme des types particuliers de bazinas.¹³

2. 1 b) Typologie des Bazinas

Tout comme les tumuli que l'on retrouve en Europe, les bazinas recouvrent une fosse, un caisson ou une chambre funéraire, dont l'accès à la chambre se fait par une allée dallée, par un cratère ou encore un couloir. On trouve plusieurs types de bazinas, comme il a été décrit plus haut. Nous allons donc nous pencher sur certains types de bazinas que l'on retrouve en Afrique du Nord.

¹¹ CAMPS 1991, p. 1.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, p. 2.

La forme la plus commune et la plus répandue en Tunisie est la bazina à degrés (Fig. 3), type de bazina auquel Letourneux fait référence dans sa description des bazinas. Ces bazinas ont une forme très caractéristique et peuvent atteindre de grandes envergures. La base est constituée de blocs de pierre quadrangulaires, forme obtenue par débitage naturel. Les assises du monument sont donc bien régulières, et permettent l'élévation solide de l'édifice. Ces bazinas ont deux, voire trois degrés, avec des pierres plus petites et des plaquettes pour combler les assises concentriques. Lorsque le terrain est en pente, on ajoute une demi-enceinte dans la pente, de sorte à corriger le dénivelé, et la bazina est construite depuis cette demi-plate-forme. La plus grande bazina à degrés se trouve dans la région de Meknès (Maroc), et est appelée le Gour. Celle-ci comporte un diamètre au sol de 40 mètres. La construction est autrement constituée de gradins en retrait de 5 mètres de l'enceinte principale. Cette série de gradins est bâtie avec de grosses pierres taillées présentant les caractéristiques d'un mur de grand appareil, conservé par endroits sur 3 mètres de hauteur¹⁴.

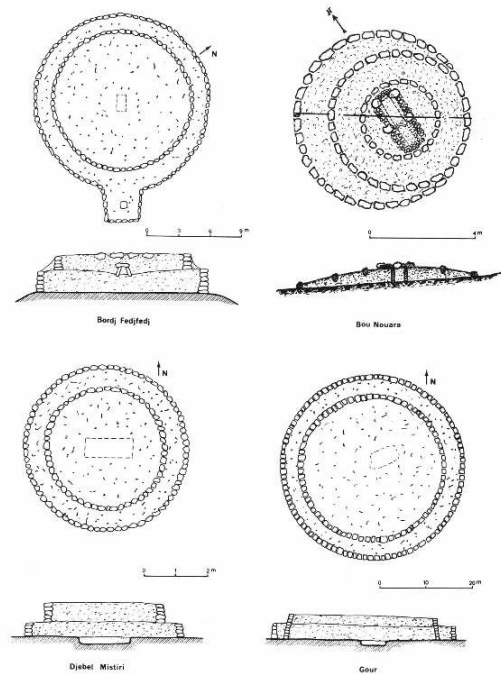


Fig. 3 : Types de Bazinas à degrés (CAMPS 1991, p. 3.)

Les bazinas à degrés ne sont pas les seuls types de ce genre de monuments que l'on retrouve sur le sol africain. Une autre typologie sont les bazinas à enceintes concentriques non appareillées, qui ressemblent aux tumuli à base en cercle de pierre ou aux tertres à cercles intérieurs concentriques. Néanmoins, les édifices de ce type se distinguent par la proximité entre chaque rangée de pierres, qui donnent parfois l'impression qu'elles sont hérissées de plaques de pierres. On trouve un espace plus dégarni sur le haut du monument. On trouve ce type de constructions particulièrement dans les hautes plaines de l'Algérie¹⁵.

Certaines bazinas sont appelées « bazinas à carapace », en référence à leur grande ressemblance avec une carapace de tortue. Ces édifices peuvent avoir une enceinte elliptique, circulaire ou rectangulaire, avec une seule rangée de dalles minces plantées dans le sol qui les délimitent. Le reste de la surface du monument est dallée par des plaques plus petites, toujours en pierre. Cette carapace est interprétée comme permettant de conserver l'intégrité de la construction, en plus d'empêcher les infiltrations d'eau et l'écoulement de la terre sous les plaques¹⁶.

¹⁴ CAMPS 1991, p. 3-4.

¹⁵ *Ibid.*, p. 2.

¹⁶ CAMPS 1991, p. 2-3.

Plutôt concentrées au Maroc, ainsi que dans le sud de la Tunisie, les bazinas à degrés quadrangulaires sont construites sur une base carrée. Les gradins de ces bazinas prennent une forme pyramidale, se terminant par un pyramidion ou un espace plan. Le rapprochement avec les pyramides à degrés d’Égypte est assez facile, considérant qu’en plus de leurs formes, des petits obélisques se trouvent non loin des tombes. Néanmoins, le développement de ces bazinas ne correspond pas à un type primitif venant d’Égypte, et la structure est similaire aux autres bazinas, non pas aux pyramides égyptiennes¹⁷.

Les bazinas à base cylindrique sont encore un autre type de bazinas que l’on trouve en Afrique du Nord, cette fois-ci dans les régions semi-steppiques. Ici, comme leur nom l’indique, ces monuments ont une base cylindrique, plus ou moins élevée, avec au minimum une simple ceinture de pierre sèches. La chambre est séparée de cette ceinture par de la terre et des pierres. Un certain nombre de ces bazinas comprend sur le dessus un cône surbaissé en pierre sèche. En plus de cela, ce type de bazinas comporte une allée dallée ou un couloir, menant au mur extérieur du monument. Malheureusement, ces éléments architecturaux ne sont pas des voies d’accès à la chambre funéraire, le seul accès se faisant par le haut de la bazina. Ces allées et couloirs sont interprétés comme des aménagements culturels symboliques, relatifs au culte funéraire, qu’on peut constater sur de nombreux tombeaux, comme celui dit de la Chrétienne ou le Medracen¹⁸, en Algérie.

Le dernier type de bazinas se trouve être les bazinas à sépulture multiple (Fig.4). Ces dernières sont agencées, pour le plus simple, de sorte à juxtaposer les deux caveaux à l’intérieur de la bazina. Un exemple, la bazina de Tiddis (en Algérie) comporte deux chambres funéraires orientées approximativement est-ouest, sans être parallèles. Les chercheurs ont aussi constaté que ces chambres sont des ossuaires collectifs, et non pas des sépultures individuelles. Comme toutes les autres, ces bazinas multiples sont entourées d’une ceinture de pierres quadrangulaires, et on retrouve ce phénomène sur les bazinas à sépultures multiples. D’autres sépultures retrouvées dans ces édifices ne sont pas agencées de manière orientée, mais en « T », en faisant en sorte qu’elles s’interpénètrent¹⁹.

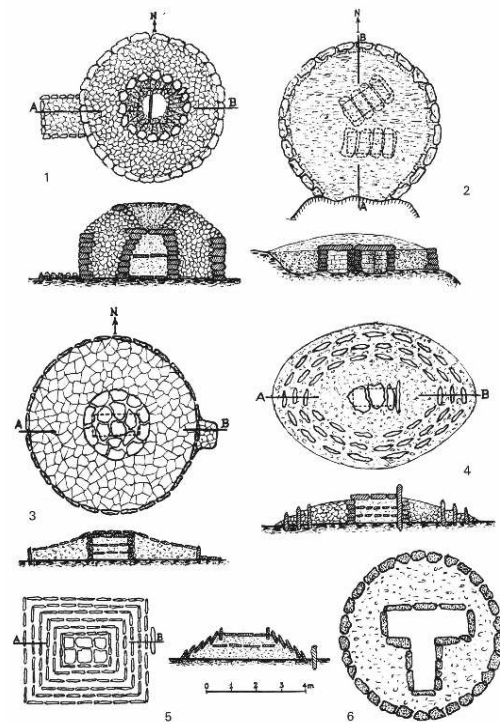


Fig. 4 : Bazinas à sépultures multiples (CAMPS 1991, p. 6.)

¹⁷ CAMPS 1991, p. 4.

¹⁸ *Ibid.*, p. 5.

¹⁹ *Ibid.*, p. 5-6.

Enfin, on relève de nombreux rites funéraires dans les bazinas, contenant parfois des restes préalablement décharnés, qui indiquent une sépulture primaire et donc une réutilisation du monument²⁰. Les différents rites constatés révèlent un long usage des bazinas dans les rites funéraires, dont certaines « récemment » construites datent de quelques temps avant l'arrivée de l'Islam dans les régions du Maghreb²¹. À noter que les types de bazinas marquent des tendances en fonction des régions géographiques, mais que de nombreuses exceptions se trouvent sur tout le territoire.

2. 2 Les autres tombes numides – le mégalithisme tunisien

On trouve quelques tombes mégalithiques sur le site de Makthar. Ces dernières se trouvent au sud de l'ancienne cité. Présentant trois monuments à proximité de la *Schola des Juvenes*, ils ont été dégagés à des périodes et par des personnes différentes. Le premier mégalithe (Fig. 5) est fouillé en 1963 par Pauphilet, le second aussi en 1963, mais par l'Institut national d'Archéologie et d'Arts de Tunis, le troisième en 1977 par M'Timmet²². Le premier monument, celui fouillé par Pauphilet, mesure 15 mètres de long pour 7.50 mètres de large. Il comprend quatre caveaux et six chambres extérieures. La

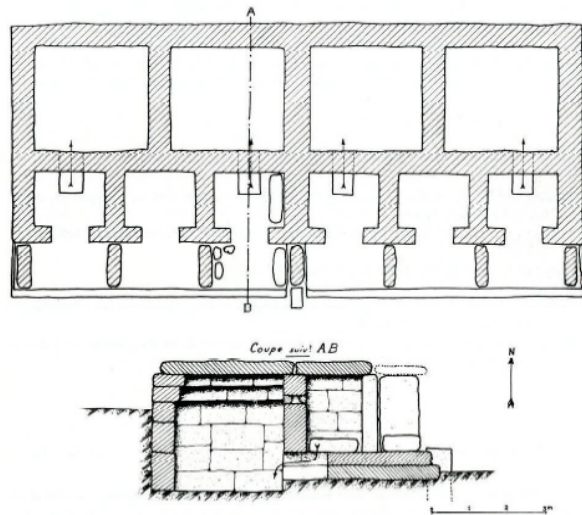


Fig. 5 : Plan et coupe du monument Pauphilet (CAMPS *et. al.* 1985, p. 33.)

communication entre les caveaux et les chambres se fait par un puits ou par un interstice sous le mur de séparation entre les deux espaces. De ce fait, on peut estimer que les six chambres devant les caveaux sont des chambres liées au culte funéraire, tout comme la cour devant le monument. Ainsi, comme pour les bazinas, le matériel retrouvé dans l'édifice indique, à Makthar, une longue occupation et utilisation de ces bâtiments. On a retrouvé dans la chambre funéraire du mégalithe Pauphilet²³ des monnaies romaines du I^{er} siècle, ainsi que des lampes romaines, une statuette en bronze représentant Hermès debout avec ses attributs (caducée, pétase ailé et une bourse), de nombreuses céramiques, notamment Campaniennes, néopuniques et d'Arezzo. Ce sont des vases à paroi mince et modelés. Enfin, des ossements humains, ainsi que des ossements de canidés.

²⁰ CAMPS 1991, p. 6.

²¹ *Ibid.*

²² CAMPS 1985 *et al.*, p. 31.

²³ *Ibid.*, p. 32.

Les cours devant les trois tombes mégalithiques (Fig. 6) contenaient aussi du matériel archéologique, notamment de la céramique, tournée et modelée, et des ossements d'animaux. Concernant la datation des dolmens de Makthar, un fragment de *skyphos* à glaçure verte et de la céramique campanienne, permettent de dater une occupation lors du Ier siècle avant notre ère (entre 50 et 30 avant notre ère)²⁴. Au niveau stratigraphique, la céramique campanienne trouvée dans le caveau 1 du dolmen fouillé par Pauphilet se trouvait dans la stratigraphie au-dessus d'une zone de bouleversement dû à des inhumations successives, et la couche la plus profonde ne contenait que de la céramique modelée. Concernant les cours, les archéologues y ont retrouvé deux types de céramique. L'une est modelée, tandis que l'autre est de tradition punique et sont datées entre le IV^e et II^e siècle avant notre ère. Concernant la répartition des restes osseux, le caveau 2 a été retrouvé vide, alors que le caveau 1 contenait les ossements d'au moins 44 personnes²⁵. Le second dolmen, également dégagé en 1963, présente deux caveaux fouillés. Le premier caveau n'a pas bénéficié d'une étude du mobilier, tandis que le second sera fouillé en 1974 par M'Timmet. Ce dernier va notamment révéler des céramiques romaines, dont l'une porte une inscription funéraire gravée. La couche stratigraphique la plus profonde du second caveau présente elle des céramiques néopuniques de couleur rouge, datant probablement du III^e siècle avant notre ère.



Fig. 6 : Aperçu des mégalithes de Makthar (Wikipedia.org)

De nombreux sites dans la région de Makthar comportent des nécropoles dolmeniques du même ordre. Ellès, Hammam Zoukara, Henchir Ghayadha, Dougga, Chemtou, Bulla Regia, etc... Le site d'Ellès est connu pour sa nécropole dolménique, comportant des dolmens à portique (Fig. 7), caractéristiques de la région de Makthar. Le portique est en réalité formé de la dalle de couverture soutenue par deux dalles, qui font office de piliers²⁶. Trop étroit, le portique est considéré comme symbolique, et non pas utilitaire. Cela ne s'ordonne pas comme à Makthar où, précédant le caveau se trouvent des salles extérieures

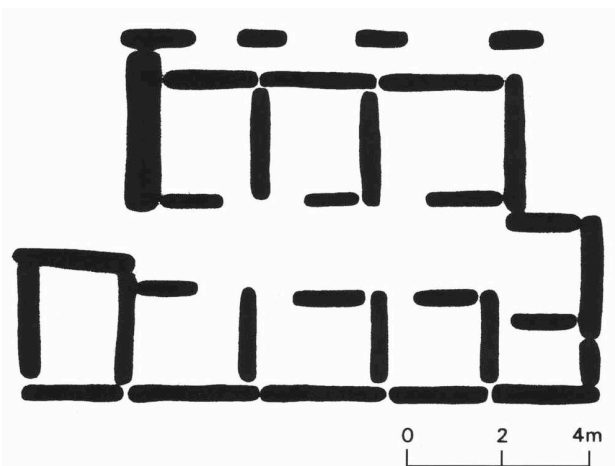


Fig. 7 : Plan d'un dolmen à Ellès comportant neuf chambres, couloir et portiques (CAMPS 1996, p. 3.)

²⁴ CAMPS *et al.* 1985, p. 33.

²⁵ *Ibid.*, p. 34.

²⁶ CAMPS 1996, p. 2.

pour rendre le culte funéraire. Comme à Makthar, chaque dolmen est un ensemble de plusieurs chambres quadrangulaires, disposées en deux rangées qui forment de fait un couloir, qui donne lui-même accès aux chambres funéraires. Une campagne de fouille a eu lieu à Ellès en 1986, par M^r Timmet, et n'a pas été une fouille totale du site. Seule une chambre dans un mégalithe en ruine a été fouillée. Néanmoins elle a donné un certain nombre d'objets archéologiques, comme 25 crânes et ossements humains trouvés dans la couche supérieure, de la céramique modelée et de la céramique à couverte noire faite au tour, probablement inspirée de la céramique campanienne, dont un bol tripode reposant sur des masques modelés, une pièce d'argent de Juba I^{er} et enfin deux petits bronzes provenant de Carthage²⁷. Les dolmens d'Ellès présentent, comme ceux de Makthar, des traces de culte funéraire, comme des dépôts de stèles, de cippes et d'offrandes animales dans des cistes. Les mégalithes d'Ellès peuvent être considérés comme des sanctuaires funéraires par la présence d'un culte funéraire.

Conclusion

Le paysage funéraire de la région du Haut Tell, incluant Makthar et ses environs, est riche en monuments de divers horizons. Tout d'abord, les bazinas, tumuli numides qui se retrouvent dans tout le Maghreb, et qui sont de formes diverses et variées, démontrent parfois un monumentalisme recherché, comme pour le tombeau de la Chrétienne. Les nécropoles dolméniques, elles, se retrouvent beaucoup en Tunisie, et la région du Haut Tell (Makthar) en particulier est considérablement touchée par cette tendance funéraire. Ellès, Makthar et d'autres ne sont que des exemples, et de nombreux autres sites recouvrent le territoire tunisien. L'architecture des nécropoles dolméniques, comme celle des bazinas, est multiple, sans pour autant différer totalement et créer un nouveau type de monument. Souvent, un type de bazina ou de dolmen est lié à son emplacement géographique, sans que cela soit systématique. Les dolmens d'Ellès et de Makthar se rejoignent dans l'architecture globale, mais les monuments d'Ellès présentent des couloirs qui ne sont pas présents à Makthar, comme le puits funéraire n'est pas construit à Ellès. Il en va de même pour les bazinas, dont celles à degrés ont une tendance à être localisées en Tunisie, bien que la plus grande de ce type se trouve au Maroc. Ces nécropoles sont presque systématiquement proches des habitations, qu'elles soient dans l'agglomération ou dans un voisinage proche, comme le démontrent Makthar et Ellès. Enfin, on constate que les nécropoles dolméniques sont utilisées durant un très long laps de temps, car les réemplois sont visibles dans la stratigraphie lors des fouilles des différentes chambres funéraires, avec du matériel passant de la tradition punique à la tradition romaine. Cette tendance à perdurer les traditions s'observe également pour les bazinas, qui sont un mode de construction qui perdurera jusqu'à l'arrivée de l'Islam.

²⁷ CAMPS 1996, p. 4.

Bibliographie

- BEN ABID 2010 BEN ABID L., « Le paysage religieux de Maktar à l'époque préromaine : l'aire sacrée de Baal Hammon », dans : *Qu'est-ce qu'un paysage religieux ? Représentations culturelles de l'espace dans les sociétés anciennes*, A. Colin, Paris : François de Polignac et John Scheid(éds.) (= *Revue d'histoire des religions* 227, 4), 2010, p. 683-701.
- BRIQUEL CHATONNET 2013 BRIQUEL CHATONNET F., « MAKTAR : Recherches Sur Les Inscriptions Néopuniques Trouvées Lors Des Fouilles Franco-Tunisiennes (Actes de La Journée d'étude Du 1er Juin 2012). Introduction », dans *Semitica et Classica* 6, 2013, p. 221-222.
- CAMPS *et al.* 1985 CAMPS G., GRAGUEB A., HARBI-RIahi M., M'TIMET A. et ZOUGHLAMI J., « Makthar », dans : *Atlas Préhistorique de la Tunisie* 8, Rome : Ecole française de Rome, 1985, p. 37-.
- CAMPS 1960 CAMPS G., « Aux origines de la Berbérie. Massinissa ou les débuts de l'histoire », dans *Libyca* 8, 1er semestre, Alger : Service des Antiquités, 1960.
- CAMPS 1991 CAMPS G., « Bazinas », dans : *Encyclopédie berbère* 9, Aix-en-Provence : Édisud, 1991, p. 1400-1407.
- CAMPS 1996 CAMPS G., « Ellès », dans : *Encyclopédie berbère* 17, Aix-en-Provence : Edisud, 1996, p. 2606-2611.
- FANTAR 2013 FANTAR M., « La bazina : genèse et évolution d'une forme architecturale libyque », dans : *Tharros Felix* 5, 2013, p. 13-24.
- FANTAR 2013B FANTAR M., « De La Culture Néopunique à Maktar », dans : *Semitica et Classica* 6, 2013, p. 223-227.
- FEVRIER 1958 FEVRIER J.-G., « La ville antique de Mactar en Tunisie », dans : *Journal des savants*, 1958, p. 136-140.
- GHAKI 2010 GHAKI M., « Maktar, Makthar/Mactaris », dans : *Encyclopédie Berbère* 30, 2010, p.4535-4540.
- LEBOHEC 2013 LEBOHEC Y., « Mactar et la civilisation néo-punique », dans : *Semitica et Classica* 6, 2013, p. 255-266.
- MINIAOUI 2013 MINIAOUI S., « Nécropoles dolméniques et mégalithiques en Tunisie et périmètre urbain antique : réflexion sur l'organisation de l'espace », dans : *Urbanisme et architecture en Méditerranée*

antique et médiévale à travers les sources archéologiques et littéraires, actes du 2^e colloque international, Tunis, 2013, p. 69-80.

- MINIAOUI 2019 MINIAOUI S., « La nécropole dolménique d'Aïn Médouja (région de Makthar) », dans : *Cartagine. Studi e Ricerche 4*, Tunis, 2019.
- MONCHICOURT 1901 MONCHICOURT CH., « Le Massif de Mactar, Tunisie centrale », dans : *Annales de géographie 52*, 1901, p. 346-369.
- PAUPHILET 1953 PAUPHILET D., « Monument mégalithique à Mactar », dans : *Karthago 4*, 1953, p. 49-82.

Webographie

Wikipedia, « Site archéologique de Makthar », en ligne : https://fr.wikipedia.org/wiki/Site_arch%C3%A9ologique_de_Makthar [consulté le 29 juin 2022].

Site de la municipalité de Makthar, en ligne : <https://www.commune-makthar.gov.tn/> [consulté le 24 mai 2022].

développement de la cité est sa position géographique favorable, qui la place à un carrefour routier important pour la région.

2. Cadre chronologique

Le nom de Sufetula est particulièrement connu pour la période de la conquête musulmane, car c'est le lieu de la première grande bataille qui a opposé les musulmans et les byzantins en 647 de n. è.⁷. C'est d'ailleurs à la suite de ce combat que la ville sera pillée, et partiellement détruite. On constate néanmoins quelques réaménagements sommaires, réalisés suite à cette destruction, mais nous n'avons pas plus d'éléments sur la suite de la vie de la cité au-delà du VII^e s de n. è.⁸. Quant à l'origine de la ville, l'état actuel des fouilles permet de situer les premières occupations à l'époque de Vespasien (I^{er} s. de n. è.). Par ailleurs, quelques éléments montrent une occupation antérieure, mais ils sont peu nombreux et mal documentés. Les chercheurs considèrent donc que le I^{er} s. de n. è. est la période de construction de la ville antique. De plus, le début du III^e siècle semble avoir été une période particulièrement prospère pour la ville avec un développement urbanistique dont nous pouvons encore voir les traces aujourd'hui (Fig. 2).

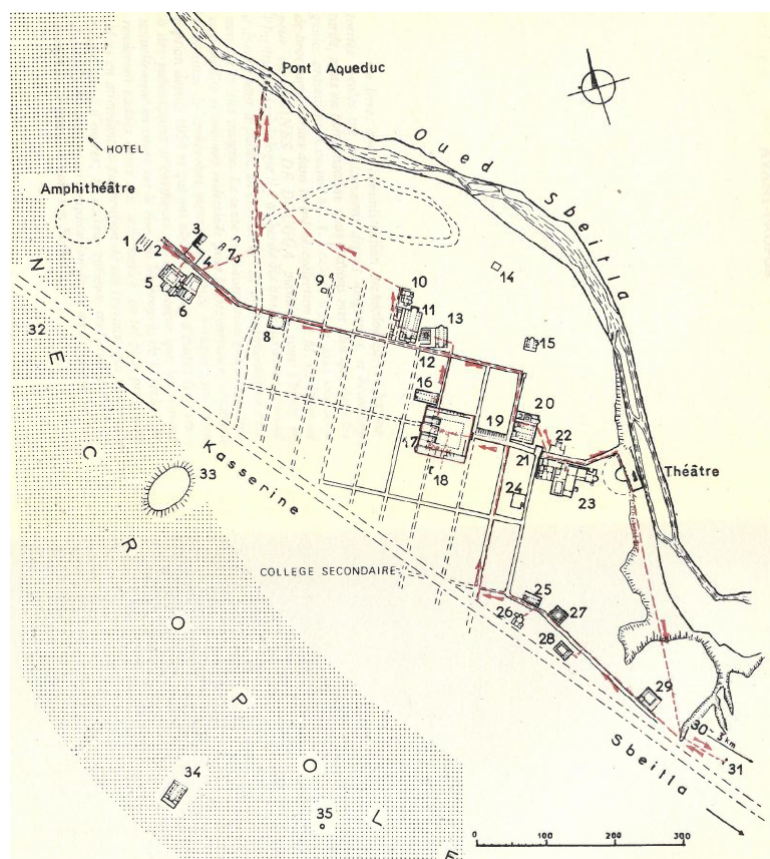


Fig. 2 : Plan du site archéologique de Sufetula (DUVAL et BARATTE 1973, p.4.)

⁷ BEJAOUI 1994, p. 5.

⁸ DUVAL et BARATTE 1973, p. 9.

3. Historique de la recherche

C'est à partir de 1724 que des voyageurs européens « redécouvrent » les ruines de l'antique Sufetula. Des premiers relevés de mesures sont fait en 1883 par l'architecte Saladin⁹, notamment sur les temples mais ce n'est qu'au début du XX^{ème} siècle que les premières fouilles ont lieu à la suite de la construction du chemin de fer et de la captation des eaux pour Sfax. Cette première campagne se termine en 1922 et permet de mettre au jour le forum, ainsi que deux églises¹⁰. D'autres fouilles vont prendre place à partir de 1940¹¹ et se poursuivre jusqu'aux années 1980.

4. Le forum

L'enceinte complète du forum forme quasiment un carré de 70x67m (Fig.3). Nous en retiendrons deux particularités. La première est que l'arc d'Antonin le Pieux, qui constitue l'entrée principale, n'est ni centré avec la place, ni avec les temples. La seconde est que les bâtiments de l'aile Sud/Sud-Ouest sont plus profonds que ceux de l'aile en face. Cette différence s'explique car l'aile a été agrandi lors de la construction du bâtiment à l'angle ouest que l'on catégorisera par la suite.

La place est bordée d'un portique surélevé¹² de 45 cm sur les trois côtés, avec au Nord-Ouest le capitole à trois *cellae*. Pour soutenir la toiture on compte 13 colonnes au Sud-Est et 15 sur les deux autres côtés¹³. Elles étaient toutes écartées de 3,15m et les fûts mesuraient 4,70m de haut¹⁴. Ces colonnades sont d'ordre corinthien comme la quasi-totalité des colonnes de l'édifice¹⁵. Ainsi, d'après les mesures fournies par A. Merlin nous pouvons estimer que les colonnes devraient faire au total 5,65 m de haut. Ces galeries couvertes, larges d'environ 6 m, donnaient accès à une série de petites pièces dont la fonction est peu claire, car seule une petite section au Nord-Est est conservé.

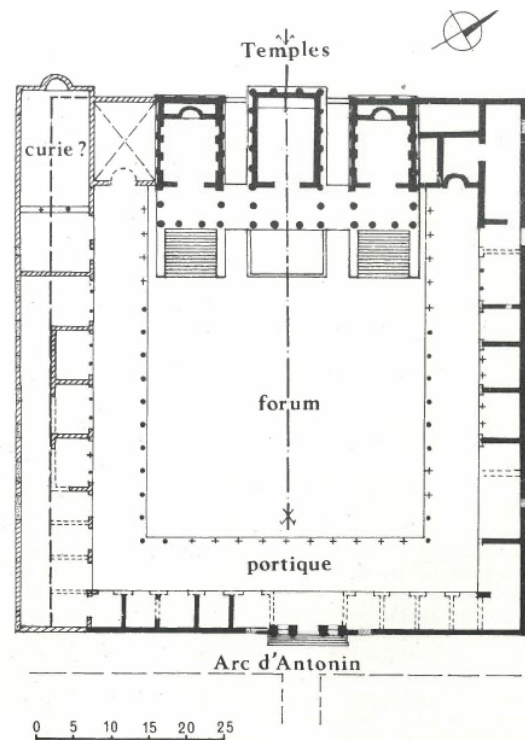


Fig. 3 : Plan schématique du forum d'après Saladin et Merlin (DUVAL et BARATTE 1973, p.18.)

⁹ MERLIN 1912, p. 17.

¹⁰ *Ibid.*, p. 5.

¹¹ DUVAL et BARATTE 1973, p. 10.

¹² MERLIN 1912, p. 11.

¹³ DUVAL et BARATTE 1973, p. 22.

¹⁴ MERLIN 1912, p. 11.

¹⁵ Les colonnes du temple central sont composites.

Mais on peut imaginer qu'elles prenaient la fonction de boutique, de salles de réunion, etc.

La place centrale était entièrement dallée de plaques de calcaire d'environ 80cm²¹⁶, dont une grande partie est encore en place. Tous les éléments architecturaux sont en calcaire et proviennent des carrières des montagnes voisines.

Une particularité notable qui mérite le détour est la pièce à l'angle ouest du forum. A. Merlin l'a identifié comme étant la curie (Fig. 4). Ses arguments se fondent tout d'abord sur le fait que cette pièce est plus grande que les autres. Ensuite, qu'elle comporte une niche où devait résider une statue (ce qui fait pencher pour un usage officiel). Le dernier argument qu'il avance est la comparaison qu'il établit avec le forum de Timgad, où la curie a un emplacement très similaire.

Mais il faut faire attention à cette interprétation car il ne reste plus aucune trace des gradins à l'intérieur du bâtiment, qui pourrait appuyer cette hypothèse. Deuxièmement, il faut rappeler que la fonction de l'espace situé à l'angle nord n'est pas bien définie, donc cela n'aide pas à confirmer ou infirmer l'hypothèse proposée par A. Merlin.

5. L'arc d'Antonin le Pieux

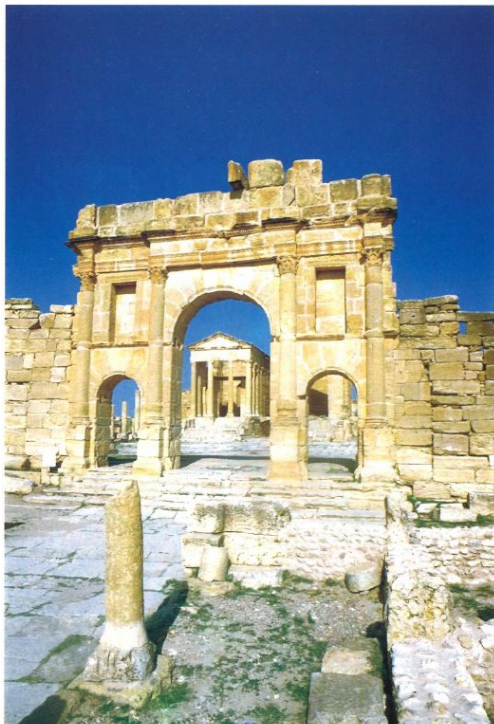


Fig. 4 : L'arc d'Antonin le Pieux (BEJAOUÏ 1994, p. 44.)

Pour accéder au forum et aux temples il faut passer sous l'arc monumental dit « d'Antonin le Pieux ». Cette entrée monumentale porte ce nom car les archéologues ont retrouvé une dédicace qui a été faite à l'empereur Antonin le Pieux et à ses fils adoptifs en 139 de n. è. C'est le seul élément architectural qui comporte une inscription permettant une datation.¹⁷

C'est un arc assez classique qui ressemble à un arc de triomphe mais la différence principale est qu'il y a qu'une face pensée pour être visible (Fig. 4). De l'autre côté on discerne le négatif d'un plancher qui venait se reposer contre. Cet accès est composé de trois arcs différents, deux plus petits arcs latéraux et un central, plus imposant. Un petit escalier de cinq marches permet d'accéder au niveau de sol du forum (dont la dernière est encastrée sous chaque arc).¹⁸ Les trois ouvertures pouvaient être fermées par des battants en bois, car on retrouve l'emplacement

¹⁶ DUVAL et BARATTE 1973, p. 21.

¹⁷ *Ibid.*, p. 19.

¹⁸ MERLIN 1912, p. 16-17.

des gonds¹⁹. Le décor est aussi très classique : il y a deux colonnes corinthiennes qui encadrent chacune des ouvertures. Les fûts des colonnes alternent des tambours plus longs, engagés, qui s'appuient contre le mur et d'autres plus courts, libres. Au-dessus des deux arcs latéraux, il y a deux niches profondes où l'on imagine l'emplacement de statues.²⁰

6. Le Capitole à trois *cellae*



Fig. 5 : La façade des temples de Sufetula, (Ciesielski, Lonely Planet.com)

Le Capitole à trois *cellae* est l'élément marquant de l'époque romaine à Sufetula. Ce qui rend cet édifice si particulier c'est avant tout sa disposition : les trois *cellae* classiques des temples romains se retrouvent ici divisées en trois bâtiments distincts, mais ils restent toutefois liés par un podium commun (Fig. 5). Il y a tout de même des couloirs entre les trois temples qui permettent de sortir du forum (Fig. 7 et 8). Malgré cette division en trois temples, le tout forme un seul ensemble qui constitue le centre religieux de la ville. Néanmoins, il est important de préciser que la compréhension de ces temples comme appartenant à la triade capitoline est l'interprétation classique, mais qu'aucune inscription, ni statue de culte, n'a été retrouvée pour confirmer cette hypothèse. Elle reste cependant communément admise et la plus probable. Concernant la chronologie, les chercheurs manquent d'éléments pour préciser la datation, ils admettent que l'ensemble des édifices doivent dater de la même période que l'arc d'Antonin, c'est-à-dire du milieu du II^{ème} siècle de n. è. environ.

¹⁹ DUVAL et BARATTE 1973, p. 19.

²⁰ *Ibid.*

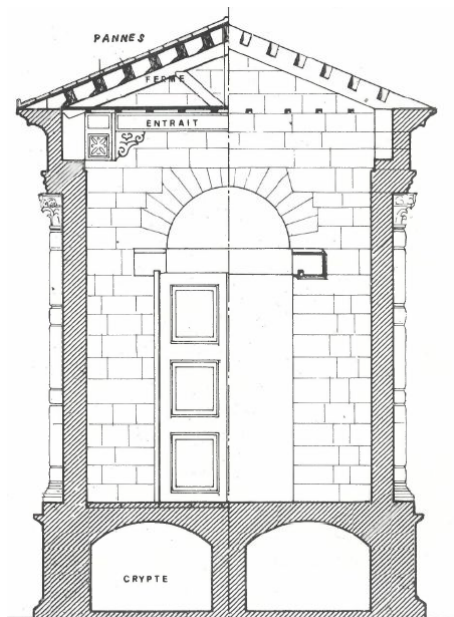


Fig. 6 : Reconstitution de la façade du temple central (DUVAL et BARATTE 1973, p. 28.)

6. 1 Description des temples

Les trois temples sont tétrastyles. Les deux temples latéraux sont quasiment identiques, c'est le temple central qui comporte quelques différences notables (Fig. 6). Il est plus grand, et ses colonnes sont composites contrairement aux deux autres qui sont, comme mentionné plus haut, corinthiennes (Fig. 5 et 8). La différence la plus intéressante se trouve au niveau de la *cella* du temple central qui est plus longue (Fig. 3). La statue de culte devait donc se trouver au fond de celle-ci, sur un support. Les temples latéraux, en revanche, n'ont pas tout à fait la même composition : ils comportent une cloison sur le mur du fond, qui réduit la profondeur de la *cella*, et dans cette cloison se trouve une niche où devait résider la statue de culte. Ce qui a pour conséquence que la *cella* paraît plus courte et la niche n'est pas visible sur l'extérieur de la structure. Sur les parois

intérieures latérales se trouvaient aussi trois niches rectangulaires par côtés, qui devaient elles aussi contenir des statues, ou reliefs, ou d'autres éléments de décor.²¹ Autour du temple central, les colonnes sont engagées sur le même modèle que l'arc d'Antonin. Quant aux deux autres temples, les fûts des colonnes sont rectangulaires. La face arrière des temples nous montre aussi que les colonnes engagées ne sont pas tout à fait terminées, comme c'est le cas des colonnes de l'arc d'Antonin (Fig. 8).

Comme mentionné plus haut, ces temples sont posés sur un podium commun qui permet de les réunir. Cependant, une des différences notables avec la structure classique de ces temples romains, c'est que le temple central n'est pas accessible par un escalier monumental devant l'entrée, mais par des escaliers latéraux qui mènent aux deux autres temples.

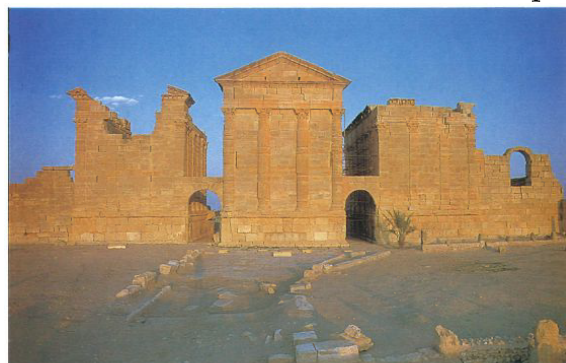


Fig. 8 : La façade arrière des temples (BEJAOUI 1994, p. 42.)

Cela peut nous questionner car comme on peut voir sur certaines photos (Fig.



Fig. 7 : Photo d'un des passages entre les temples (DUVAL et BARATTE 1973, p.26.)

²¹ DUVAL et BARATTE 1973, p. 27.

5), il y a comme deux niveaux d'escaliers, un premier qui mène du niveau du sol du forum au niveau des colonnes de la *pars antica*. Ensuite, un autre petit escalier au niveau des colonnes, pour accéder au niveau de sol des temples, mais il n'y a pas de mention de ces escaliers sur le plan fait par Saladin et Merlin (Fig. 3). La particularité de cet accès par les temples latéraux questionne sur la fonction de l'espace plat surélevé à l'avant du temple central. Cette particularité se retrouve aussi à Timgad, ce qui renforce la pertinence de la comparaison. Nous pouvons nous demander si ce n'est pas à cet endroit que se trouverait l'autel. C'est une piste qui reste à creuser. De plus, ces temples étaient quand même séparés à la base par des couloirs qui permettaient de sortir du forum à l'arrière qui se finissaient avec un petit arc au niveau de la façade arrière (Fig. 8).

Conclusion

Dans ce travail nous avons commencé par un bref aperçu chronologique, qui permet de placer l'ensemble architectural du forum et des temples aux alentours du milieu du II^{ème} siècle de n. è. Puis, un bref aperçu topographique du site, pour ensuite nous attarder plus amplement sur la caractérisation du forum et des temples, en passant par la description de l'arc de l'entrée. Nous pouvons conclure que malgré les publications assez réduites sur le sujet, Sufetula est un site très particulier qui mérite qu'on lui accorde encore de l'intérêt. Que ce soit pour ses vestiges de l'époque romaine ou plus tardives. Je me réjouis de pouvoir vous le présenter physiquement.

Bibliographie

- BARATTE et DUVAL 1973 BARATTE F., DUVAL N., *Les ruines de Sufetula, Sbeitla, Tunis* : Société Tunisienne de Diffusion, 1973.
- BEJAOUI 1994 BEJAOUI F., *Sbeitla, l'antique Sufetula. Sites et monuments de Tunisie*, Tunis : Editions de l'Agence Nationale du Patrimoine, 1994.
- MERLIN 1912 MERLIN A., Forum et églises de Sufetula, dans : *Notes et Documents de la Direction des Antiquités et Arts*, V, Paris : Ernest Leroux, 1912.

Webographie

Carte géologique de la Tunisie, en ligne : <https://docs.google.com/gview?embedded=true&url=https://coursgeologie.com/download/download-other/ebooks/carte-geologique-de-la-tunisie/1.pdf> [consulté le 14.06.2022].

Lonely Planet, Image des temples, CIESIELSKI M, S., en ligne : https://lp-cms-production.imgix.net/image_browser/sufetula-roman-tunisia.jpg?auto=format&fit=crop&q=40&sharp=10&vib=20&ixlib=react-8.6.4 [consulté le 14.06.2022].

L'AMPHITHÉÂTRE ROMAIN DE THYSDRUS

Coraline HASLER

Introduction

Ce dossier portera sur l'amphithéâtre romain de Thysdrus, aussi surnommé le « Colisée de Thysdrus », le 3^e plus grand amphithéâtre romain connu. On abordera d'abord brièvement la situation topographique et historique du site, puis l'histoire de sa recherche. On terminera par le monument lui-même : sa datation, son architecture, les jeux qui y étaient pratiqués et son utilisation après l'époque romaine.

1. Contexte géographique et historique

Thysdrus se trouve dans l'actuelle ville d'El Jem (Fig. 1), à mi-chemin entre les villes de Sousse et de Sfax, dans une plaine aride située à l'est de la Tunisie, au cœur de la région du Sahel¹. Son emplacement entre les villes côtières et les colonies plus à l'intérieur des terres fit d'elle un carrefour commercial important, le point de passage le plus immédiat entre le Nord et le Sud, le littoral et l'arrière-pays, comme semble le souligner la signification berbère de Thysdrus : « le passage ».

Thysdrus est une cité antique de fondation punique dont les premières traces archéologiques, des tombes contenant du matériel passablement pauvre, remontent au III^e s. av. n. è. La ville est mentionnée pour la première fois au milieu du I^{er} s. av. n. è., lors de la guerre d'Afrique, quand César affronte les partisans de son principal rival, Pompée. César avait alors garanti une défense armée à des Thysdritains venus le rejoindre à Monastir, cité côtière située à un peu plus de 50 km de Thysdrus. César ne tient pas sa promesse et la cité est prise par le chef pompéien Considius. Entre la fin du I^{er} s. av. n. è. et le début du I^{er} s. de n. è., la cité, appartenant à la province romaine d'Afrique, est qualifiée de « ville libre » (*oppidum liberum*) par Pline l'Ancien². Des nécropoles semblent témoigner d'une importante croissance économique durant la deuxième moitié du I^{er} s. de n. è., alors que la cité s'étendait sur près de 20 hectares. À la fin du II^e s. et au début du III^e s. de n. è., Thysdrus atteint son apogée grâce au commerce de l'huile d'olive, et fait partie des cinq cités les plus influentes de la région, aux côtés de Carthage, Hadrumète, Leptis Magna et Utique. La cité oléicole avait alors une superficie de plus de 180 hectares³. Elle fut par la suite municipe sous Septime Sévère et colonie au milieu du II^e s. de n. è. En 238, suite à l'augmentation des taxes et des impôts par l'empereur romain Maximin Ier, une émeute eut lieu à Thysdrus⁴. Cette dernière, et la crise qui en a résulté, aboutit à la proclamation en tant qu'empereur de Gordien Ier, proconsul habitant Thysdrus. Dès la fin du III^e s. de n. è., la cité perdit peu

¹ Unesco.org, en ligne, <https://whc.unesco.org/fr/list/38/>, consulté le 26 juin 2022.

² *Pl*, nat., V, 30.

³ SLIM 1995, pp. 2429-2430.

⁴ PORSTNER 2020, p. 19.

à peu de son prestige et finit par être une simple bourgade. En 1979, le site fut inscrit dans la Liste du Patrimoine mondial de l'Unesco.

2. Historique de la recherche

La première personne à avoir entrepris des fouilles scientifiques dans l'amphithéâtre de Thysdrus est Henri Saladin. En 1888, cet architecte français, qui avait réalisé quelques années auparavant une mission archéologique en Tunisie avec l'archéologue français René Cagnat, se rendit à Thysdrus, fit un relevé de l'édifice et estima que les techniques de construction de ce dernier dataient de la fin de l'empire romain. La même année, l'archéologue français Charles-Joseph Tissot signalait l'existence d'un deuxième amphithéâtre dans la cité grâce à un enfoncement de forme ovale visible sur le terrain. Dès 1909, l'arène ainsi que les portes périphériques, des soupiraux et des galeries furent dégagés par l'archéologue amateur français Louis Carton. De 1909 à 1912, l'édifice a dû être urgemment consolidé. Pendant la deuxième et la troisième décennie du 20^e s., les fouilles à Thysdrus se sont concentrées sur l'amphithéâtre et les thermes⁵. Malgré ces diverses fouilles, il fallut attendre 1986 pour qu'ait lieu la première étude scientifique approfondie de l'amphithéâtre. En effet, le très mauvais état du monument - élévations trop délabrées pour être accessibles, pans complets de voûtes qui s'effondrent, niveau de circulation enseveli sous des déblais allant jusqu'à une hauteur de 4m – avait d'abord nécessité une nouvelle consolidation dans les années 1960-1970⁶. Ladite étude approfondie était dirigée par Hédi Slim, historien et archéologue tunisien qui fut conservateur du musée et du site de Thysdrus, et a permis la mise en lumière de certains aspects de l'édifice que nous aborderons dans le prochain chapitre.

3. Description et analyse du monument

3.1 Datation du monument

Bien que la date de construction de l'amphithéâtre soit discutée, la plupart des chercheurs l'estiment entre 230 et 250 de n. è. Datation que ne semblent pas infirmer les tessons mis au jour dans la maçonnerie de quelques voûtes. Beaucoup des chercheurs avancent une date dans cette fourchette chronologique supposant que le monument symbolise un acte de reconnaissance de la dynastie des Gordiens envers les Thysdritains, déclencheurs de la montée au pouvoir de Gordien Ier. À ce jour, nous ne disposons d'aucune source épigraphique ou archéologique allant dans ce sens. Il serait alors plus sage d'imaginer que l'édifice a été l'entreprise d'évergètes lors de l'apogée de la cité⁷.

⁵ LHOYER, & SOUBIRA 2021.

⁶ SLIM 1986, pp. 442-447.

⁷ *Ibid.*, pp. 450-451.

3. 2 Description architecturale

L'amphithéâtre romain de Thysdrus mesure 148 m sur 122 m (Fig. 2). Ses gradins atteignent 36 m de haut et son arène un diamètre maximal de 65 m de long⁸. Il est le 3^e plus grand amphithéâtre romain, après le Colisée et celui de Capoue, et pouvait accueillir jusqu'à 35'000 spectateurs.

Il a été construit en prenant le Colisée pour exemple, mais n'en est pas pour autant sa reproduction conforme. Il diffère du monument de Rome pour plusieurs raisons, notamment pour la correction de certains défauts architectoniques dont il a bénéficié et les matériaux avec lesquels il a été édifié. En effet, les bâtisseurs ont pu remanier, grâce aux améliorations techniques, quelques imperfections ressorties lors de l'utilisation des amphithéâtres plus anciens. Les angles morts (5m contre 7m pour le Colisée) ont pu être diminués en réduisant le podium et en augmentant l'inclinaison des gradins. Aussi, alors que de nombreuses galeries souterraines ont été réalisées après l'édification de l'amphithéâtre auquel elles appartiennent, sous le podium ou en dehors du monument, celles de l'amphithéâtre de Thysdrus ont été conçues au même moment que ce dernier. Cette anticipation facilite l'utilisation des souterrains et assure une uniformité architecturale.⁹

De plus, les ordres architecturaux employés pour la façade du Colisée (Fig. 3) ne sont pas les mêmes que ceux employés pour celle de l'amphithéâtre de Thysdrus. Les arcades du 1^{er} étage du Colisée sont d'ordre dorique, celles du 2^e étage d'ordre ionique et celles du 3^e étage d'ordre corinthien. À Thysdrus, les arcades du 1^{er} niveau sont d'ordre corinthien, celles du 2^e niveau d'ordre composite et celles du 3^e niveau d'ordre corinthien. Hédi Slim explique cette différence par une divergence de goût entre les Romains et leurs colonies.

Un autre point qui distingue l'amphithéâtre de Thysdrus du Colisée est leur unité de mesure. Alors que le Colisée utilise comme unité le pied romain (296-300mm), le monument thysdritain se base sur la coudée punique (500mm), ce qui fait écho à l'origine de la fondation de la cité.

La dernière différence qu'on abordera dans ce dossier est la présence ou non de briques dans ces deux édifices. Tandis que le Colisée est construit en partie à base de briques, l'amphithéâtre de Thysdrus n'en est constitué d'aucune. Ce matériau est ici substitué par du grès de Rejiche, cité située à environ 35 km à l'est de Thysdrus, ce qui confère au monument un aspect imposant. La présence de cette pierre de taille, qui est un matériau plus friable et moins résistant à la charge et à l'érosion que la brique, est à nouveau interprétée par Hédi Slim comme étant le résultat d'une différence de goût entre les Romains et les Africains¹⁰.

⁸ LHOYER, & SOUBIRA 2021.

⁹ SLIM 1986, pp. 451-453.

¹⁰ *Ibid.*, p. 453.

3. 3 Éléments intéressants relevés par les travaux des années 1960-1970

Les 2 travées qui permettaient un accès direct à l'arène sont plus larges de 1,50 m que les 62 autres dont l'amphithéâtre était muni (Fig. 4). Cette différence s'explique par le fait qu'elles menaient à la *pompa* et devaient par conséquent être suffisamment larges et régulières. Les travées voisines, trop étriquées pour qu'on y circule, ont été employées comme une suite de 16 pièces de dimension croissante lorsqu'on se déplace de l'arène en direction de la façade. Bien que leur rôle soit compliqué à définir, on peut imaginer que ces salles servaient de dépôts ou de locaux de service.

Au sein de ces pièces, quatre paraissent avoir été des sanctuaires. Celles-ci sont trapézoïdales, mesurent approximativement 10m², ont une ouverture de 1m58 et sont placées par deux, symétriques au grand axe (Fig. 4). Ces pièces étaient munies d'un revêtement en mosaïque géométrique polychrome avec décor en chevrons, et au fond d'elles se trouvaient des niches qui devaient recevoir des statues. Malheureusement, aucune source épigraphique ou archéologique n'indique à quels dieux elles étaient dédiées. Il pourrait s'agir de Diane et Dionysos, les deux divinités les plus représentées dans les mosaïques de la région illustrant les divertissements associés à l'amphithéâtre. Les deux autres dieux honorés pourraient être Mercure, patron de la colonie de Thysdrus, et Hercule qui semble avoir joué un rôle important dans les amphithéâtres.¹¹

Les travaux des années 1960-1970 et les fouilles qui leur ont succédées ont aussi pu confirmer l'existence d'un 4^e niveau qui a aujourd'hui complètement disparu. En effet, même si la façade n'est plus visible au-delà du 3^e niveau, certaines structures architecturales nécessitaient la présence d'un mur de façade plus haut mais sans arcades. On peut donc s'imaginer un 4^e niveau ressemblant à celui du Colisée¹² (Fig. 3).

3. 4 Jeux pratiqués dans l'amphithéâtre de Thysdrus

Les aménagements souterrains, de l'arène et du 1^{er} niveau, indiquent qu'aucun spectacle nautique n'avait eu lieu dans l'amphithéâtre de Thysdrus. En effet, il n'y a pas la trace d'une quelconque installation assurant l'étanchéité nécessaire à la pratique de ce type de jeux. De plus, comme déjà évoqué plus haut, ce monument se trouve dans une plaine désertique, et donc dans un endroit où l'eau est très rare¹³. Elle était si rare que l'amphithéâtre a même été employé comme impluvium¹⁴. Il semblerait en revanche que les *venationes*, c'est-à-dire les spectacles de chasse aux bêtes sauvages, étaient organisées, financées et réalisées par les Telegenii, des membres d'une association d'élite africaine¹⁵.

¹¹ SLIM 1986, p. 454-457.

¹² *Ibid.*, pp. 458-459.

¹³ *Ibid.*, p. 460.

¹⁴ SLIM 1990, p. 192.

¹⁵ PORSTNER 2020, p. 42.

3. 5 Abandon et usage post-romain de l'amphithéâtre

Selon Hédi Slim, qui se base sur l'étude des lampes mises au jour dans une couche de remblais au-dessus du sol antique, l'amphithéâtre a été abandonné vers le milieu ou la deuxième moitié du V^e s. de n. è. Le monument aurait donc été utilisé pendant près de deux siècles.

À l'époque byzantine, l'amphithéâtre est transformé en forteresse et employé comme refuge face à l'armée musulmane jusqu'à la moitié du XIX^e s. Les chercheurs ont pu attester ce changement d'utilisation car les arcades du niveau de circulation étaient obstruées par de grandes pierres et un passage au centre de la galerie de procession avait été bouché par une construction d'époque tardive, probablement une tour défensive.¹⁶ Au XVIII^e s., des bâtiments sont construits autour de l'amphithéâtre qui constituent la petite agglomération appelée Ajam, c'est-à-dire « la forteresse » en arabe¹⁷.

Conclusion

Dans ce dossier, nous avons vu que l'amphithéâtre de Thysdrus, daté du milieu du III^e s. de n. è., a pris comme modèle le Colisée sans pour autant être sa copie conforme. Pouvant accueillir jusqu'à 35'000 personnes, il est le 3^e plus grand amphithéâtre connu, après le Colisée et celui de Capoue. Il pourrait être muni de quatre sanctuaires placés le long du couloir de procession. La situation topographique de l'édifice n'a pas permis d'organiser des naumachies, mais il semble qu'on y ait représenté des *venationes*, offertes par les évergètes Telegenii. Il aurait été abandonné après près de deux siècles d'utilisation, avant d'être employé comme forteresse et refuge militaire jusqu'au milieu du XIX^e.

Bibliographie

- PORSTNER 1986 PORSTNER L., « Boundaries, Magic, and Popular Religion in two Mosaics from Ancient Thysdrus (El Jem in Tunisia) », dans : *New Classicists*, 2, 2020, pp. 15-78.
- SLIM 1986 SLIM H., « Les amphithéâtres d'El Jem », dans : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 3, 1986, pp. 440-469.
- SLIM 1990 SLIM H., « Le modèle urbain et le problème dans les confins du Sahel et de la Basse Steppe », dans : *L'Afrique dans l'Occident romain (Ier siècle av. J.-C. - IVe siècle ap. J.-C.) Actes du colloque de Rome (3-5 décembre 1987)*, Rome : École Française de Rome, 1990, pp. 169-201.

¹⁶ SLIM 1986, p. 458-460.

¹⁷ SLIM 1995, p. 2434.

SLIM 1995

SLIM H., « Djem (El Jem Thysdrus) », dans : *Encyclopédie berbère*, 16, 1995, pp. 2427-2434.

Webographie

Unesco.org, Amphithéâtre d'El Jem, en ligne : <https://whc.unesco.org/fr/list/38/> [Consulté le 26.08.2022].

Guide de voyage en Tunisie, L'amphithéâtre d'El Jem, en ligne: <https://guide-voyage-tunisie.com/lamphitheatre-del-jem> [Consulté le 26.08.2022].

Témoins d'archéologie africaine, Thysdrus/El Jem, en ligne: <https://taa.africa/el-jem.html> [consulté le 20.05.2022].

Desstination-Tunis, Visite du Colisée d'El Jem et du musée archéologique, en ligne : <https://destination-tunis.fr/patrimoine/el-jem> [Consulté le 26.08.2022].

Illustrations



Fig. 1 : Situation topographique d'El Jem, (litalieparsestimbres.files.wordpress.com)



Fig. 2 : L'amphithéâtre de Thysdrus (le petitjournal.com)

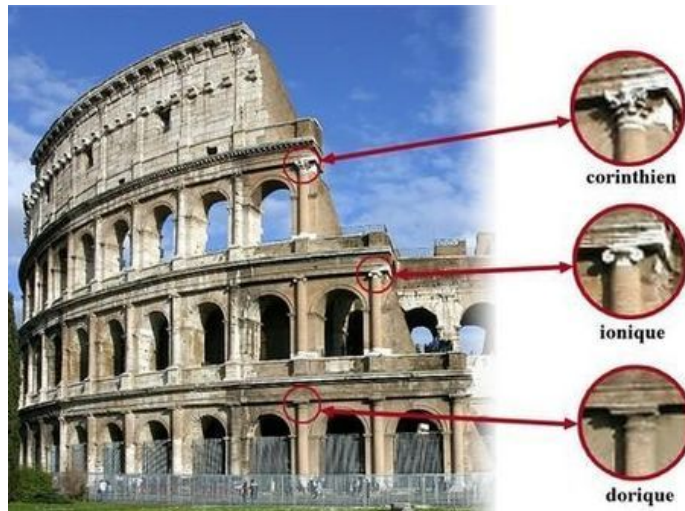


Fig. 3 : Façade du Colisée et ses différents ordres architectoniques (pinterest.ch)

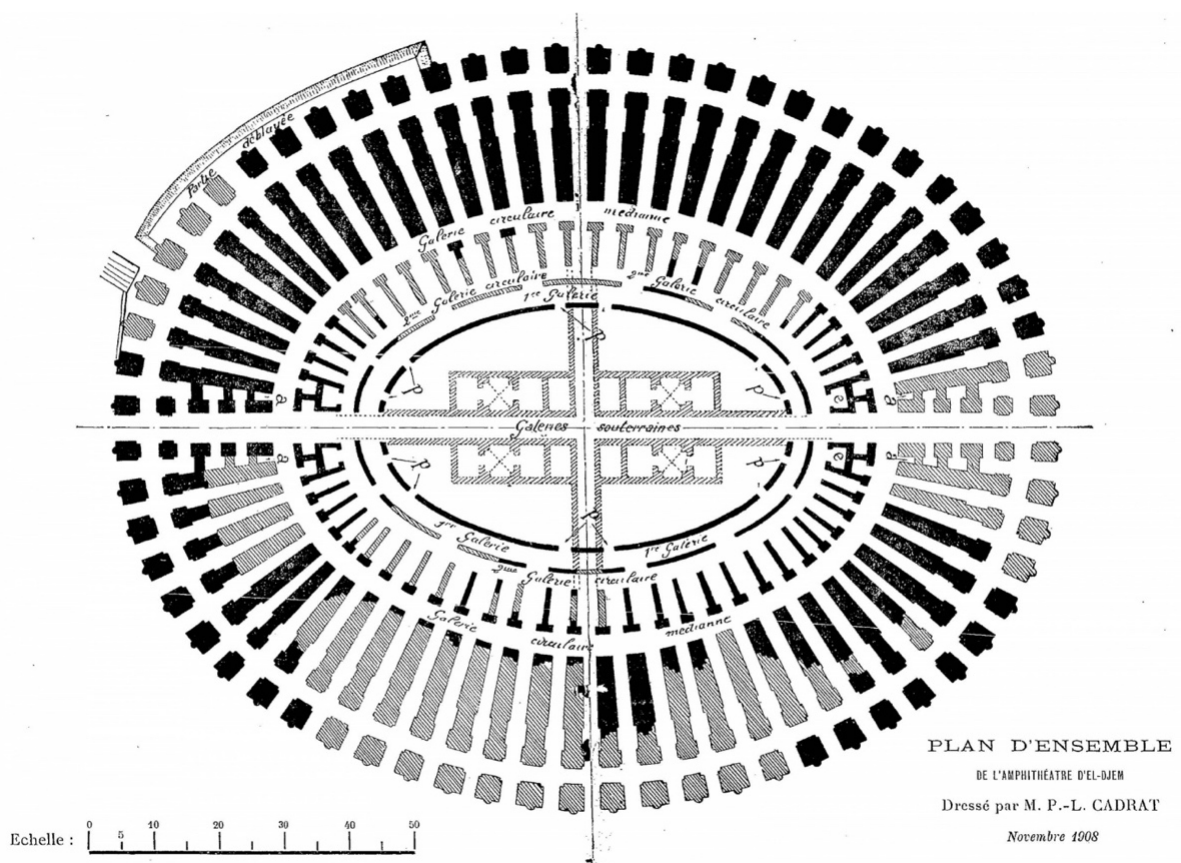


Fig. 4 : Plan d'ensemble de l'amphithéâtre de Thysdrus (taa.africa/el-jem.html)

SOUSSE ET LES MOSAÏQUES AFRICAINES

Elody COLEMAN

Introduction

Ce dossier est consacré à la ville antique de Sousse et à la mosaïque africaine. Il est divisé en deux parties.

La première est dédiée à la présentation de Sousse. Cette ville balnéaire se situe dans l'est de la Tunisie. Au fil des siècles se sont enchaînés de nombreux peuples : Phéniciens, Romains, Vandales, Byzantins et Arabes. Tous ont marqué l'histoire de ce lieu, que ce soit au travers des sources écrites ou des vestiges, dont certains nous sont parvenus. Nous tenterons donc, au travers de cette première partie, de retracer les événements principaux de ces diverses périodes et d'en mentionner les témoignages essentiels.

La seconde partie traite de la mosaïque africaine. Nous avons choisi d'aborder plusieurs aspects. Nous commencerons par un bref historique de l'évolution de la mosaïque au cours des siècles. Puis nous présenterons plusieurs thèmes présentés dans ce type de revêtement, en nous attardant particulièrement sur celui du triomphe de Neptune (Fig. 1). Enfin, nous conclurons ce dossier à l'aide de deux exemples, à savoir la Maison dite de Neptune, d'*Acholla*, et la Maison de Sorothus, découverte à Sousse.



1. Sousse – *Hadrumentum*

Nous avons dédié ces premières pages à l'histoire du lieu, que nous pouvons catégoriser en quatre grandes périodes, à savoir phénicienne, romaine puis arabe. La dernière concerne l'« après », longue période peu documentée. Avant de présenter ces éléments, il nous semblait important de donner quelques informations topographiques.

Fig. 1 : Mosaïque du Triomphe de Neptune et des quatre Saisons. Byzacène côtière. *La Chebba*. Aujourd'hui au musée du Bardo, Tunis (BEN ABED-BEN KHADER 2002, fig. 92.)

1. 1 Situation géographique

Sousse est une ville tunisienne, située à 143 km de Tunis. Ville côtière, elle se trouve sur le golfe d'Hammamet. Située sur une légère colline, elle surplombe la mer et doit en partie sa richesse à celle-ci¹. Au sud-ouest de cette dernière se trouve le Sahel tunisien, dont elle en est la capitale. Ceci lui a valu le surnom de « perle du Sahel »².

1. 2 Une fondation phénicienne nommée Hadrumetum

Les premières traces d'habitation dans la région semblent provenir du Néolithique. Celles-ci ne permettent toutefois pas d'identifier un établissement définitif³.

Les Phéniciens vont, au cours de la deuxième moitié du II^e millénaire avant notre ère, fonder un comptoir à cet endroit, nommé Hadrumète. Les sources antiques le mentionnent à plusieurs reprises (Salluste, *Jug.*, XIX, 1 et Solin, 27,9)⁴. De cette période, peu de vestiges ont été conservés. Les éléments principaux sont le Tophet et les nécropoles puniques et néo-puniques. Le Tophet se trouve dans la partie nord de la Qasba, proche de la Grande Mosquée⁵. Composé d'urnes remplies d'ossements (enfants et/ou animaux), il a été utilisé de manière continue du VII^e au I^{er} siècle de notre ère⁶. Les tombes puniques se situent, elles, sous les remparts aghlabides ou dans leur voisinage immédiat. Elles datent du III^e siècle avant notre ère⁷. Enfin, les tombes néo-puniques se trouvent proches de la caserne. Elles présentent une continuité d'utilisation entre punique et romain⁸.

1. 3 L'apogée sous l'empire romain

Hadrumetum, ancienne alliée de Carthage, va se ranger du côté romain durant la troisième guerre punique. À la suite de la victoire de Rome, la ville obtient le statut de *civitas liberta et communis*, soit le statut de ville libre. Il semblerait qu'elle ait également reçu des terres⁹. Ces privilèges sont de courte durée, puisque la ville s'oppose à César lors du conflit entre ce dernier et Pompée. César, triomphant, lui inflige une lourde amende et cadastre son territoire¹⁰.

La ville connaît son apogée deux siècles plus tard. En effet, elle s'enrichit au cours du II^e siècle de notre ère, à la suite du passage d'une agriculture centrée sur le

¹ FOUCHER 1964, p. 11.

² GHACHEM 1995, p. 40.

³ FOUCHER 1964, p. 22.

⁴ TROUSSET 2000.

⁵ *Ibid.*

⁶ FOUCHER 1964, p. 33-36.

⁷ *Ibid.*, p. 57 ; TROUSSET 2000.

⁸ FOUCHER 1964, p. 64 et p. 195 ; TROUSSET 2000.

⁹ BEN ABED-BEN KHADER 2002, p. 511; Oxford Classical Dictionary 2012.

¹⁰ FOUCHER 1964, p. 103 ; TROUSSET 2000.

blé à une production massive d'oliviers¹¹. En parallèle, la région de la Byzacène produit et exporte des poteries de luxe¹². Cet enrichissement est visible dans les diverses constructions, dont celles de maisons privées et leurs nombreuses mosaïques. A titre d'exemple, nous mentionnons la Maison de Sorothus, datée du IIIe siècle de notre ère. Sousse obtient le titre de colonie sous Trajan : elle est la *Colonia Concordia Ulpia Traiana Frugifera*¹³. Au cours du règne de Dioclétien, les provinces sont réorganisées : *Hadrumentum* devient, au IVe siècle de notre ère, la capitale de la Byzacène¹⁴.

De cette période romaine, peu de vestiges sont visibles aujourd'hui. Le cirque a été identifié, à l'ouest de la ville romaine. Il se trouvait dans une dépression naturelle. Sa *spina* n'a, elle, pas été découverte¹⁵. Proche de celui-ci se trouvaient des thermes¹⁶. De plus, nous savons que le réseau routier a été développé, pour permettre le drainage des ressources de l'arrière-pays¹⁷. Si les auteurs ne doutent pas de la présence d'un amphithéâtre et d'un forum, ceux-ci n'ont pas encore été localisés¹⁸. Enfin, plusieurs aqueducs ont été découverts, ainsi que plusieurs citernes¹⁹. Par exemple, la citerne publique, composée de seize réservoirs, se trouvait à l'emplacement d'un magasin d'artillerie au début du XXe siècle²⁰.

C'est également au cours du IIIe siècle de notre ère que la communauté chrétienne d'*Hadrumentum* se développe. Sa présence est bien attestée dans les trois catacombes de la ville²¹.

1. 4 *Hadrumentum, une ville vandale, byzantine puis arabe*

La ville est conquise par les Vandales, au Ve siècle de notre ère et prend le nom d'*Hunericopolis*. Elle est reconquise par les Byzantins, en 533 de notre ère et change à nouveau de nom, pour devenir *Justinianopolis*²². Cette nouvelle situation est temporaire, puisqu'un siècle plus tard, au cours du VIIe siècle, la ville passe sous domination arabe. La dynastie aghlabide revitalise la ville et procède à plusieurs aménagements, dont la réparation du port²³.

Plusieurs monuments ont été construits durant cette période et certains sont encore visibles aujourd'hui. La *Médina* arabe se situe en face du port, entourée des remparts datant de la période arabo-byzantine. La Grande Mosquée, à son entrée, est datée du

¹¹ FOUCHER 1964, p. 186 ; TROUSSET 2000.

¹² BEN ABED-BEN KHADER 2002, p. 13; BEN ABED-BEN KHADER 2006a, p. 11; BEN ABED-BEN KHADER 2006b, p. 13.

¹³ FOUCHER 1964, p. 139; Oxford Dictionary 2012; TROUSSET 2000.

¹⁴ FOUCHER 1964 p. 325 ; GHACHEM 1995, p. 40 ; TROUSSET 2000.

¹⁵ CARTON 1908 ; TISSOT 1884, p. 157 ; TROUSSET 2000.

¹⁶ TROUSSET 2000.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ FOUCHER 1964, p. 146 et 165; TROUSSET 2000.

¹⁹ CARTON 1908; TROUSSET 2000.

²⁰ CARTON 1908.

²¹ BEN ABED-BEN KHADER 2002, p. 511; FOUCHER 1964, p. 326 et 335.

²² BEN ABED-BEN KHADER 2002, p. 511; BEN ABED-BEN KHADER 2006b, p. 6.

²³ *The Encyclopaedia Britannica*, 2014.



Fig. 2 : Plan de la médina et des monuments principaux de Sousse. Carte de 1951. (sousse1881-1956.com)

IXe siècle de notre ère. Au nord se trouve le Ribat, monastère fortifié construit à la fin du VIIIe siècle. La Kasbah est dominée par la tour de Khalef, tour qui a été édifée au IXe siècle de notre ère. Le nom même de Sousse semble provenir du VIIe siècle²⁴ (Fig. 2).

1.5 Et après ?

Les périodes qui suivent sont malheureusement très mal renseignées. Au cours du XIXe siècle ont lieu les premières fouilles archéologiques, liées aux nouvelles constructions hors de la médina et aux activités militaires²⁵. Les découvertes archéologiques sont réparties en deux lieux : dans la salle d'honneur du 4^e régiment

²⁴ GHACHEM 1995, p. 42.

²⁵ FOUCHER 1960, p. X ; FOUCHER 1964, p. 15.

de Tirailleurs et dans le musée Municipal²⁶. Lors de la Seconde Guerre mondiale, la ville subit d'importants dégâts, principalement lors des bombardements alliés de 1942-1943²⁷. De nombreux objets et bâtiments ont été perdus ou endommagés. En 1951, le Musée de Sousse est fondé. Situé dans la tour de la Kasbah, il regroupe les collections des deux musées antérieurs²⁸. Aujourd'hui encore, les découvertes archéologiques restent fortuites à Sousse puisqu'il y a une continuité de l'habitat entre la ville phénicienne, antique et la *médina* arabe²⁹.

Depuis les années 1960, la ville poursuit un programme de reconstruction axé sur le tourisme et la pêche³⁰. La *médina* a été restaurée, et, en 1988, elle a été inscrite à l'UNESCO World Heritage³¹.

2. La mosaïque africaine

Cette deuxième partie se focalise sur la mosaïque. La ville de Sousse et la région qui l'entoure ont joué un rôle majeur dans le développement de cette dernière. Et aujourd'hui, le Musée de Sousse est décrit comme étant le second plus grand musée consacré à la mosaïque en Tunisie, après celui du Bardo à Tunis³².

2.1 Évolution de la technique au cours des siècles

Les premières traces de mosaïques en Afrique proviennent de Carthage et Kerkouane. Elles sont datées du IV^e – III^e siècle avant notre ère. Celles-ci, considérées comme étant des mosaïques phéniciennes, sont majoritairement en *opus signinum*, soit réalisées à l'aide d'incrustation de pierres dans un ciment, composé de chaux, de sable et de céramique pilée³³.

Ce type de revêtement se raréfie, pour réapparaître, sous forme d'*opus tessellatum*, (utilisation de tesselles taillées), au II^e siècle de notre ère. Ce moment est caractérisé par la romanisation de l'Afrique et par l'essor économique de plusieurs régions, dont la Byzacène³⁴. Les premiers témoignages consistent en des motifs géométriques, réalisés en noir et blanc. Ceux-ci montrent donc une influence italique³⁵. La fin du II^e siècle de notre ère est marquée par l'introduction de la polychromie et de motifs figurés dans les motifs géométriques, et ce principalement dans la région de la

²⁶ FOUCHER 1964, p. 16.

²⁷ GHACHEM 1995, p. 40.

²⁸ FOUCHER 1964, p. 16; GHACHEM 1995, p. 42.

²⁹ CHAISEMARTIN 1987, p. 8.

³⁰ *The Encyclopaedia Britannica*, 2014.

³¹ GHACHEM 1995, p. 42; *The Encyclopedia Britannica*, 2014.

³² BEN ABED-BEN KHADER, 2002 p. 99.

³³ *Ibid.*, p. 13; BEN ABED-BEN KHADER 2006a, p. 11; BEN ABED-BEN KHADER 2006b, p. 13.

³⁴ BEN ABED-BEN KHADER 2002, p. 63; BEN ABED-BEN KHADER 2006a, p. 22; BEN ABED-BEN KHADER 2006b, p. 16.

³⁵ BEN ABED-BEN KHADER 2002, p. 26; BEN ABED-BEN KHADER 2006b, p. 16.

Byzacène³⁶. Au cours du III^e siècle, les mosaïques se multiplient et se diversifient en Afrique. Cette diversification inclut la naissance du « style fleuri », style typiquement africain et caractérisé par des motifs géométriques végétalisés et colorés, mais également l'ajout de certains thèmes liés à la vie quotidienne romaine (Fig. 3)³⁷. Pour exemple, les décors entourant les scènes principales sont régulièrement réalisés suivant ce style (Fig. 1 et 3). Le IV^e siècle de notre ère peut symboliser la maturation du style africain, qui va se diffuser partout en Méditerranée³⁸. Au cours de ce siècle, les premières mosaïques que nous pouvons considérer comme « chrétiennes » ont pu être identifiées, ce grâce à plusieurs symboles. Les siècles précédents ont probablement vu la naissance de mosaïques de ce type. Toutefois, comme plusieurs motifs païens ont été adaptés à la chrétienté, il nous est impossible de les caractériser ainsi, sans émettre des doutes³⁹. Les diverses mosaïques du Ve siècle reprennent les thèmes des siècles précédents. Les caractéristiques du début du Moyen Âge sont déjà visibles à partir de ce moment : la perspective est moins travaillée et la tendance est à la schématisation⁴⁰. Les VI^e et VII^e siècles de notre ère ont livré quelques mosaïques, cependant, celles-ci deviennent de plus en plus rares⁴¹.



Fig. 3 : Natures mortes, animaux, joueurs de dés et carafes. Détails d'un pavement de *xenia* et joueurs de dés. Byzacène côtière. III^e siècle de notre ère. *Thysdrus*. Aujourd'hui au musée du Bardo, Tunis (BEN ABED-BEN KHADER 2002, fig. 124.)

³⁶ BEN ABED-BEN KHADER 1998, p. 7; BEN ABED-BEN KHADER 2002, p. 26; BEN ABED-BEN KHADER 2006a, p. 36; BEN ABED-BEN KHADER 2006b, p. 19; FOUCHER 1960, p. IX.

³⁷ BEN ABED-BEN KHADER 1998, p. 7; BEN ABED-BEN KHADER 2006a, p. 36; BEN ABED-BEN KHADER 2006a, p. 16 et 19-22.

³⁸ BEN ABED-BEN KHADER 2006a, p. 25.

³⁹ *Ibid.*, p. 45.

⁴⁰ BEN ABED-BEN KHADER 1998, p. 16; BEN ABED-BEN KHADER 2006b, p. 29.

⁴¹ *Ibid.*, p. 19; *Ibid.*

Si la mosaïque est un art secondaire, résultant d'un travail collectif⁴², deux grandes écoles ont pu être distinguées dans le lot de pièces qui nous sont parvenues. La première est active au cours du IIe siècle de notre ère, en Byzacène côtière. Elle regroupe des pièces provenant de cette région, englobant Sousse (*Hadrumetum*), *Acholla* et El Jem (*Thysdrus*). Cette école est caractérisée par ses représentations figurées et son inspiration de la tradition hellénistique. Son innovation marquante est l'introduction d'un axe de lecture pour les mosaïques produites, soit l'introduction d'un point de départ à partir duquel se déroule la mosaïque⁴³. Les thèmes représentés sont généralement mythologiques⁴⁴. Cette école décline à partir du IIIe siècle de notre ère, faisant place à l'école dite de Proconsulaire. Cette production, plutôt centrée sur Carthage et les villes aux alentours, représente principalement des scènes de vie et des tableaux mythologiques, dans un style fleuri⁴⁵.

En parallèle de toutes ces mosaïques en *opus tessellatum*, l'*opus sectile* a un grand succès en Afrique, région richement dotée en marbres⁴⁶.

2. 2 Thèmes représentés et divers exemples

Que représenter sur une mosaïque ? Les thèmes sont divers et varient en fonction des périodes et des modes.



Fig. 4 : Combats d'amphithéâtre, détail du *munus* d'un certain Magerius. Byzacène côtière. IIIe siècle de notre ère. *Thysdrus*. Aujourd'hui au musée de Sousse (BEN ABED-BEN KHADER, 2002, fig. 196.)

Les mosaïques peuvent présenter des thèmes allant des récits mythologiques à la vie culturelle. Au cours du IIIe siècle de notre ère, les événements de la vie courante

⁴² BEN ABED-BEN KHADER 2006a, p. 3; FANTAR *et al.* 1994, p. 242.

⁴³ FANTAR *et al.* 1994, p. 246.

⁴⁴ BEN ABED-BEN KHADER 2002, pp. 30-31 et 49.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 49.

⁴⁶ BEN ABED-BEN KHADER 2006b, p. 16.

sont relativement fréquents, tels que les labours, la pêche ou les différents spectacles dans l'amphithéâtre et le théâtre (Fig. 4). Avoir un sol couvert de mosaïque permet également aux riches propriétaires d'exposer leurs richesses, par exemple dans la représentation de poissons, de *xenia* (nature morte) ou encore de demander la protection des dieux contre le mauvais œil (Fig.3)⁴⁷. Elles permettent également à l'élite d'exposer son style de vie et ses loisirs, comme la chasse⁴⁸.

La province africaine se caractérise par un goût prononcé pour les thèmes classiques, les cortèges dionysiaques, les représentations en lien avec l'eau et enfin le cycle de la vie, par exemple les Saisons. Cette affirmation corrobore les divers thèmes figurés sur les mosaïques provenant de Sousse et des alentours, et donc des éléments visibles dans le Musée de Sousse⁴⁹.



Fig. 5 : *Emblema*, du Triomphe de Neptune (BEN ABED-BEN KHADER, 2002, fig. 344.)

2. 3 Un cas particulier : Le Triomphe de Neptune

Comme mentionné précédemment, les thèmes relatifs à l'eau sont relativement fréquents. Que ce soient des scènes de pêches, des divinités marines ou des cortèges marins, toutes ces représentations s'expliquent par une volonté de présenter la mer,

⁴⁷ BEN ABED-BEN KHADER 2006a, p. 30; BEN ABED-BEN KHADER 2006b, pp. 34-96.

⁴⁸ BEN ABED-BEN KHADER 2006b, p. 34 et 41.

⁴⁹ BEN ABED-BEN KHADER 2002, p. 55; BEN ABED-BEN KHADER 2006a, p. 110.

symbole d'abondance et de fertilité, tous deux des éléments nécessaires à la vie humaine et particulièrement importants dans l'économie africaine⁵⁰.

Neptune est représenté à seize reprises sur des mosaïques africaines⁵¹. Dieu olympien, il est associé aux mers et aux sources. Il dirige les fleuves et les tempêtes et est, par ce fait, lié à la fertilité. Ses attributs sont le trident et le dauphin⁵². Il existe deux types de représentations principaux : il est soit figuré triomphant, installé sur son char, soit présenté accompagné de sa parèdre (soit Amphitrite, soit Amymone) dans un cortège nuptial. Les différentes présentations de ce dieu s'échelonnent entre le IIe siècle de notre ère jusqu'à une époque tardive⁵³. Sousse a livré trois pavements le présentant⁵⁴ ; chose relativement naturelle puisque ce dieu était son *genius*. Par ailleurs, plusieurs monnaies à son effigie ont été découvertes⁵⁵.

Pour illustrer cette partie, nous avons décidé de présenter deux ensembles de mosaïques.

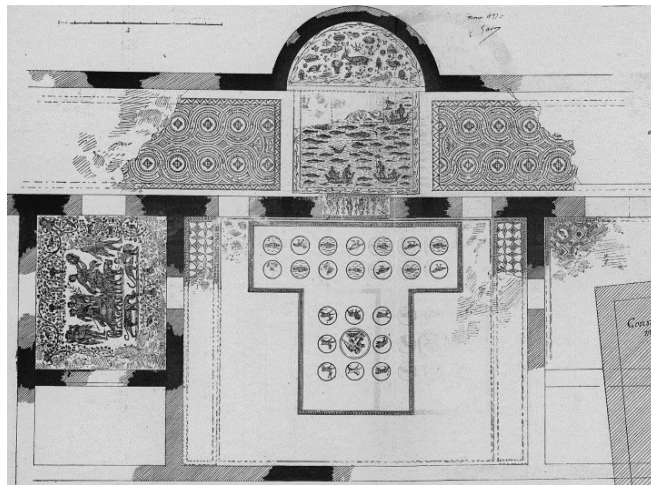


Fig. 6 : Plan de la Maison de Sorothus et emplacement des mosaïques. (GAUCKLER, 1897, planches VIII et IX.)

La Maison dite de Neptune, provenant d'*Acholla*, est datée du IIe siècle de notre ère. Découverte à la fin du XIXe siècle, les limites de son implantation ne sont pas connues. Cependant, elle doit sa célébrité à la mosaïque qui ornait son *oecus*. Celle-ci se composait de plusieurs médaillons, présentant un cortège marin (dont des Néréides chevauchant des animaux marins, des Ichtyocentaures, etc.) et en son centre, une représentation du triomphe de Neptune (Fig. 5). Neptune se trouve sur un char attelé de deux chevaux marins et il tient un trident. Le seuil de l'*oecus* était décoré

d'une procession dionysiaque⁵⁶.

⁵⁰ BEN ABED-BEN KHADER 2006b, p. 34; BLANCHARD-LEMEE 1995, pp. 121-129.

⁵¹ GOZLAN 1992, p. 194.

⁵² BLANCHARD-LEMEE 1995, p. 129 ; GOZLAN 1992, p. 194.

⁵³ FANTAR *et al.* 1994, p. 70.

⁵⁴ GOZLAN 1992, p. 194 ; FOUCHER 1960, pp. 5, 57 et 117.

⁵⁵ FOUCHER 1964, p. 236.

⁵⁶ GOZLAN 1972; GOZLAN 1992, pp. 181-197.



Fig. 7 à 9 : Néréide et Ichtyocentaure de l'*oecus* de la Maison de Sorothus.. *Hadrumetum*. Aujourd'hui au musée du Bardo à Tunis (BEN ABED-BEN KHADER 2002, fig. 339, 340, 342.)

Notre deuxième exemple, découvert à la fin du XIXe siècle, provient de Sousse, de la Maison de Sorothus (Fig. 6). Construite au cours du IIIe siècle de notre ère, le plan de cette maison a pu être retracé grâce aux diverses mosaïques ornant les sols des pièces⁵⁷. L'antichambre présentait une scène de pêche, avec une tête d'Océan. L'*oecus* était recouvert d'un triomphe de Neptune, entouré de Néréïdes et d'Ichtyocentaures ; le tout réalisé en marbre et pâte de verre (Fig. 7 à 10)⁵⁸. L'abside, elle, était décorée de mosaïques exhibant des fruits, des roses et une biche. Les parois de l'abside présentaient également un *opus tessellatum*. Le *triclinium* était doté une mosaïque de fauves (lions, tigres, etc.) avec au centre, un médaillon présentant l'enlèvement de Ganymède par Jupiter sous forme d'aigle. Enfin, la mosaïque la plus connue de cet ensemble représente divers chevaux, tous nommés et présentant les initiales de Sorothus⁵⁹.



Fig. 10 : Le Triomphe de Neptune, de l'*oecus* de la Maison de Sorothus. Byzacène côtière. *Hadrumetum*. Aujourd'hui au musée du Bardo à Tunis (BEN ABED-BEN KHADER 2002, fig. 343.)

Conclusion

Sousse est une ville côtière, située dans le golfe d'Hammamet. Ancien comptoir phénicien, elle est occupée par les Romains durant les premiers siècles de notre ère, puis les Vandales, les Byzantins et les Arabes. Toute cette histoire s'accompagne d'un riche patrimoine, que ce soit dans les mosaïques romaines, les catacombes chrétiennes ou les vestiges de la période arabe. Une partie de ceux-ci sont aujourd'hui visibles dans la ville ou dans le musée de Sousse. Ce dernier est particulièrement réputé pour les mosaïques qu'il possède.

⁵⁷ GAUCKLER 1897.

⁵⁸ FOUCHER 1960, p. 57.

⁵⁹ GAUCKLER 1897.

La technique de la mosaïque, quant à elle, est connue en Tunisie depuis les Phéniciens. Au cours des Ier et IIe siècles de notre ère, elle se développe considérablement. La Province romaine d'Afrique adapte ce type de revêtement et développe son propre style, reconnaissable par ses couleurs vives et son intérêt végétal ; ce style se diffusera d'ailleurs dans le pourtour de la Méditerranée. Le style n'est pas le seul élément typiquement africain dans les mosaïques : les thèmes présentés correspondent aux préoccupations des riches propriétaires des diverses périodes considérées, que ceux-ci soient plutôt religieux (tels que les cortèges dionysiaques ou le triomphe de Neptune) ou au contraire un reflet de leur vie. Et aujourd'hui, les mosaïques sont une source non négligeable d'informations. Elles nous permettent par exemple de retracer l'implantation d'une maison, de déterminer la fonction d'une salle et servent parfois un outil de datation⁶⁰. Etant donné le réalisme et l'attention donnée aux détails de certains travaux, de nombreux aspects de la vie romaine ont pu être renseignés, tels que les techniques de pêches ou les divers types de bateaux utilisés⁶¹.

Bibliographie

- BEN ABED-BEN KHADER 1998 BEN ABED-BEN KHADER A., *Mosaïques du Musée Bardo*, Tunis: Cérès Edition, 1998.
- BEN ABED-BEN KHADER *et al.* 2002 BEN ABED-BEN KHADER A. *et al.*, *Image de pierre. La Tunisie en mosaïque*. Sous la direction d'Aïcha Ben Abed-Ben Khader, Elisabeth de Balanda et Armando Uribe Echeverrà, Paris : Ars Latina, 2002.
- BEN ABED-BEN KHADER 2006A BEN ABED-BEN KHADER A., *Tunisian Mosaics. Treasures from Roman Africa*, Los Angeles: The Getty Conservation Institution, 2006.
- BEN ABED-BEN KHADER 2006B BEN ABED-BEN KHADER A. (Ed), *Stories in Stone. Conserving Mosaics of Roman Africa. Masterpieces from the National Museums of Tunisia*, Los Angeles: J. Paul Getty Museum, 2006.
- BLANCHARD-LEMEE 1995 BLANCHARD-LEMEE M., *et al*, *Sols de l'Afrique romaine*, Paris : Imprimerie Nationale, 1995.
- CARTON 1908 CARTON L. (Dir.), « Notes Hadrumétines », dans : *Bulletin de la société archéologique de Sousse*, 11, 1908, p. 23-47.
- CHAISEMARTIN 1987 CHAISEMARTIN DE N., *Les Sculptures Romaines de Sousse et des Sites Environnants*, Rome : École Française de Rome, 1987.

⁶⁰ BEN ABED-BEN KHADER 2006a, p. 132.

⁶¹ FOUCHER 1957.

- FANTAR *et al.* 1994 FANTAR MH. H., PICARD G.-C., MANSOUR S. B., JEDDI N., SLIM H., KHANOUSI M., YACOB M., FOUCHER L., BEJAOUI F., GHEDINI F., *La Mosaïque en Tunisie*, Paris : Editions CNRS, 1994.
- FOUCHER 1957 FOUCHER L., *Navires et barques. Figures sur des mosaïques découvertes à Sousse et aux environs*, Tunis : Imprimerie officielle, 1957.
- FOUCHER 1960 FOUCHER L., *Inventaire des Mosaïques. Feuille n°57 de l'Atlas Archéologique : Sousse*, Tunis : Imprimerie officielle, 1960.
- FOUCHER 1964 FOUCHER L., *Hadrumetum*, Thèse pour le Doctorat es Lettres, Tunis, Université de Tunis : Publication de la Faculté des Lettres, 1964.
- GHACHEM 1995 GHACHEM M., « Sousse, la perle du Sahel », dans : *Courrier de l'UNESCO*, en ligne, 1995, 40-42.
- GAUCKLER 1897 GAUCKLER P., « Les mosaïques de l'Arsenal à Sousse », dans : *Revue archéologie*, tome 31, Paris : Presses Universitaires de France, 1897, 8-22.
- GOZLAN 1972 GOZLAN S., « La Maison dite "de Neptune" à Acholla (Botria) », dans : *Revue archéologique*, Fasc. 1, Paris : Presses Universitaires de France, 1972, 169.
- GOZLAN 1992 GOZLAN S., *La Maison du Triomphe de Neptune à Acholla. I - Les mosaïques*, Paris : École française de Rome, 1992.
- TISSOT 1884 TISSOT C., *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Tome II, Paris : Imprimerie Nationale, 1884.
- TROUSSET 2000 TROUSSET P., « Hadrumetum », dans : *Encyclopédie berbère*, 22, 2000, p. 3307-3319.

Encyclopaedia Britannica, T. Editors of Encyclopaedia, « Sousse – Tunisia » , en ligne: <https://www.britannica.com/place/Sousse> [consulté le 25.08.2022].

The Oxford Classical Dictionary, « Hadrumetum (mod. Sousse) », 4e édition, Oxford : Oxford University Press, 2012.

BÂTIMENTS PRIVÉS À KERKOUANE : LA MAISON DE L'APOTROPAÏON

Ines BEN SALEM

Introduction

La ville nommée aujourd'hui Kerkouane est une cité punique située sur la péninsule du Cap Bon, dans l'arrière-pays carthaginois, une région vantée par les auteurs antiques pour sa verdure et sa richesse (Fig. 1).

Le site fut mis au jour en 1953 et fouillé une première fois sous la direction de Pierre Cintas, alors inspecteur des Antiquités puniques à Tunis, sous le protectorat français. Trois séries de campagnes se succédèrent ensuite, après l'indépendance, dont la dernière débuta en 1976 sous la direction de M'hamed Hassine Fantar et dont sont tirées les publications sur lesquelles nous nous appuyons.¹

Ce travail a pour but de traiter brièvement des caractéristiques de l'architecture privée punique en s'intéressant à la cité de Kerkouane et à ses habitations, particulièrement à celle nommée « la maison de l'Apotropaïon ». Pour ce faire, nous allons commencer par replacer la ville dans son cadre géographique et chronologique avant de présenter les éléments principaux de sa trame urbaine et enfin nous attarder sur l'architecture domestique à travers l'exemple choisi. L'étude de ce site est particulièrement intéressante sur la question des bâtiments privés car ils présentent un faciès clairement daté qui n'a pas subi de modification postérieure à l'occupation punique.

1. Contexte géographique et chronologique

Kerkouane se trouve sur la route entre Kélibia, l'antique Aspis, et El-Haouaria ; prise entre deux escarpements côtiers, elle s'étend sur une plaine où le sable a entraîné des phénomènes dunaires et recouvert en placages la roche sous-jacente. Les sols de cette plaine sont plutôt pauvres et marécageux, ce qui en fait une zone peu fertile par rapport au reste du cap. Néanmoins, les ressources de la mer compensent encore aujourd'hui la parcimonie des cultures. En outre, la région ne manque pas d'eau : il y



Fig. 1 : Carte des sites antiques de Tunisie. En rouge : Kerkouane (tunesieninformationen.de)

¹ FANTAR 1998, pp. 14-15.

pleut à l'automne ainsi qu'au printemps et des sources de faible débit se présentent aux pieds des escarpements.²

L'historiographie classique fait apparaître le Cap Bon à plusieurs reprises, dont deux épisodes dans le cadre d'expéditions grecques et romaines. D'abord, Diodore de Sicile rapporte l'arrivée d'Agathocle de Syracuse et de sa flotte auprès des carrières (el-Haouaria)³ ; malgré l'échec de l'invasion du tyran, les merveilles des vergers, des jardins et des pâturages dont les Grecs ont été témoins, prennent une place centrale dans le récit. Un demi-siècle plus tard, Polybe⁴ nous raconte, dans le cadre de la première guerre punique, l'attaque d'Aspis en 256 av. n. è par les consuls L. Manlius Vulso et M. Atilius Régulus, qui, une fois la cité prise, ravagèrent le pays.⁵

Cette date semble coïncider avec celle de l'abandon de Kerkouane au milieu du III^{ème} siècle av. n. è, obtenue grâce au mobilier retrouvé dans le niveau d'habitat le plus récent. Pour ce qui est de sa genèse, il est admis que le site n'est pas une installation phénicienne ou punique mais qu'il était initialement habité par une population libyque avant de recevoir la culture carthaginoise. Les vestiges le plus anciens de cet apport remontent au VI^{ème} siècle av. n. è., il s'agit d'une coupe ionienne de type B2 et d'une *ænochoé* à figures noires. Quant au faciès urbanistique actuellement visible sur le terrain, il daté entre la fin du IV^{ème} et le milieu du III^{ème} siècle av. n. è. Ainsi, la ville ne se serait pas relevée de la destruction romaine, ce qui en fait un cas exceptionnel : celui d'une cité punique aux bornes chronologiques connues, n'ayant pas subi de réfection ultérieure.⁶

2. La ville des vivants

La cité est divisée en trois espaces : l'habitat, les fermes et pâturages constituant la *chora* ainsi que les nécropoles.

Nous allons ici présenter quelques caractéristiques urbanistiques avant de nous attarder sur l'architecture domestique, c'est à-dire les bâtiments privés tel que la maison de l'*Apotropäion*.

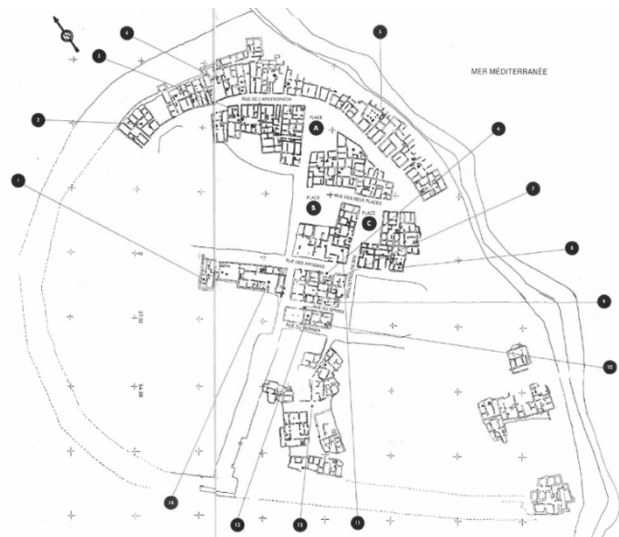


Fig. 2 : Plan du site de Kerkouane (FANTAR 1998, p. 114.)

² FANTAR 1984, pp. 11-13.

³ *Diod.*, XX, 6, 3.

⁴ *Pol.* I, 29, 6-7.

⁵ FANTAR 1998, pp. 7-8.

⁶ *Ibid.*, pp. 16-17.

2.1 Urbanisme

L'habitat (Fig.2) s'étend sur environ sept à neuf hectares et est enserré par une double muraille dont les pans sont séparés par un couloir d'environ 10 mètres de largeur et dont les extrémités nord et sud rejoignent la falaise. Deux portes sont lisibles sur le terrain : la porte dite du couchant et celle du sud (Fig.3), qui se composent de deux baies dont l'espace intermédiaire correspond à la largeur du couloir entre les murailles.⁷



Fig. 3 : La porte sud (FANTAR 2005, p. 4.)

A l'intérieur de l'enceinte, la trame permet une circulation aisée grâce à des rues spacieuses, en moyenne larges de 4 mètres. Les constructions se divisent entre résidences privées et bâtiments publics ; en effet, un sanctuaire *intra-muros* est attesté ainsi qu'une infrastructure thermique dont il est toutefois impossible d'en certifier le caractère public. Les maisons sont organisées en îlots (*insulae*) indépendants qui ne sont pas tout à fait alignés, ce qui a pour effet de segmenter la rue. Néanmoins, ces îlots sont placés selon un plan orthogonal clairement préparé à l'avance. Des espaces ont d'ailleurs été aménagés dans certains îlots du même secteur, à quelques mètres de distance les uns des autres. Celles-ci indiqueraient l'emplacement à cet endroit d'un centre socio-économique, ce qui est appuyé par la proximité du quartier artisanal ainsi que du sanctuaire. La place publique, ou *Maqom* dans le monde punique, se caractérise, à la différence de l'*agora* grecque ou du *forum* romain, par des maisons associées en blocs compacts, eux-mêmes accompagnés parfois d'une place, comme c'est le cas dans le monde sémitique, par exemple sur le site de Mari en Syrie.

Ainsi, l'origine de cet urbanisme, que l'on pourrait rapprocher du plan hippodaméen, semble plutôt avoir des racines orientales, à chercher dans la Mésopotamie du temps de l'empire assyrien, dont les Phéniciens étaient des familiers.⁸

Pour terminer cette brève présentation de la trame urbaine, il convient d'aborder la question portuaire. Rien ne semble attester d'un tel équipement aux abords du site ; cela s'explique par le fait que la côte est constituée d'une falaise exposée à la violence des vents ainsi que par la présence de bas-fonds qui empêchent l'accostage de grands navires. Il y a par ailleurs deux petites plages à quelques mètres de la ville, dans le

⁷ FANTAR 2005, pp. 2-3.

⁸ FANTAR 1998, pp. 20-22.

secteur nord, sur lesquelles de petites embarcations auraient pu être tirées. Ces criques constitueraient le point d'arrivée de modestes navires approchant la cité, tandis que ceux de plus grande envergure amarraient au port d'Aspis.⁹

2.2 Architecture domestique

Les trente-neuf habitations étudiées lors de la fouille du site présentent des caractéristiques communes à une grande diversité dans les techniques et les matériaux utilisés pour leur construction. La forme quadrangulaire domine (Fig.4), elle représente vingt-six des trente-neuf cas.

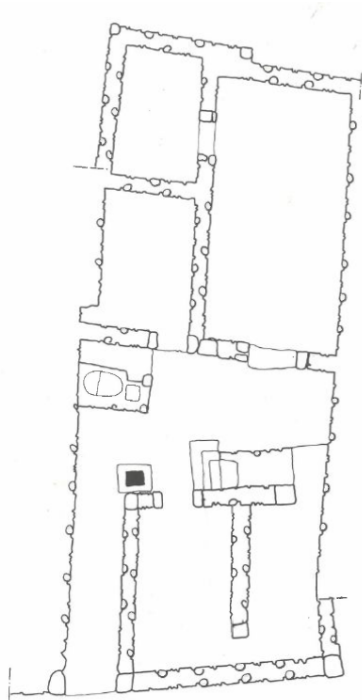


Fig. 4: Exemple de plan quadrangulaire, rue de l'Apotropaïon n°4 (FANTAR 1985, p. 298.)

On remarque d'abord le phénomène de contiguïté de l'habitat à Kerkouane : toutes les maisons ont un ou plusieurs murs mitoyens. Cela devait entraîner des problèmes quant à l'emplacement du mur commun par rapport aux limites des terrains ainsi qu'en ce qui concerne les frais de construction. M. Fantar postule que, conformément à ce qui est encore en usage, le mur mitoyen s'implantait à cheval sur la limite entre les deux terrains avoisinants et que les frais étaient également partagés puisque chacun tirait parti de l'ouvrage. Cette mitoyenneté, qui semble avoir été la règle dans les cités puniques, est attestée dans toute l'Afrique du Nord. La maison autonome apparaît comme une exception, notamment à Solonte, où un petit couloir (*ambitus*) sépare les habitations.¹⁰

Pour ce qui est des matériaux, la plupart des murs sont divisés en deux parties superposées : un soubassement de moins d'un mètre, fait de moellons irréguliers lutés d'argile ou d'un mortier de boue, surmonté d'une élévation en briques crues bien assisées. Néanmoins, souvent, seul le soubassement a été conservé. Les cloisons internes ne se différencient généralement des

murs périmétraux que par une épaisseur inférieure correspondant à la « petite coudée phénicienne », même s'il arrive qu'elles soient constituées uniquement de terre crue. La pierre est aussi attestée dans la construction, particulièrement de gros bloc de remploi en grès servant soit de harpes dans le fameux « opus africanum » soit de pierres d'angle. La pierre de taille, du grès local, est utilisée pour les escaliers, le coffrage des puits ainsi que, dans les demeures les plus luxueuses, pour les colonnes des péristyles.

⁹ FANTAR 1998, pp. 38-40.

¹⁰ FANTAR 1985, pp. 92-95.

Le type de toit qui semble avoir été pratiqué consiste en une terrasse faite de terre et d'argile supportée par des solives et recouverte d'une chape de sable et de chaux afin de protéger le tout des intempéries. C'est le même enduit qui enrobait les murs sur leurs faces internes et externes, ce qui conférait aux parois solidité et homogénéité. Enfin, la grande majorité des maisons, surélevées par rapport à la chaussée, suivent un plan similaire. Celui-ci se définit par les composantes suivantes : un couloir ou un vestibule mène à une cour où se trouve un puits, avec ou sans margelle, ainsi qu'un système d'évacuation composé d'une cuvette de grès liée à une rigole qui donne sur la rue. Les différentes pièces de l'habitation sont disposées autour de la cour, afin d'assurer l'apport en air et en lumière.¹¹

2. 2 a) La maison de l'Apotropaïon

La maison dite de l'Apotropaïon (Fig.5) se situe au numéro 3 de la rue de l'Apotropaïon et s'adosse à la muraille interne, au nord de la cité. Elle doit son nom au signe dit de Tanit qui orne sa cour.

Selon la typologie décrite par M. Fantar, elle appartient au type de plan « en enfilade », c'est-à-dire qu'elle se développe en profondeur en suivant l'axe de la porte principale. Ce type de plan n'est pas très répandu à Kerkouane ; en effet, la plupart des habitations suivent le plan à cour centrale. L'habitation s'étend sur un lot quadrangulaire irrégulier mesurant 176 m².¹²

Sa façade donnant sur la rue présente deux montants en partie conservés et taillés dans du grès calcaire, qui laissent un espace de 1m50 pour la porte. Le seuil consiste en deux blocs juxtaposés sur lesquelles la feuillure et le ressaut sont encore lisibles.¹³

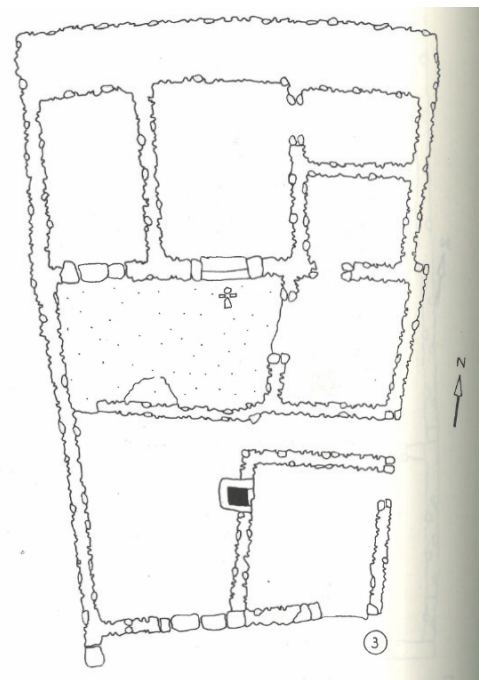


Figure 5 : Plan de la maison de l'Apotropaïon (FANTAR 1985, p. 716.)

L'entrée s'ouvre sur un vaste espace qu'on nomme cour d'après la présence de la margelle d'un puits encastrée dans la paroi à droite en entrant, ainsi que des restes du départ d'un caniveau. Les murs enserrant cette première cour conservent les traces de l'enduit de chaux mentionné plus haut. La margelle monolithique est taillée en forme de dé dans un grès à ciment calcaire et son orifice est quadrangulaire.¹⁴

¹¹ FANTAR 1985, pp. 96-97.

¹² *Ibid.*, p. 664.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*, p. 407.

A droite de la margelle, on observe un couloir d'une longueur de 4m40 menant à ce qui pourrait être un bâtiment militaire, cette hypothèse étant appuyée par la proximité qu'entretient ce vaste espace par rapport à la muraille.

Au bout de ce vestibule se trouve une entrée qui donne sur une deuxième cour, décalée sur la gauche par rapport à la porte principale. Cette cour présente également une forme quadrangulaire et son sol est pavé en *opus signinum* agrémenté d'éclats de marbre blanc. Les parois murales conservent leur enduit hydrofuge à base de poterie pilée. Le sol est en pente douce vers la paroi sud. Un trou qui servait à évacuer les eaux pluviales et ménagères a été ménagé dans la paroi mitoyenne.¹⁵



Fig. 6 : Signe dit de Tanit (FANTAR 1998, p. 27.)

Toujours dans l'axe de l'entrée deux pièces s'ouvrent sur la cour. Celle de droite, bien plus riche, semble être la pièce principale ; commune aux autres maisons de Kerkouane, elle devait servir de lieu de réception. Devant son seuil se trouve le fameux *Apotropaïon* dit du signe de Tanit (Fig.6), composé selon la technique de l'*opus tessellatum* et dont la tête est agrémentée d'obsidienne. Le seuil lui-même s'insère entre deux montants et présente des entailles destinées à la fixation des huisseries, ce qui suppose un tableau de porte en bois. Une feuillure aménagée du côté gauche permet de dire que l'ouverture se faisait vers l'intérieur.¹⁶ Le pavement de la pièce en *opus signinum* est agrémenté d'éclats de marbre blanc et d'éclats de verre bleu foncé. A sa droite s'ajoute une dépendance de taille inférieure disposée en équerre. A gauche de la pièce principale se trouve une autre pièce moins vaste et moins ornée dont on ne connaît pas la fonction précise.

Sur le côté droit de la cour on rencontre une troisième pièce assortie d'une dépendance, portant elle aussi les marques d'un pavement en *opus signinum* ainsi que d'un enduit hydrofuge sur les murs. Cette pièce et sa dépendance sont toutes deux dotées d'une conduite interpariétale qui dégage les eaux usées vers la cour.

Malgré la richesse des pavements et le soin apporté aux enduits, on note l'absence d'escaliers menant à une chambre haute, fréquente dans les maisons luxueuses ; mais

¹⁵ FANTAR 1985, p. 664.

¹⁶ *Ibid.*, p. 575.

surtout, l'absence de la salle d'eau, qui est présente dans la quasi-totalité des habitations de la cité, se caractérisant par les traces d'un mortier hydraulique ainsi que par l'existence d'une baignoire ou d'une cuve.¹⁷

L'auteur accorde une origine libyque à ce plan en enfilade qui reste rare mais qui est attesté dans l'architecture de la maison punique. En effet, il le rapproche des structures connues dans l'architecture funéraire comme les *haouanet* et les dolmens mégalithiques mais aussi dans l'habitation troglodytique contemporaine de la Tunisie méridionale.¹⁸

Conclusion

L'analyse de ces quelques éléments de l'architecture privée de Kerkouane nous permet de constater une homogénéité dans la typologie des plans des maisons qui reflète des usages communs des espaces domestiques à travers le monde punique. On peut citer parmi ces usages la centralité de la cour dans l'habitation ainsi que le puits et le système d'évacuation des eaux, mais aussi l'existence de la salle d'eau, la pratique du toit en terrasse et l'absence d'une pièce destinée à la cuisine qui semblait se pratiquer à l'extérieur grâce des foyers mobiles et à des fours (*tabouna*).

Néanmoins, l'exemple de la maison de l'*Apotropaïon* apporte de la nuance à ce raisonnement en offrant un exemple de la diversité de l'organisation de l'espace tout en illustrant la sophistication des techniques de pavements et d'enduits usités dans la cité.

Enfin, en tant que cas unique d'une cité punique n'ayant pas subi de réaménagement, Kerkouane propose un exemple probant d'une architecture et d'un urbanisme propre à ce monde.

Bibliographie

- FANTAR 2005 FANTAR M., « Kerkouane », dans : *Encyclopédie Berbère*, 27, 2005, p. 4166-4175.
- FANTAR 1998 FANTAR M., *Kerkouane, cité punique au pays berbère de Tamezrat. VIe-IIIe siècle av. J.-C., (Patrimoine de la Méditerranée)*, Tunis, Alif - APEC, 1998.
- FANTAR 1985 FANTAR M., *Kerkouane, cité punique du Cap Bon (Tunisie), Tome II : architecture domestique*, Tunis, INAA, 1985.
- FANTAR 1984 FANTAR M., *Kerkouane, cité punique du Cap Bon (Tunisie), Tome I : le cadre géographique, les sites puniques et les fouilles à Kerkouane*, Tunis, INAA, 1984.

¹⁷ FANTAR 1985, p. 666.

¹⁸ *Ibid.*, p. 669.

CARTHAGE : LA COLLINE DE BYRSA

Céline VICARI

Introduction

Ce travail a comme but celui de découvrir un site emblématique de l'histoire de Carthage : la colline de Byrsa. Cette dernière a été édifée au cours des siècles : elle s'est élevée depuis sa fondation grâce aux Puniques, elle a été détruite et modifiée par les Romains, et enfin, elle a été utilisée de plusieurs façons par différents peuples jusqu'à nos jours. Après une brève introduction illustrant le contexte géographique et historique de Carthage, on passera au site de la colline de Byrsa. Une historique des fouilles nous amènera ainsi au cœur de ce dossier : pour les deux époques qui nous intéressent le plus, punique et romaine, le quartier Hannibal et le forum romain vont être les lieux analysés.

1. Contexte géographique et historique

La colline de Byrsa se trouve à Carthage, une ville située sur la côte nord-africaine, au centre de la Méditerranée, et plus précisément, au fond du golfe de Tunis (Fig. 1). Sa position est stratégique sous tout point de vue : un accès direct à la mer, des lacs au Nord et au Sud, et une colline vers l'ouest.



Fig. 1: carte de l'actuelle Tunis, située entre La Marsa et El Kram (ViaMichelin.ch)

Carthage a été fondée en 814 av. n. è., par les Phéniciens provenant de Tyr. Les Puniques, c'est-à-dire les nouveaux habitants de Carthage, au cours des années se sont installés sur des territoires voisins : en Sardaigne, en Hispanie, en Sicile, et le long de la côte africaine. Carthage est devenue ainsi une grande puissance au cours

du VIème siècle av. n. è. Plusieurs traités ont été faits avec Rome, mais cela n'a pas empêché, à partir du IIIème siècle av. n. è., le déroulement des trois guerres puniques.

Ces guerres se sont terminées en 146 av. n. è., quand les légions du général Scipion l'Africain ont détruit Carthage. La cité est dans un premier temps abandonnée. Il faudra attendre l'arrivée d'Auguste avant que celle-ci soit à nouveau reconstruite : élevée au statut de Colonia Iulia Concordia Karthago (29 av. n. è.)¹, une nouvelle cité est fondée sur les ruines de la ville précédente. Au cours des siècles, la ville, capitale de la province d'Afrique, a été au centre d'une mosaïque religieuse et politique. En 698 de n. è., les Arabes, guidés par Hassan Ibn Numan, prennent la ville et la transforment en carrière qu'ils exploitent pour l'expansion de la cité voisine, Tunis.

Pendant les croisades du Moyen Age, le Roi Louis IX, aussi connu comme Saint Louis, prend la ville, mais il meurt avant de réussir à convertir ses ennemis au christianisme. Au XIX^{ème} siècle, une cathédrale sera construite en son honneur sur la colline de Byrsa. Au même siècle, la ville devient un lieu de villégiature estivale pour les hauts dignitaires. C'est seulement plus tard que la cité sera reconnue comme patrimoine mondial par l'UNESCO (1979) et ainsi protégée de l'avancée de l'urbanisation.

2. Historique des fouilles

Pendant des siècles le site de Byrsa, anciennement appelé colline de Saint-Louis², n'avait aucun intérêt historique et archéologique, jusqu'aux visites de R. de Chateaubriand en 1807 et celle de G. Flaubert en 1858³. L'intérêt pour ce site, à partir du XIX^{ème}, évolue et varie au fil des années. Les constructions modernes bâties sur le site, l'urbanisation de Tunis, ainsi que les changements politiques et sociaux de la région ont constitué les grandes variables des recherches archéologiques.

Les fouilles archéologiques ont débuté en 1859 avec C. E. Beulé, archéologue français qui avait comme but celui de trouver l'enceinte de la Byrsa punique. Ses sondages et ses recherches sur la pente méridionale du site révèlent une découverte inattendue : un mur avec une série d'absides, daté de l'époque augustéenne⁴. En 1880, c'est le père A. L. Delattre qui reprend les recherches en partant du même secteur. Sa méthodologie était désordonnée et lacunaire mais l'apport de ses recherches archéologiques fut énorme. L'une de ses plus grandes découvertes fut la nécropole punique de Carthage, étendue jusqu'à la colline de Sainte-Monique. Ses recherches s'achèvent en 1895.

En 1881, la France établit son Protectorat en Tunisie, qui va résister jusqu'en 1956. L'idée de base du Protectorat était celui d'explorer le site et d'acheter le terrain pour pouvoir faire des études scientifiques sur le site. Cependant le Cardinal Lavignerie avait déjà pris le contrôle du territoire avec l'idée de créer une Carthage française et catholique. L'urbanisation de Carthage, surtout après la construction d'un chemin de fer qui la traversait, se développait de jour en jour. Le Protectorat essaye, sans trop de

¹ MOREL 2011, pp. 39-43.

² CARRIE *et al.* 1979.

³ ENNABLI 2020.

⁴ Actuellement cet alignement d'absides n'existe plus à cause de pilleurs de pierre (CARRIE *et al.* 1979, p. 14).

succès, de faire face à ce problème en 1920. Quatre ans plus tard, grâce aux institutions académiques françaises, le site devient un parc archéologique.

Dans les années 1925 et 1926, c'est C. Saumagne qui reprend les fouilles de Delattre, qui continueront en 1930 avec G.-G. Lapeyre. Ce dernier, pendant ses 9 ans d'activité, découvre plusieurs vestiges : des substructions d'époque impériale, des tombes du VII^{ème} et VI^{ème} s. av. n. è., des vestiges d'un habitat punique tardif, des citernes, des murs et d'autres sépultures puniques. En 1947, c'est C. Picard qui reprend le contrôle des recherches, tandis qu'à partir de 1950 jusqu'en 1960, années marquées par des changements politiques⁵, ce seront J. Ferron et M. Pinard, avec des fouilles méthodiques, qui vont continuer les travaux sur la pente sud du plateau de Carthage.

En 1964 l'État tunisien reprend en charge les bâtiments catholiques édifiés sur la colline de Byrsa, c'est-à-dire la cathédrale, le musée archéologique et le séminaire des Pères Blancs⁶. C'est ainsi l'occasion de trouver une solution au surdéveloppement urbain. Au même moment, la Direction des forêts décide de reboiser le territoire. Ce projet, en plus de l'urbanisation des banlieues de Tunis, aura de graves conséquences sur le patrimoine archéologique, et surtout sur la nécropole punique de Borj Jedid. Cette situation amène les autorités à agir : en 1968, un plan d'aménagement urbain est lancé. C'est le premier document qui atteste Carthage comme un bien d'intérêt national⁷. En 1969 le gouvernement fait appel à l'UNESCO, qui, en 1972, lance la campagne de sauvegarde de Carthage. Une grande campagne de fouilles aura lieu de 1972 jusqu'en 2001 avec le but de sauvegarder et mettre en valeur le site. Les fouilles pour l'époque punique sont confiées à J.-P. Morel et S. Lancel, tandis que celles pour l'époque romaine à P. Gros et J. Deneauve.

3. La colline de Byrsa

La colline de Byrsa est l'endroit le plus haut de l'implantation de la Carthage punique. Haute 56 mètres, elle domine une large plaine qui la sépare de la mer. Pendant des siècles elle a été le centre du pouvoir politique et religieux, ainsi que point stratégique pour le contrôle et la défense du territoire.

⁵ En 1956 c'est la fin du Protectorat français et le début de l'Indépendance de la Tunisie (ENNABLI 2020, p. 32).

⁶ « La société des Pères Blancs », a été fondée par Lavigerie en 1868 sous le nom de « Société des Missionnaires d'Afrique ». Les membres de cette société sont : C. M. Lavigerie (1825-1892), A.-L. Delattre (1850-1932), G.-G. Lapeyre (1877-1952) et J. Ferron (1910-2003) (CARRIE *et al.* 1979, p. 25).

⁷ Ce plan se base sur trois principes : « la sauvegarde absolue de la zone archéologique », « la création d'une zone d'établissements culturels » et la « création de servitudes spéciales avec sursis à statuer » (ENNABLI 2020, p. 34).

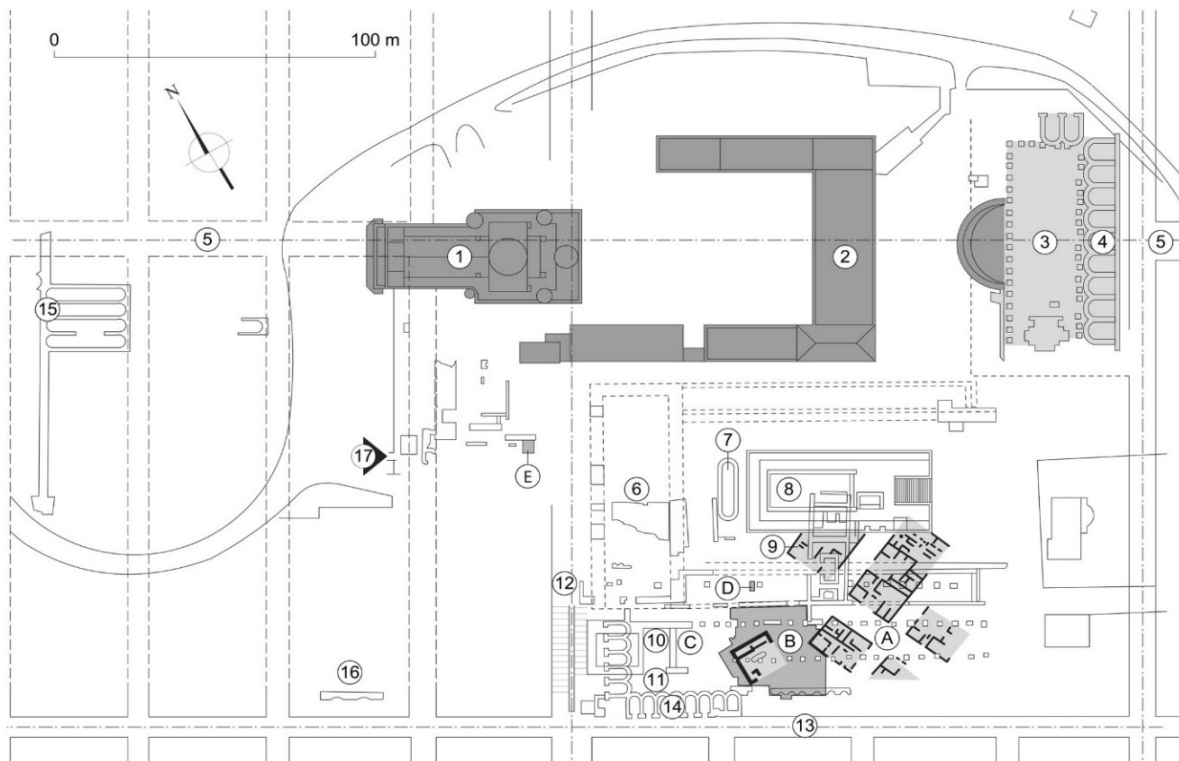


Fig. 2 : Plan du sommet de la colline de Byrsa et d'une partie du versant sud (MOREL 2011)

Grâce à l'étude stratigraphique du site il a été possible de définir l'évolution et l'histoire de la colline: la nécropole punique est la partie la plus ancienne de la cité et remonte au VII^{ème} et VI^{ème} siècle av. n. è. Datés du IV^{ème} et du III^{ème} siècle av. n. è., les archéologues ont retrouvé des vestiges d'ateliers métallurgiques, qui seront remplacés par un habitat punique au II^{ème} siècle av. n. è. (Fig. 2, point A). A cause d'incendies en 146 av. n. è., date qui marque la fin de la Byrsa punique, l'acropole sera abandonnée et puis reconstruite en 29 av. n. è. par les Romains. La recherche archéologique a permis de constater la superposition des structures d'époque romaine à celles puniques (Fig. 2). On distingue ces structures grâce aux modes de constructions différents, leur orientation, et par les types des matériaux employés. À toute cette partie antique se rajoutent aussi des vestiges appartenant à l'époque arabe médiévale et des monuments plus récents. A partir de l'indépendance de la Tunisie, les lieux à vocation catholique ont d'autres fonctions, plus scientifiques et culturelles : la cathédrale, dénommée *Acropolium*, devient un espace destiné aux représentations musicales, tandis que le grand séminaire des Pères Blancs devient le musée archéologique de Carthage.

4. La Byrsa punique

Lors de la campagne de fouille lancée par l'UNESCO, la partie punique de Byrsa fut divisée en deux secteurs : le secteur A comprenant les vestiges d'un habitat punique localisé au sud-est de la colline, et le secteur B incluant les sépultures. Pour cet exposé c'est sur l'habitat que nous allons nous pencher.

4. 1 Le Quartier Hannibal

Le Quartier Hannibal, situé sur le flanc sud de la colline (secteur A), fouillé jusqu'en 1981, est l'endroit du site qui résume le mieux l'histoire de la Carthage punique. Le nom du quartier a été donné par les Tunisiens⁸ en honneur d'Hannibal Barca, né en 247 av. n. è. à Carthage. Général, ainsi qu'homme politique, il était considéré comme l'un des plus grands tacticiens militaires de tous les temps grâce aux stratégies mises en place lors de la deuxième guerre punique, déclenchée en 219 av. n. è.

Suite à la décision des Romains d'attaquer l'Afrique du Nord et l'Hispanie, Hannibal décide de contre-attaquer Rome en passant par la voie terrestre en direction des Alpes. Grâce à cette stratégie, il augmente le nombre d'alliés, mais il doit combattre plusieurs batailles avant d'arriver à sa destination finale, comme la bataille du Tessin et celle de la Trébie. Le général rencontre ensuite les armées romaines en Étrurie en 217 av. n. è., sur les rives du lac de Trasimène, et en sort victorieux. Il se déplace ensuite vers le centre et le sud de l'Italie pour encourager une révolte contre Rome. En 216 av. n. è., il remporte la bataille de Cannes, proche de la rivière Ofanto. Mais c'est à partir de 212 av. n. è. que la situation se retourne contre lui : les Romains reviennent à l'attaque avec de nouvelles stratégies, et c'est lors de la bataille de Zama en 201 av. n. è., qui voit Scipion l'Africain au commandement des troupes romaines, qu'Hannibal doit conclure la paix avec Rome. Par la suite, Hannibal se dévouera à la vie politique de Carthage, mais à la suite d'intrigues politiques avec Rome, il décide de s'exiler en 195 av. n. è. et de se diriger vers l'Asie⁹.

Même en ayant perdu la bataille finale contre Rome, sa vie a marqué l'histoire de Carthage. Pendant son année comme chef d'État, Hannibal fait construire le quartier punique, mis au jour par les chercheurs français J.-P. Morel et S. Lancel lors de la campagne lancée par l'UNESCO (Fig. 3). Il s'agit d'un habitat collectif punique tardif établi sur les restes de forges de la cité et détruit lors des incendies de 146 av. n. è. Le quartier est formé d'îlots quadrangulaires, dont trois mesurant 31 x 15,65 m. Selon J.-P. Morel¹⁰, les autres étaient plus petits, limités par la pente du terrain. Ces îlots, qui suivent axe parallèle à celui du rivage, sont séparés par trois rues perpendiculaires entre elles, non dallées et jalonnées d'escaliers. L'architecture des îlots, construits sur plusieurs étages, « mêle de gros blocs équarris souvent précurseurs de l'opus africanum des Romains, des moellons, des briques crues et du pisé. »¹¹.

S. Lancel, dans ses réflexions¹², nous donne une idée quant au fonctionnement de l'habitat ainsi que de l'emplacement des installations hydrauliques de ce quartier, reconstitué grâce à la conservation des citernes et des canalisations. De plus, une meule à grain perfectionnée de type pompéien, confirme que dans l'habitat étaient présentes

⁸ LANCEL 1985, p. 727.

⁹ KLINGBEIL 2000.

¹⁰ MOREL 2011.

¹¹ *Ibid.*

¹² LANCEL 1985.

des boutiques et des zones artisanales en plein air (Fig. 3). Tout fait penser qu'à la fin du III^{ème} et au II^{ème} siècle av. n. è., il y avait une urbanisation concentrée.

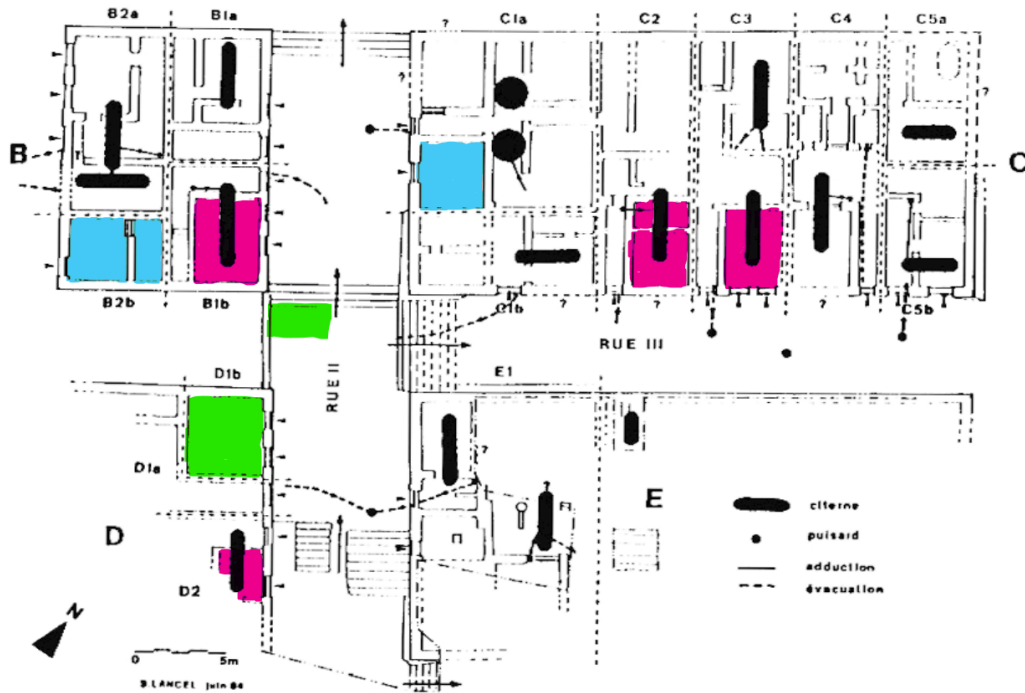


Fig. 3 : Schéma des adductions et des évacuations des eaux, des habitations et des boutiques du quartier punique sur la colline de Byrsa. En bleu : structures mises au jour (boutiques) ; en rose : restitution des possibles locaux commerciaux ; en vert : zones artisanales. (LANCEL 1985, p. 747.)

5. La Byrsa romaine

Les fouilles des premiers chercheurs ont permis de reconstituer la colline en époque romaine : « une vaste place s'élevant au centre d'un tracé urbain dont elle interrompait la répartition en *insulae*. Les ressauts successifs s'étageant sur les pentes sur le versant est, mais quand même inclus dans le tracé urbain, tandis que les monuments publics occupaient une partie des *insulae* »¹³. La Byrsa romaine était donc formée de plateformes réalisées grâce à des travaux de terrassement, débutés lors de la fondation de la colonie romaine, et qui se sont achevés avec les Antonins. Sur ces plateformes, des monuments étaient bâtis à l'aide de puits de fondation creusés jusqu'au sol primitif de la colline. Leur orientation, selon les études de Saumagne, suivait un plan cadastral¹⁴. Les voies principales de cette nouvelle cité étaient simples : il y avait le *decumanus maximus* et les *cardines*. Les bâtiments principaux retrouvés par les archéologues dans les alentours du forum sont le capitole, la basilique judiciaire, le temple d'Esculape, la bibliothèque (*le tabularium*), un édifice basilical au passé douteux et la curie. Sur le versant est de

¹³ CARRIE *et al.* 1979, p. 41.

¹⁴ A l'époque romaine, le cadastre était la façon de construire une ville. Cela était fait à travers le bornage, une série des règles définies : aidé par une *groma* (outils pour vérifier les alignements et la correction des directions perpendiculaires, à Byrsa situé à l'intersection du *decumanus maximus* et du *cardo maximus*), il était possible de déterminer des orientations précises (sud-est-ouest-nord) et la délimitation de l'enceinte de la ville (ENNABLI 2020, pp. 86-88).

Byrsa apparaissent le *metroôn* (le temple de Cybèle), la maison d'Attis, la maison d'Ariadne, celle d'Eros et de Psyché, l'autel de *gens Augusta*, et une crypte chrétienne. Sur le versant nord de Byrsa, les archéologues ont trouvé deux villas : villa Layes, c'est-à-dire l'actuelle villa Sebai, et la villa aux bains. Pour le versant ouest aucun monument n'a pu être repéré, tandis que pour le versant sud, deux bâtiments ont été analysés : la villa dite *Utere Felix* ainsi que la maison byzantine. A cette liste se rajoutent des murs en *opus reticulatum*, des structures en *opus caementicium*, des absides, des citernes, des égouts, des statues et des vestiges divers.

Pour cette époque, on va s'intéresser au forum, qui tient une place centrale dans les activités politiques et sociales des Romains.

5. 1 Le forum romain

Le Forum romain se situe au sommet de la colline de Byrsa, là où était concentré le pouvoir politique et civique de la cité (Fig. 4). A. Ennabli, dans son ouvrage¹⁵, nous décrit en détail les différentes découvertes et l'histoire de la Byrsa romaine. Le premier à avoir démontré l'emplacement correct du forum a été P. Gros, grâce à ses observations sur le terrain e aux sondages archéologiques ; Gros a pu ainsi étudier en détail le sommet de Byrsa. La basilique judiciaire a été son point de départ. Celle-ci a été mal interprétée par les premiers chercheurs, tel que Beulé en 1859, Delattre en 1901 et Lapeyre en 1937-1941. Initialement elle a été considérée comme le temple d'Eschmoun-Esculape, ensuite comme palais proconsulaire, pour finalement lui attribuer sa vraie fonction. Cela a permis ainsi de comprendre l'utilité de la vaste place contigüe à cette dernière et de reconnaître les bâtiments à ses alentours.

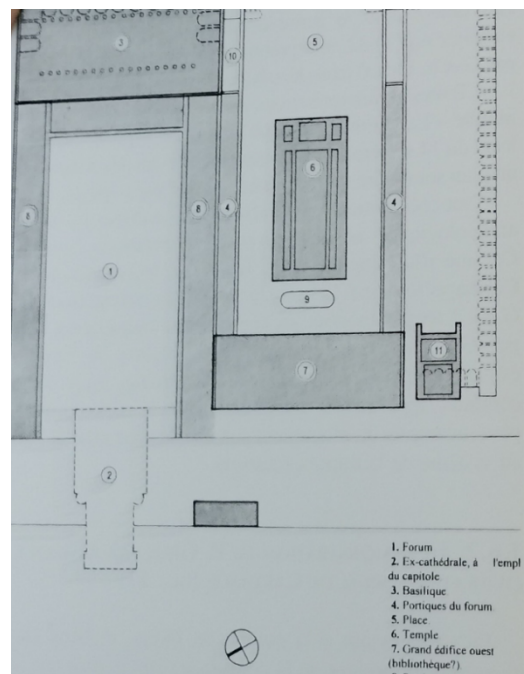


Fig. 4 : Centre de la Byrsa romaine (ENNABLI 2020, p. 90.)

Le Forum romain « se situe de part et d'autre de l'axe du *decumanus maximus*, entre le *kardo maximus* et le *kardo III est non compris* »¹⁶. Avec ses 123 m de long, pour ses 82 m de large, le forum a une superficie de 10 086 m². Le sol a été trouvé sous forme de débris de grandes dalles dans la cour interne et externe du scolasticat. Aucune autre description n'a été relevée sur cette place, mais Gros, sur la base de ses analyses, a quand-même pu donner les fonctions du forum, lesquelles sont purement politico-administratives. Aux époques plus récentes, quand les chrétiens étaient persécutés, cette place a été aussi utilisée pour des exécutions. De l'autre côté du forum, en face à la basilique, se

¹⁵ ENNABLI 2020.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 91-92.

trouve l'ex-cathédrale de Byrsa, qui en époque romaine, devait être le capitole. Pour accéder à une autre place il fallait passer sous les portiques du forum, situées sur la gauche de la place principale. Celle-ci mesurait 130/138 m x 74 m, et était « bordée sur les longs cotés nord et sud d'un double portique de 12m de large et fermée à l'ouest par un grand bâtiment identifié comme étant la bibliothèque, ou tabularium, alignée sur le kardo maximus »¹⁷. En son centre elle présentait le grand temple d'Esculape s'élevant sur un podium de 1482 m².

Conclusion

Carthage, depuis le début de sa fondation en 814 av. n. è., a été l'un des plus grands centres politiques et religieux de la Méditerranée. La colline de Byrsa, avec son emplacement stratégique, a accueilli différentes populations tout au long de son histoire. Sa stratigraphie témoigne de cela. Malheureusement, à cause de pillages, destructions et de l'urbanisation progressive, le site de Byrsa ne peut pas se montrer en toute sa beauté. Cependant, la colline n'a pas fini de nous révéler tous ses secrets. Depuis la campagne de l'UNESCO, lancée en 1972, les chercheurs ont essayé de faire face à ces problèmes en employant des méthodes plus scientifiques et rigoureuses.

L'exemple le plus marquant de l'époque punique, est le quartier Hannibal, situé sur le flanc sud de la colline. Cet habitat, constitué de maisons et de boutiques, ainsi que d'une installation hydraulique efficace, est témoin de l'urbanisation concentrée de la première société carthaginoise. À la suite de sa destruction, la cité est reconstruite par les Romains. Des travaux de terrassement ont permis de construire une acropole au sommet de la colline, où les nouveaux bâtiments se sont superposés à ceux d'époque punique. Le forum romain est l'endroit central de cette nouvelle Carthage. C'est un lieu où la politique et la société se rencontrent et qui changera de fonction au cours des siècles. Par la suite, la colline a été utilisée de plusieurs façon, mais elle n'a plus jamais retrouvé sa glorieuse beauté.

Bibliographie

- AA. VV. 1955 AA. VV., *Cahiers de Byrsa*, Musée Lavignerie, Paris : Imprimerie Nationale, 1955.
- AA. VV. 1990 AA. VV., « Carthage et son territoire dans l'antiquité », dans : Actes du IVe colloque international, Tome 1, Paris : CTHS éditions, 1990.
- BARATTE *et al.* 2002 BARATTE F., LANG J., LA NIECE S., METZGER C., *Le trésor de Carthage : contribution à l'étude de l'orfèvrerie de l'antiquité tardive*, Paris : CNRS éditions, 2002.

¹⁷ENNABLI 2020, p. 93.

- BENICHOUSAFAR 1982 BENICHOUSAFAR H., *Les tombes puniques de Carthage – topographie, structures, inscriptions et rites funéraires*, Paris : CNRS éditions, 1982.
- CARRIE *et al.* 1979 CARRIE J.-M., DENEAUVE J., GROS P., LANCEL S., SANVITI N., THULLIER J.-P., VILLEDIEU F., *Mission archéologique française à Carthage, rapports préliminaires des fouilles (1974-1976)*, Tome I, Rome : École française de Rome, 1979.
- ENNABLI 2020 ENNABLI A., *Carthage, les travaux et les jours : recherches et découvertes, 1831-2016 (études d'Antiquités africaines 43)*, Paris : CNRS éditions, 2020.
- GROS 1982 GROS P., « Le forum de la haute ville dans la Carthage romaine d'après les textes et l'archéologie », dans : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 126^e année, N. 3, 1982 pp. 636-658.
- GROS 1985 GROS P., *Mission archéologique française à Carthage, rapport sur les campagnes de fouilles de 1977 à 1980 : la basilique et ses abords*, tome III, Rome : École française de Rome, 1985.
- KLINGBEIL 2000 KLINGBEIL P.-E., « La marche d'Hannibal : ravitaillement et stratégie », dans : *Antiquités africaines* 36, en ligne, 2000, pp. 15- 38.
- LANCEL 1985 LANCEL S., « La renaissance de la Carthage punique. Réflexions sur quelques enseignements de la campagne internationale patronnée par l'Unesco », dans : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 129^e année, N. 4, 1985, pp. 727-751.
- LANCEL *et al.* 1982 LANCEL S, MOREL J.-P-, THULLIER J.-P., *Mission archéologique française à Carthage, rapports sur les fouilles 1977-1978 : niveaux et vestiges puniques*, tome II, Rome : École française de Rome, 1982.
- MOREL 2011 MOREL J.-P-, « Les fouilles de Byrsa (secteur B) à Carthage : un bilan », dans : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 155^e année, N.1, 2011, pp. 325-363.
- MOREL 2011A MOREL J.-P., « Mission archéologique de Carthage-Byrsa », dans : *Les nouvelles de l'archéologie*, 123, 2011, pp. 39-43.
- OUESLATI *et al.* 2004 OUESLATI A., PASKOFF R., SLIM H., TROUSSET P., *Le littoral de la Tunisie, étude géographique et historique*, Paris : CNRS éditions, Paris, 2004.

LA CARTHAGE TARDO-ANTIQUE : TOPOGRAPHIE URBAINE ET LA MAISON AU CRYPTOPORTIQUE

Benoît LANNAZ

Introduction

Carthage est souvent évoquée en tant que cité punique majeure, s'inscrivant dans bien des récits et occupant une place prépondérante dans l'histoire de la Méditerranée antique. D'une importance toute aussi grande, la Carthage romaine impériale joua à son époque un rôle tout aussi prédominant. Ambitieuse colonie augustéenne à l'aube du Haut Empire, elle perdurera pour devenir la capitale de l'Afrique proconsulaire, province et grenier à blé de la Rome impériale. En son sein, la maison au Cryptoportique constitue un exemple concret et explicite du dynamisme urbain et architectural de cette cité fleurissante.

1. Carthage

1.1 Situation géographique et topographie locale

Carthage fut fondée à la charnière des deux bassins de la mer Méditerranée (séparés par des hauts fonds situés entre la Sicile et la Tunisie).¹ L'emplacement stratégique de la cité est favorisé par les éléments naturels de défense qui l'entourent. Sa péninsule, véritable éperon à l'intérieur du Golfe de Tunis, est bordée par la mer à l'est, le Lac de Tunis au sud et la Sebkha² Ariana au nord (constituant alors encore une baie reliée à la mer). Le flanc restant est barré par plusieurs collines, dont la principale, Byrsa, à l'ouest et la colline de l'Odéon au nord-ouest.

Au regard du colonialisme impérial romain et plus que nulle part ailleurs en Afrique du Nord, le site de Carthage offrait le cadre idéal à une politique urbaine comme architecturale pérenne, efficace et dominante. Là où dans d'autres colonies romaines, un capitolé bâti sur un imposant podium fait office de centre artificiellement élevé, comme pour répondre à la nécessité d'une colline absente. À Carthage en revanche, la haute plate-forme nivelée au sommet de la colline de Byrsa dominait la plaine côtière et couronnait la cité de par le monumentalisme de ses bâtiments et du temple principal³, lui offrant une puissance topographique naturelle, à l'instar de Rome elle-même.

¹ Wikipedia, « Site archéologique de Carthage », en ligne : wikipedia.org.

² Dépression à fond plat, inondable, à la végétation restreinte par les sols salés (Wikipedia, « Sebkha », en ligne : wikipedia.org).

³ RAKOB 2000, p. 82.

1. 2 Histoire et développement urbain

En 146 av. J.-C., à la solde d'un siège ayant duré trois ans et marquant l'achèvement des guerres puniques, la cité de Didon est anéantie. D'origine phénicienne, Carthage resta fidèle à sa nature et, tel le phénix, de ces cendres furent érigées les fondations d'une nouvelle Carthage, répétant le cycle et vouant désormais la cité, autrefois Némésis de Rome, à devenir une actrice primordiale de l'Empire romain durant la majeure partie de son existence, en tant que capitale de la province romaine de l'Afrique proconsulaire.

Il fallut néanmoins attendre que ces cendres refroidissent, et le souvenir longtemps brûlant de cette cité déclarée *sacer* par Scipion Émilien, conduit à la prohibition *sine qua non* de toute installation sur ces terres désolées, comme semblent d'ailleurs l'attester les multiples sondages et autres interventions archéologiques entreprises sur le site.⁴

En 122 av. J.-C., Caius Gracchus envoya bien des colons à Carthage pour fonder la *Colonia Iunonia Karthago*, mais celle-ci fut établie en périphérie de la ville et ne constitua qu'une tentative notable, mais éphémère. C'est en 44 av. J.-C. que Jules César réinvestit Carthage et créa une nouvelle colonie baptisée *Colonia Iulia Concordia Karthago* sous Auguste.

Bien que les sources archéologiques manquent pour la période de développement augustéenne, laissant imaginer une colonie relativement pauvre et chétive au cours de son premier siècle d'existence, certains témoignages antiques attestent en revanche pour cette époque d'une politique de développement ambitieuse et en plein essor. On peut notamment attribuer⁵ l'expression de Pline l'ancien : « *Colonia Carthago Magnae in vestigiis Carthaginis* »⁶ comme éloge de cette nouvelle et déjà importante Carthage. Archéologiquement, l'existence dès la fondation de la colonie de riches bâtiments comportant éléments en marbre et fragments de sculptures d'époque julio-claudienne est par exemple attestée.⁷

C'est le plateau de Byrsa qui pour cette période de fondation de la cité livra les vestiges les plus évidents, tel que le *forum* monumental placé au centre névralgique de la nouvelle trame urbaine. Plusieurs campagnes de fouilles, notablement allemandes^{8, 9}, menées le long du *decumanus maximus* permettent d'ouvrir des fenêtres sur la mise en place du plan urbain.¹⁰

Force est alors de constater que le plan orthonormé augustéen se calque sur la Carthage punique (fig. 1) dans le sens où l'orientation de la cité et de son *decumanus maximus*

⁴ RAKOB 2000, p. 73.

⁵ CRISTOFORI 1989, p. 83.

⁶ Pl., *nat.*, IV, 24.

⁷ RAKOB 2000, p. 79.

⁸ NIEMEYER *et al.* 2007.

⁹ DOLENZ *et al.* 2012.

¹⁰ *Ibid.*, p. 74-75.

Néanmoins et contrairement à l'ancienne capitale, dont le plan urbain irrégulier et adaptable savait épouser la topographie du lieu, l'urbanisme romain se voulait dans le cas de colonies absolument régulier et imposait coûte que coûte son plan prédéfini. Dans le cas de la *Colonia Iulia Concordia Karthago*, cette rigidité entraîna un nombre conséquent de contraintes et de restrictions dans l'usage des axes de circulations. Par exemple, l'importante différence d'altitude entre la côte et le plateau de Byrsa eut pour conséquence des pentes trop raides¹³ pour être pratiquées par des chars, et ce malgré une largeur de rue suffisante (7.06 mètres¹⁴). Enfin, malgré cette rigidité, le plateau de Byrsa put parfaitement être intégré dans l'urbanisme de la colonie sans altérer le plan orthogonal.¹⁵

Ainsi, la colonie augustéenne ne fait de loin pas table rase des vestiges puniques, et même s'en inspire largement : dans la phase initiale d'aménagement de la colonie, les murs construits le long de la côte copiaient les alignements des ruines puniques, sans les réutiliser pour autant. En effet, les nouveaux bâtiments romains ont été basés sur le dernier niveau de circulation punique après un nettoyage des couches de destruction de la première Carthage. Les déblais étaient ensuite replacés pour former le nouveau niveau de circulation. Les fondations plus profondes, comme celles nécessaires pour soutenir le poids d'*insula* terrassées dans les zones à forte déclivité traversaient les niveaux puniques pour atteindre le sol naturel et bénéficier de sa stabilité.¹⁶

Le plan urbain augustéen persista tout au long de l'occupation romaine de la cité, malgré certaines altérations tardo-antiques locales (cf. chapitre 2). Récemment, et à l'opposé du célèbre message délivré par Caton l'ancien, d'importants moyens ont été mobilisés pour que Carthage ne soit pas détruite. Ainsi fut motivée la campagne UNESCO « Save Carthage Project » conduisant à d'importantes fouilles visant une meilleure compréhension de l'extension de la colonie. Il a dès lors été constaté que les bordures sud et nord, à la jointure entre les espaces urbains et ruraux, n'ont été aménagées qu'au II^e siècle ap. J.-C.¹⁷ L'extension septentrionale de la ville, incluant le quartier des villas sur la colline de l'Odéon, semble s'être faite progressivement à partir de la côte, et son versant sud n'a été bâti que dès l'époque flavienne. C'est également à cette époque que les rues ont été aménagées à l'ouest du *cardo maximus*, mais c'est uniquement durant la période tardo-antique de la cité, dès le III^e siècle ap. J.-C., que les premières habitations furent construites. Il fallut attendre un siècle supplémentaire pour voir une densification significative de ce secteur.¹⁸ Cette densification importante, respectant strictement et sans déviation la planification augustéenne¹⁹, fait écho à l'essor du II^e siècle av. J.-C., notamment perceptible par l'importance du

¹³ Dans le cas du *decumanus maximus*, des *decumani* I et II sud, et des *decumani* II, III, IV et V nord (RAKOB, 2000, p. 76).

¹⁴ BALMELLE *et al.* 2012, p. 334.

¹⁵ RAKOB 2000, p. 76.

¹⁶ *Ibid.*, p. 77.

¹⁷ *Ibid.*, p. 74.

¹⁸ BALMELLE *et al.* 2012, p. 333.

¹⁹ RAKOB 2000, p. 82.

réaménagement du forum sur la colline Byrsa²⁰ et coïncidant au début de la période dite tardo-antique, à la fin de la dynastie des antonins et au début de la dynastie des sévères. Carthage, colonie monumentale enfin pleinement achevée et incarnation d'une urbanisation sans concession²¹, était dès lors au sommet de sa prospérité. Dans plusieurs sources antiques, cette colonie d'intérêt majeur n'était comparée qu'à Rome elle-même.²²

Malgré tous les efforts humains, tout ce qui est érigé finit par s'effondrer, et en 439 ap. J.-C., le roi vandale Genséric conquiert la cité pour en faire la capitale de son royaume. En 534, celle-ci sera reprise au profit de l'Empire byzantin, devenant siège du diocèse d'Afrique de Justinien. Néanmoins, malgré la reconstruction de sa muraille²³ et de certains monuments, la cité ne brilla plus jamais par sa grandeur et résilience d'antan. En 698 ap. J.-C., la conquête arabe entraîna la fin définitive de Carthage qui laissa place à l'actuelle Tunis.²⁴

2. La maison au Cryptoportique

2. 1 Insertion urbaine et évolution des *insulae*

La maison au Cryptoportique se situe sur la colline de l'Odéon²⁵, à l'extrémité nord-est de la cité. Ce secteur, baptisé « quartier des villas romaines »²⁶ est particulièrement intéressant pour comprendre l'évolution de l'urbanisme de la Carthage romaine, car il permet de constater à la fois la parcellisation initiale et primitive de la colonie, constituée d'une structuration des *insulae* en petits lots et d'un découpage régulier de ces dernières en petites parcelles, mais également d'observer les évolutions de la politique urbanistique au fil des siècles de l'Antiquité tardive.²⁷

Le « quartier des villas romaines » (fig. 2) occupe actuellement la superficie de huit *insulae* (soit environ 4 hectares), dont uniquement cinq présentent encore des vestiges bâtis visibles.²⁸ Le nombre de maisons par *insula* est néanmoins variable, tant les superficies respectives de celles-ci sont inégales et ne semblent régies par aucune règle

²⁰ RAKOB 2000, p. 75.

²¹ *Ibid.*, p. 81-82.

²² *Ibid.*, p. 82.

²³ Inexistante dans un contexte de *Pax Romana* en vigueur durant la quasi totalité des deux premiers siècles d'existence de la *Colonia Iulia Concordia Karthago* (RAKOB 2000, p. 75-76).

²⁴ Encyclopédie Larousse, « Carthage », en ligne : larousse.fr.

²⁵ Tirant son nom de l'Odéon s'y trouvant. Adjacent se place un théâtre, datant possiblement de l'époque julio-claudienne. La maison au Cryptoportique est placée à proximité de ces édifices. (BALMELLE *et al.* 2012, p. 333).

²⁶ Ce quartier est originellement délimité au nord par l'Odéon et le théâtre, au sud par la mer et les thermes d'Antonin, à l'est et à l'ouest par les *decumani* nord III et IV (GUIZANI 2013, p. 199-209).

²⁷ GUIZANI 2013, p. 199.

²⁸ *Ibid.*, p. 203.

explicite. Pour les phases tardives, l'absence d'un découpage régulier au sein des *insulae* tend donc à être confirmée.²⁹

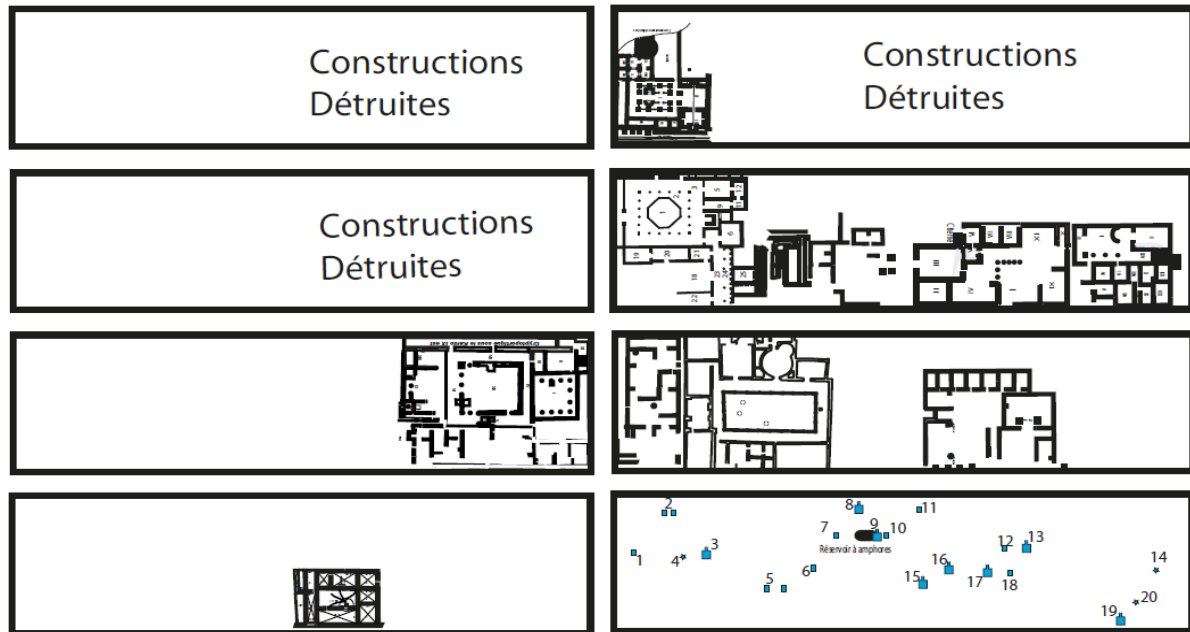


Fig. 2 : Quartier des villas romaines. Plan de situation. (GUIZANI 2013, p. 201.)

Pour les périodes plus anciennes de la colonie, une partition plus régulière est attestée pour plusieurs *insulae*. En effet, du fait de la forte déclivité naturelle de la colline, les *cardinis* étaient étagées en paliers successifs jusqu'à la côte. Dans ces zones, il était dès lors impossible d'établir des lots occupant toute la largeur d'une *insula*, d'un *cardo* à un autre. Ces *insulae* étaient alors scindées en deux dans le sens de leur longueur par un mur de soutènement, ayant également valeur de délimitation foncière. Un exemple concret parmi d'autres³⁰ se situe dans l'*insula* voisine à l'est (entre les *cardinis* X et XI, et les *decumani* IV et V) de celle qui accueille la maison au Cryptoportique. Ce mur y est conservé sur une vingtaine de mètres pour une élévation d'environ quatre mètres, et semble avoir conservé sa valeur foncière durant toute l'existence de la colonie.³¹

La maison au Cryptoportique (fig. 3), également nommée maison au péristyle (le cryptoportique étant un ajout tardif, cf. chapitre 2.2) occupe une superficie d'ensemble d'environ 2400m² (60x40 mètres), légèrement variable selon ses phases. La limite nord maximale de la bâtisse se trouvait le long du *decumanus* V, les limites est et ouest étaient respectivement constituées des *cardinis* X et IX. La limite sud est relativement floue du fait du mauvais état de conservation des structures de ce côté. Durant la dernière phase de la *domus*, les importantes transformations ont conduit à un empiètement de la maison sur la voie publique (cf. chapitre 2.2). Ce phénomène venant bouleverser la cadastration théorique de la colonie est bien mis en évidence au cours de l'Antiquité

²⁹ GUIZANI 2013, p. 206.

³⁰ BALMELLE *et al.* 2012, p. 335-336.

³¹ *Ibid.*, p. 334-335.

tardive, comme l'attestent également des *insulae* voisines.³² Cette période voit en effet l'érection de luxueuses demeures patriciennes (certaines étant agrandies comme la maison au Cryptoportique, ou d'autres voyant le jour comme la maison de la Rotonde) occupant l'espace de plusieurs parcelles telles qu'initialement planifiées.³³

Les accès à l'habitat quant à eux sont attestés par une ouverture au nord, et devaient certainement également être possibles le long de la façade est. Le mur de soutènement continu du côté ouest interdisait vraisemblablement tout accès. Le côté sud, faisant face à une autre unité architecturale, ne comportait lui non plus *a priori* aucun accès.³⁴

2. 2 Architecture et décors

Antérieurement à la maison au Cryptoportique subsistent des éléments construits n'ayant néanmoins pas pu y être reliés architecturalement et chronologiquement parlant. Ces vestiges antérieurs, dont des sols en *opus signinum*³⁵ et une cuve flanquée d'amphore datés au I^e siècle ap. J.-C. sont corroborés par le mur de soutènement du *cardo* IX, divisé en segments inégaux et témoignant de la partition originelle de l'*insulae* en trois lots distincts.³⁶

Des premières phases de la *domus* subsistent des éléments architecturaux ayant été conservés dans les phases postérieures. Dans la pièce VIII, un *opus sectile* à petit module et dans la pièce VII, un pavement noir et blanc constituent un *terminus post quem* à la seconde moitié du I^{er} siècle ou première moitié du II^e siècle ap. J.-C. Sont attribués au II^e siècle ap. J.-C., le *statumen* des galeries du péristyle, les colonnes de ce dernier ainsi que plusieurs canalisations entourant le *viridarium*³⁷. Dans les pièces XIV et XV, un autre *opus sectile* à petit module assied la première mise en place de la maison dans cette première moitié du II^e siècle ap. J.-C. Celle-ci possède dès son origine un péristyle complet et de grande taille, décoré de mosaïques majoritairement noires et blanches, ainsi qu'une aile sud ouverte au Nord sur le péristyle et le *viridarium*, sur laquelle s'ouvre un imposant *oecus* pavé d'*opus sectile* à petit module.³⁸

³² BALMELLE *et al.* 2012, p. 227.

³³ GUIZANI 2013, p. 199.

³⁴ BALMELLE *et al.* 2012, p. 227-229.

³⁵ Ces témoins décoratifs pré-flaviens sont de bons marqueurs chronologiques. Il en va de même pour les décors des revêtements de sols leur succédant, attestent de la longévité de la maison, du Haut-Empire jusqu'au V^e siècle ap. J.-C. (BALMELLE *et al.* 2012, p. 327).

³⁶ *Ibid.*, p. 326.

³⁷ Jardin situé au centre du péristyle.

³⁸ BALMELLE *et al.* 2012, p. 326-327.

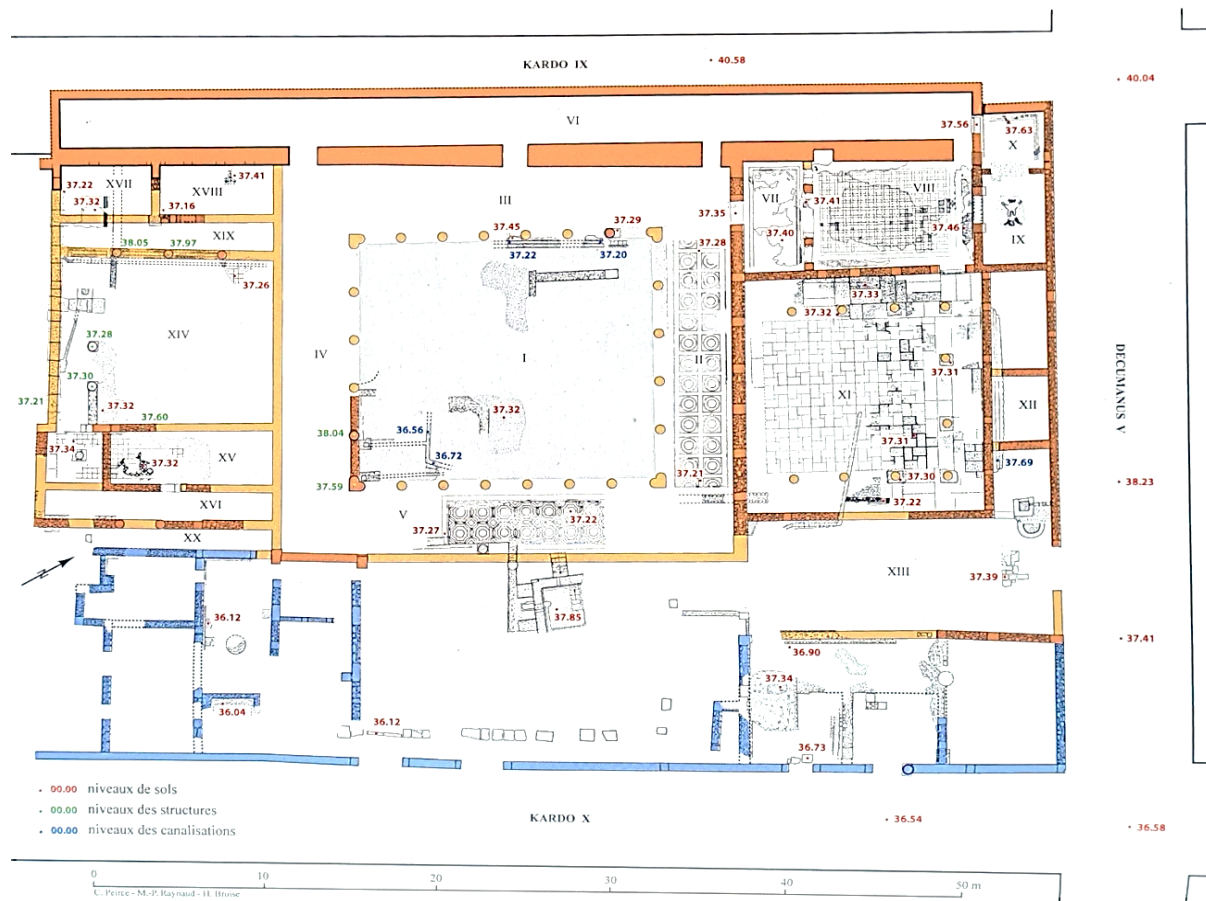


Fig. 3 : Maison au Cryptoportique. Relevé des vestiges. En orange : murs conservés, en jaune : murs restitués, en bleu : aile est. (BALMELLE *et al.* 2012, p. 228.)

Dans la seconde moitié du III^e siècle ap. J.-C., des transformations significatives viennent modifier le plan original de la maison, particulièrement en ce qui concerne son aile nord. La partie nord-est arasée et remplacée par un *oecus* corinthien revêtu d'un *opus sectile* de grand module, ouvert au sud sur le péristyle et éclairé au nord par un puit de lumière. La partie nord-ouest a quant à elle accueilli la pièce IX, ornée d'une mosaïque représentant une peau de tigresse. Dans le péristyle lui-même, des murets d'entrecolonnement et l'aménagement de bassins semblent également être rattachés à cette phase dont la configuration persiste jusqu'aux dernières décennies du IV^e siècle ap. J.-C.³⁹

Les prochaines transformations majeures interviennent au début du V^e siècle ap. J.-C., conférant à l'habitat son architecture et décor qui perdureront jusqu'à la chute de la cité. À l'ouest, le fameux cryptoportique à voûte en plein cintre est érigé (en arrière de l'ancien mur de soutènement et faisant ainsi déborder la maison sur le *cardo* IX (réduit à une largeur de 3.9 mètres contre 7.06 mètres initialement⁴⁰), accessible à partir du péristyle et de la pièce IX constituant un petit appartement.⁴¹ L'appellation de

³⁹ BALMELLE *et al.* 2012, p. 327.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 248.

⁴¹ *Ibid.*, p. 327.

cryptoportique issue des premières fouilles est d'ailleurs inexacte dans le sens où celui-ci n'est pas entièrement souterrain. Enfin l'absence de décor, d'aménagement et son revêtement en terre battue laisse floue la fonction exacte de cet espace.⁴² Parmi les autres modifications, on peut noter un changement d'orientation de l'*ecus* XI, désormais isolé du péristyle et tourné vers l'extérieur de la maison, laissant supposer un changement de fonction. Au nord, l'espace X est créé, mitoyen à l'ouest de l'espace IX alors réduit en taille. Au sud, la pièce XV est scindée par un mur de refend⁴³. Cette dernière phase comporte également une réfection de plusieurs revêtements de sol, donnant aux espaces une lisibilité qui sera favorable à leur mise en valeur actuelle.⁴⁴

2. 3 Mise en valeur

La maison au Cryptoportique a avantageusement bénéficié d'une bonne documentation relative à sa consolidation, sa restauration et sa mise en valeur. Cette reconstitution partielle aujourd'hui observable et visitable remonte à 1989, à la suite des campagnes de fouilles réalisées en 1987 et 1988 et sur la base de dégagement et premières restaurations au cours de la première moitié du XX^e siècle.⁴⁵

La conservation généralement médiocre des vestiges et la limite des investigations archéologique n'ont permis qu'un projet restreint, essentiellement axé sur la stabilisation des éléments architecturaux encore en place, sans réelle reconstitution bâtie. Celui-ci, au moyen d'une mise en œuvre rapide et peu coûteuse (mais nécessitant tout de même un entretien régulier), a néanmoins permis d'exposer de façon lisible le plan de la *domus* et d'identifier clairement les différents espaces. Chacun d'entre eux était caractérisé par un revêtement de sol clairement distinct. Les colonnes manquantes du péristyle ont été symbolisées par des blocs de béton cylindriques teintés, placés selon un rythme supposé (dont l'incertitude a explicitement été indiquée). Les restes de mosaïques qui avaient été retirées lors des fouilles ont été replacés et scellés dans des dalles de béton armé, puis leur étendue originelle a été délimitée de façon abstraite à l'aide d'un revêtement de briques rouges concassées. Les parties subsistantes d'*opus sectile* ont été préservées et mises en valeur selon un procédé similaire aux mosaïques, à l'aide d'un gravier gris. Les pièces dont la nature des revêtements de sol était inconnue ont été marquées de gravillons blancs. Dans l'enceinte du péristyle, un *viridarium* a été reconstitué avec des essences végétales locales telles que le cyprès, le laurier, l'olivier et le romarin).⁴⁶

⁴² BALMELLE *et al.* 2012, p. 249-250.

⁴³ Un changement dans la fonction de la maison, déjà suggéré par les autres modifications de son plan, pourrait justifier la division de cet espace à des fins de différenciation, possiblement en vue d'un stockage particulier, ou du moins d'une répartition de l'espace ajustée à d'éventuels nouveaux besoins et aux modalités d'occupation d'alors. En effet, cette pièce est désormais et dans sa majorité isolée de la pièce XIV et ne pourrait donc être accessible que par le sud (pièce XX). Le recours à un mur de refend (porteur par définition) pourrait en outre être justifié par un besoin de stabilisation structurelle de cette partie de l'édifice.

⁴⁴ BALMELLE *et al.* 2012, p. 327.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 371.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 371-375.

Outre ces évocations, deux sondages ont été laissés ouverts et sécurisés. Le premier ouvre une fenêtre zénithale sur un niveau de sol ancien sur lequel repose un élément en place de stylobate, le second expose (frontalement et zénithalement) un dépôt d'amphores.⁴⁷

Conclusion

La maison au Cryptoportique trouve ses racines au II^e siècle ap. J.-C., dans une période d'essor important pour la *Colonia Iulia Concordia Karthago*. La bâtisse se place alors en tant que véritable archive du riche et durable développement de la colonie, avec une mise en place ancienne et une évolution sur toute l'existence de la colonie jusqu'à l'invasion vandale. À la fin de l'Antiquité, on y circule sur des sols remontant aux prémices de la maison et ayant tout du long subsisté de concert : *opus sectile* à petit module du début du II^e siècle ap. J.-C., pavement de marbre à grand module de la fin du III^e siècle ap. J.-C. ou encore pavements noir et blancs archaïsants. Enfin, les importantes transformations du début du V^e siècle ap. J.-C. perceptibles dans ce quartier des villas romaines altérant la planification augustéenne jusqu'alors indéfectible témoignent de la vitalité et de l'essor constant de la Carthage de l'Antiquité tardive, et ce jusqu'à son abandon.⁴⁸

Bibliographie

- BALMELLE *et al.* 2012 BALMELLE C., BOURGEOIS A., BROISE H., DARMON J.-P., ENNÏFER M., *Carthage, colline de l'Odéon : maisons de la Rotonde et du Cryptoportique (recherches franco-tunisiennes 1987-2000)*, Rome : Institut national du patrimoine de Tunis et l'École française de Rome, Collection de l'École française de Rome, 2012.
- CRISTOFORI 1989 CRISTOFORI A., « Colonia Carthago Magnae in vestigiis Carthaginis (Plin., Nat. Hist., V, 24) », dans : *Antiquités africaines*, 25, 1989, p. 83-93.
- DOLENZ *et al.* 2012 DOLENZ H., FLÜGEL CH., *Karthago. Die Deutschen Ausgrabungen in Karthago, vol. IV: Römische und Byzantinische Grossbauten am Decumanus Maximus*, Mayence : Deutsches Archäologisches Institut et Institut national du patrimoine de Tunis, 2012.
- GUIZANI 2013 GUIZANI S., « Urbanisme et architecture domestique à Carthage : le « quartier des villas romaines », dans : *Urbanisme et architecture en Méditerranée antique et médiévale à travers les sources archéologiques et littéraires, Actes du 2^{ème} colloque international, 24-25-26 novembre 2011, à l'Institut Supérieur des Sciences Humaines de Tunis et à la Bibliothèque Nationale, Tunis, 2013, p. 199-209.*

⁴⁷ BALMELLE *et al.* 2012, p. 375.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 331.

NIEMEYER *et al.* 2007 NIEMEYER H. G., DOCTER R. F., SCHMIDT K., BECHTOLD B., *Karthago. Die Ergebnisse der Hamburger Grabung unter den Decumanus Maximus*, 1 et 2, Hamburger Forschungen zur Archäologie, 2, Mayence: Philipp von Zabern, 2007.

RAKOB 2000 RAKOB F., « The making of Augustan Carthage », dans: FENTRESS E. (dir.), *Romanization and the City: Creation, Transformations, and Failures*, *Journal of Roman Archaeology*, 38, Portsmouth, Rhode Island, 2000, p. 72-82.

Sources anciennes

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, livre V. Texte établi et commenté par B.D. SHAW, Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 1981.

Webographie

Encyclopédie Larousse, « Carthage », en ligne : <https://www.larousse.fr/encyclopedie/ville/Carthage/111922>, [consulté le 14 juin 2022].

Wikipedia, « Sebkhā », en ligne: <https://fr.wikipedia.org/wiki/Sebkhā>, [consulté le 14 juin 2022].

Wikipedia, « Site archéologique de Carthage », en ligne: https://fr.wikipedia.org/wiki/Site_arch%C3%A9ologique_de_Carthage, [consulté le 14 juin 2022].

CARTHAGE : LE TOPHET, LES PORTS PUNIQUES, LE QUARTIER MAGON ET LE QUARTIER DIDON

Armand PELLETIER

Introduction

Dans ce document, nous tentons d'exposer l'essentielle des connaissances actuelles au sujet de l'occupation punique de Carthage, notamment au sud de la cité, sur le littoral (Fig. 1). Nous commencerons par le Tophet, à la fois sanctuaire et nécropole, composé essentiellement de stèles et d'urnes contenant souvent des restes d'enfants. Les chercheurs ont pendant longtemps pensé que ces jeunes avaient été sacrifiés. Aujourd'hui, cette thèse est remise en question, mais les preuves manquent pour véritablement trancher le débat.

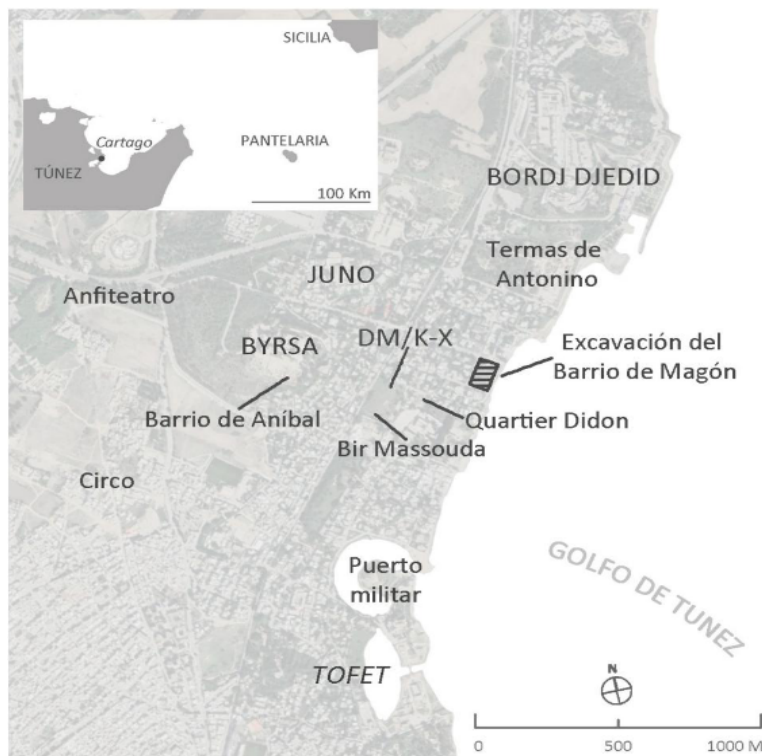


Fig. 1 : Carte de Carthage montrant les principaux éléments archéologiques (ORTEGA 2022, p.91.)

Ensuite, nous évoquons les ports puniques, le port commercial et le port militaire. Ces constructions publiques vont nous en apprendre un peu plus sur les relations qu'entretenait Carthage avec le reste de la Méditerranée, en termes d'échanges et de gestion des conflits.

Puis, nous parlerons du quartier Magon. Cette zone, fouillée par une mission allemande, donne un aperçu de l'urbanisme de la Carthage punique. On y a mis au jour une partie de remparts, et des maisons plutôt riches organisées selon un plan orthogonal.

Enfin, nous présenterons le quartier Didon, lui aussi fouillé par la mission allemande. On y trouve des habitations datées de la fondation de la cité, env. 750 av. J.-C. Puis on suit l'évolution du quartier, détruit pendant les guerres avec Rome. Une insula y est construite après la conquête romaine, et la zone évoluera encore jusqu'à l'époque Byzantine.

1. Tophet

1. 1 Historique des recherches

Les premières stèles du Tophet de Salammbô à Carthage, font leur apparition au XIXème siècle et attirent l'attention des historiens¹. Elles sont issues de fouilles clandestines menées par des locaux qui proposent leurs trouvailles à des notables éclairés. Ce marché noir fonctionne jusqu'en décembre 1921, lorsqu'on propose une stèle très différente des autres à P. Gielly : celle-ci montre un homme de profil portant un enfant dans son bras gauche (Fig. 2). Cette stèle se démarque donc des précédentes qui ne comportaient généralement que des inscriptions votives. Dès lors, Gielly tient à connaître le lieu de mise au jour de cette stèle. Il fait suivre son "fournisseur" qui le mène droit au sanctuaire. Paul Gielly achète donc le terrain, en association avec François Icard, chef de la police de Tunis, et y entame immédiatement des fouilles. Les découvertes sont singulières. Les stèles sont positionnées au-dessus d'urnes en céramique contenant des cendres d'enfants et quelques offrandes. Se référant à ces trouvailles et aux textes antiques, ils déduisent que des sacrifices d'enfants se déroulaient là à l'époque. Ils choisissent donc de nommer l'endroit « Tophet », nom tiré des textes bibliques qui fait référence à un lieu où se déroulaient de tels sacrifices².



Fig. 2 : Stèle du prêtre avec l'enfant musée du Bardo (Wikimedia.org)

Depuis, plusieurs campagnes de fouilles ont eu lieu sur le site, notamment sous l'égide de la mission américaine. On en connaît donc plus sur la structure du sanctuaire et son organisation. On connaît aussi désormais des lieux semblables dans le monde punique : à Sousse, Motyé, Tharros, ou encore Nora. Mais nous ne savons toujours pas ce qu'il se passait réellement au sein de ces sanctuaires.

¹ BENICHOUSAFAR 2004, p. 1.

² *Ibid.*, p. 2.

1. 2 Vestiges

Comme évoqué précédemment, le matériel archéologique issu du Tophet se compose de stèles ou de cippes en pierre placés au-dessus d'urnes contenant généralement des restes incinérés d'enfant ou d'animaux. L'utilisation du site s'étend du milieu du VIII^{ème} siècle av. J.-C. à la moitié du II^{ème} siècle av. J.-C. et ceci dans une superposition de quatre strates nommées Tanit I, IIa, IIb, et III³. Ces strates se distinguent par leur position les unes au-dessus des autres, et aussi par l'agencement des dépôts (Fig. 3).

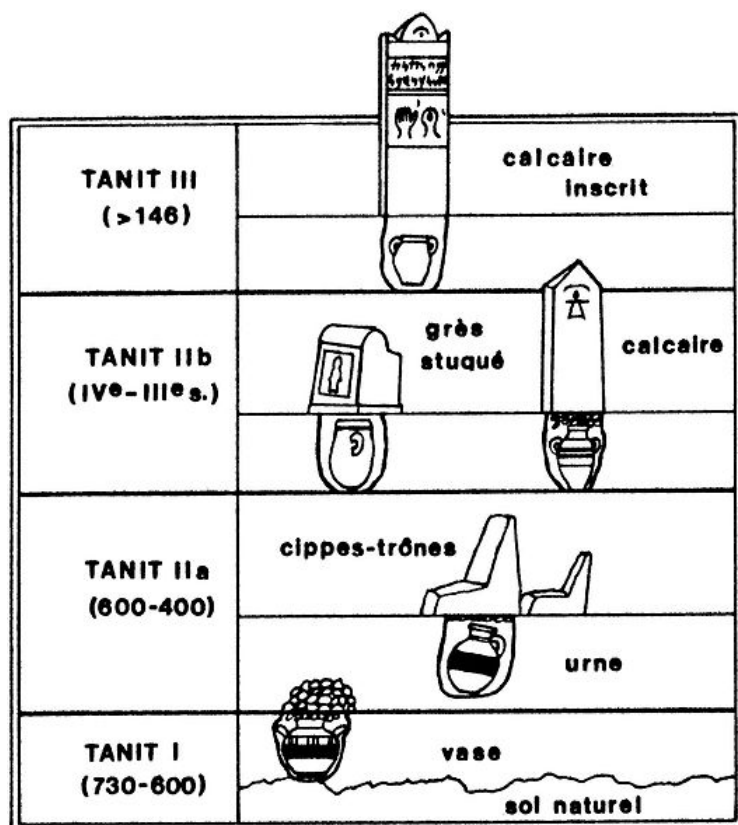


Fig. 3 : Schéma de la stratigraphie du Tophet (Wikimedia.org)

on voit plus fréquemment des motifs dessinés dessus⁴. Tanit III est quant à elle dominée par la présence de stèles à acrotères, elles sont souvent décorées d'inscriptions et de symboles.

1. 3 Épigraphie et iconographie

Comme dit plus haut, les stèles sont souvent décorées et peuvent comporter des inscriptions. C'est surtout le cas pour la dernière période (Tanit III).

³ BENICHOUSAFAR 2004, p. 33.

⁴ *Ibid.*, p. 81.



Fig. 4 : Signe de Tanit sur une stèle du Tophet (Wikimedia.org)



Fig. 5 : Signe de la bouteille sur une stèle (Wikimedia.org)

Ces inscriptions prennent généralement la forme de prières ou de remerciement aux divinités. Les motifs présents sur les stèles sont aussi majoritairement à caractère religieux. On trouve très fréquemment le signe de Tanit (Fig. 4), ou le signe de la bouteille (Fig. 5), qui sont liés aux croyances.

Comme évoqué précédemment, la face ornée peut prendre la forme d'un temple, ou d'une cella, sculpté en bas-relief. À la fin de la période Tanit III, des formes anthropoïdes apparaissent sur les stèles, dont le célèbre prêtre avec l'enfant (Fig. 2). Des plantes et des animaux font aussi leur apparition.

2. Les ports puniques

2.1 Historique des recherches

Les ports sont un élément essentiel de Carthage. En effet, la cité est de fondation phénicienne. Ces derniers sont connus pour leur habileté en navigation⁵. C'est par la mer, à travers un réseau commercial bien développé et une puissante flotte militaire, que Carthage va s'affirmer comme une cité de grande importance dans le bassin

⁵ MOSCATI 1997, p. 639-640.

méditerranéen. Les recherches au sujet des ports puniques de Carthage s'appuient sur le texte d'Appien, cité ici d'après Lancel⁶ :

« Les ports de Carthage étaient disposés de telle sorte que les navires passaient de l'un dans l'autre ; [...] Le premier port, réservé aux marchands, était pourvu d'amarres nombreuses et variées. Au milieu du port intérieur était une île. L'île et le port étaient bordés de grands quais. Tout le long de ces quais, il y avait des loges, faites pour contenir 220 vaisseaux, et, au-dessus des loges, des magasins pour les agrès. [...] Sur l'île on avait construit pour l'amiral un pavillon d'où partaient les signaux des trompettes et les appels des hérauts et d'où l'amiral exerçait sa surveillance. L'île était située en face de l'entrée et elle s'élevait fortement : ainsi l'amiral voyait ce qui se passait en mer tandis que ceux qui venaient du large ne pouvaient pas distinguer nettement l'intérieur du port. »

Cette description est plutôt précise et permet à Chateaubriand d'identifier leur emplacement, déjà au début du XIX^{ème} siècle, par une simple observation des lieux. Mais ces emplacements se situent bien loin des vestiges puniques connus à l'époque. Tous les archéologues ne sont donc pas d'accord avec cette théorie⁷. Il faut attendre les fouilles impulsées par l'UNESCO, dans les années 1970, pour prouver qu'il s'agit bien là des ports décrits dans les sources antiques.

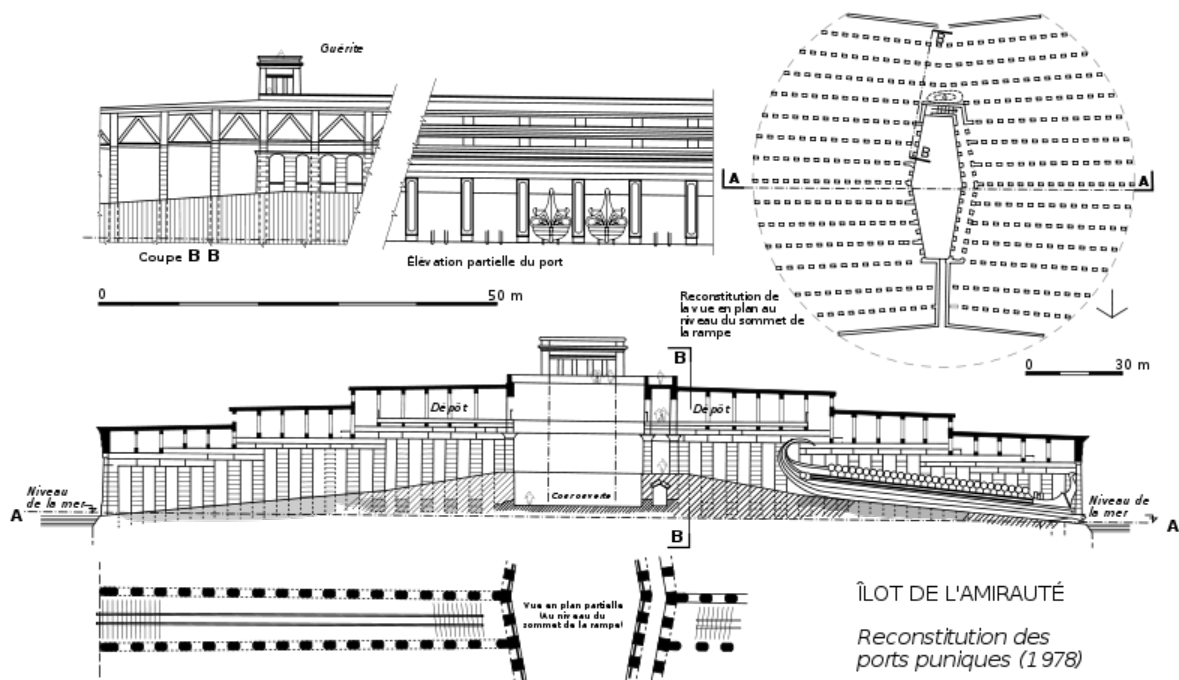


Fig. 6 : Hypothèse de reconstitution de la phase punique de l'îlot de l'amirauté (LANCEL 1992, p. 301.)

⁶ LANCEL 2014, p. 93.

⁷ *Ibid.*, p. 94.

2. 2 Vestiges

On remarque immédiatement les deux lagunes (Fig. 1). La lagune rectangulaire, désormais plutôt ovale, était le port commercial. Et la lagune ronde présente les vestiges du port militaire, avec en son centre l'îlot de l'Amirauté (Fig. 6).

Par endroits, les archéologues ont mis au jour des portions de quais. Sur la rive ouest du port commercial et dans l'angle nord-ouest, les assises des quais ont été étudiées. Les plus anciennes semblent remonter au III^{ème} siècle av. J.-C. Sur l'îlot de l'amirauté, la mission archéologique britannique a mis au jour les quais et les cales qui servaient à mettre les bateaux à sec pour l'hivernage et effectuer les réparations. En tout, il devait y avoir une trentaine de cales sur l'îlot et environ 140 sur le pourtour extérieur du port⁸. La mission a également découvert les fondations d'une tour au milieu de l'îlot, identifiée comme le pavillon de l'amiral décrit par Appien. Enfin, le chenal qui reliait originellement les ports à la mer a été identifié à l'extrémité sud du port commercial. L'entrée du chenal était protégée des vents et remous par un terre-plein, ce qui permettait aux navires de manoeuvrer dans la baie⁹.

Après la conquête romaine, les ports sont réutilisés. L'îlot de l'Amirauté est transformé en « Forum maritime »¹⁰. Un temple y est construit, de même qu'un bâtiment octogonal à la fonction inconnue. Sur tout le pourtour de l'îlot, est érigée une colonnade (Fig. 7).



Fig. 7: Maquette de l'îlot de l'amirauté à l'époque romaine (Wikimedia.org)

Sur les rives extérieures, on devait retrouver des établissements artisanaux et des boutiques. C'est en tout cas ce qui a été mis au jour sur la rive nord du port circulaire. A l'ouest du port commercial, les archéologues américains ont découvert un grand bâtiment aux fondations voûtées et interprété comme un entrepôt¹¹.

⁸ LANCEL 1992, p. 299.

⁹ *Ibid.*, p. 303-305.

¹⁰ ENNABLI 1992, p. 87.

¹¹ *Ibid.*, p. 88.

3. Quartier Magon

3. 1 Historique des recherches

Les fouilles de ce quartier sont amorcées sous l'impulsion de la campagne de fouilles lancée par l'UNESCO en 1973. Elles se sont poursuivies jusqu'en 1982, sous l'égide de la mission archéologique allemande. Ils y ont découvert notamment des habitations puniques datées du VI^{ème} siècle av. J.-C. pour les plus anciennes, de même qu'une partie de la muraille entourant la cité à la même époque. Les archéologues ont pu constater l'évolution du quartier jusqu'à la fin de la période romaine.

3. 2 Vestiges

Les fouilles n'ont pas pu être menées plus profondément en raison de la hauteur de la nappe phréatique. Mais il est très probable que l'aménagement de cette zone en quartier d'habitation soit contemporain de ces constructions¹². En effet, les fouilles qui ont eu lieu plus à l'intérieur des terres ont montré des ateliers de métallurgie de la période archaïque. Ce type d'activité se trouve généralement reléguée à la périphérie extérieure des cités car source de nuisances¹³. Les habitations sont de taille assez conséquente (env. 430m² en moyenne), plusieurs d'entre elles sont dotées de citernes. Et elles sont placées le long de rues et ruelles disposées selon un plan orthogonal (Fig. 8).

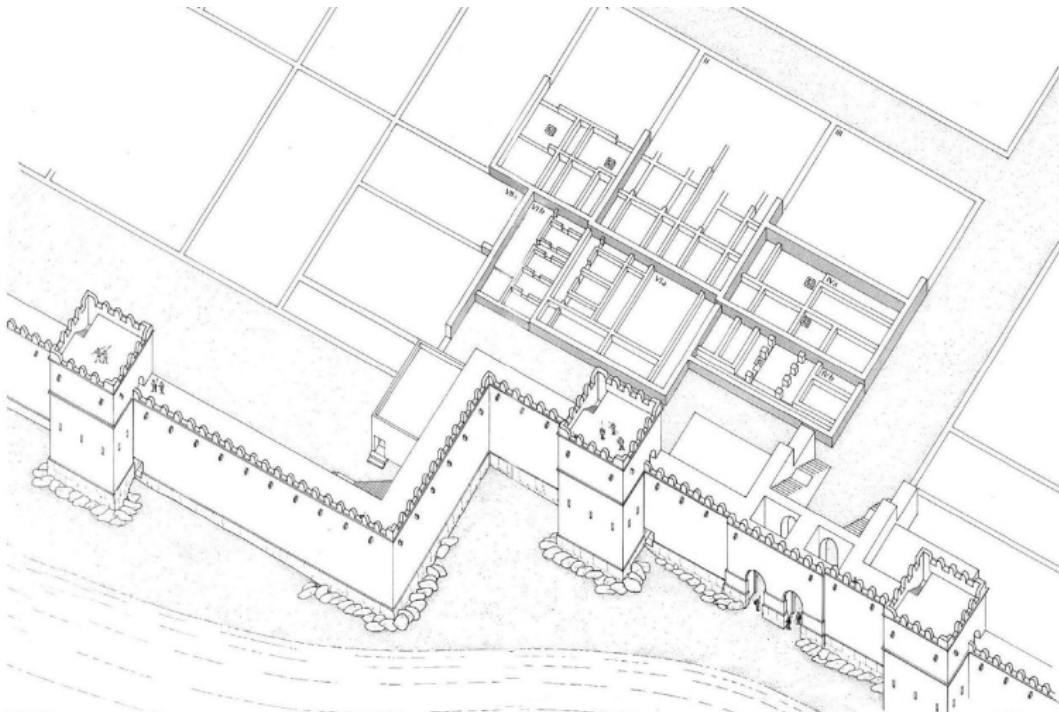


Fig. 8 : Reconstitution du quartier Magon à l'époque punique (ORTEGA 2022, p. 95.)

¹² ORTEGA 2022, p. 93.

¹³ *Ibid.*, p. 92.

Du côté du littoral, les chercheurs ont retrouvé les fondations d'une muraille considérée comme la muraille protégeant la ville. Dans cette enceinte, une porte était construite, protégée par un bastion¹⁴. On estime que cet ouvrage mesurait 6m de hauteur. Plusieurs tours étaient intégrées à intervalle régulier tout au long du tracé de la muraille.

Le quartier a subi plusieurs modifications jusqu'à la fin de la période punique. Il est difficile d'interpréter l'agencement des maisons et pièces durant cette période. Seules les rues principales semblent résister aux réformes successives.

La dernière réforme voit une modification de la muraille. La porte est rapprochée du littoral puis fermée. Les habitations s'agrandissent : certaines englobent celles qui les bordent, d'autres profitent de l'espace créé par le déplacement de la muraille. Elles sont alors dotées d'une décoration généreuse¹⁵.

Après la conquête romaine, la cité est reconstruite toujours selon le même plan orthogonal. Les romains se servent des ruines puniques comme fondation pour leur construction. Le matériau punique est réutilisé pour les nouvelles élévations. Les citernes sont également réutilisées. Dès lors, le quartier ne subira plus de modifications importantes¹⁶.

4. Quartier Didon

4. 1 Historique des recherches

Après avoir fouillé le quartier Magon, et toujours sous l'impulsion du programme de sauvegarde de l'UNESCO, l'institut allemand d'archéologie a poursuivi ses travaux à la rue Ibn Chabâat, baptisant ses découvertes « quartier Didon » (Fig. 1).

Ces fouilles se déroulent donc un peu plus loin du littoral, se rapprochant de ce qui peut être le centre de la Carthage archaïque. Le site est fouillé de 1988 à 1996 par F. Rakob, puis repris entre 2009 et 2012 en coopération avec l'INP, l'institut national du patrimoine¹⁷. Les archéologues y ont mis au jour des habitats archaïques, des édifices publics de l'époque punique, et de grands bâtiments publics de l'époque romaine.

4. 2 Vestiges

Dans ce quartier, on a fouillé les habitations parmi les plus anciennes de la cité. En effet, les tessons de céramiques trouvées dans les fondations datent les travaux de la deuxième moitié du VIII^{ème} siècle av. J.-C. En dessous, les chercheurs ont repéré une couche anthropique contenant des déchets de consommation : os bovins, pépins de raisins, graines de céréales, tessons de céramique, et charbons de bois. Les datations

¹⁴ ORTEGA 2022, p. 94.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ ENNABLI 1992, p. 37.

¹⁷ FLÜGEL ET DOLENZ 2018, p. 28.

au Carbone 14 situent cette couche à la deuxième moitié du IX^{ème} siècle av. J.-C.¹⁸, ce qui coïncide avec la période de la fondation de Carthage. Les chercheurs ont donc retrouvé quatre maisons aménagées de façon similaire présentant plusieurs salles autour d'une cour (fig. 9).



Fig. 9 : Plan du quartier Didon à l'époque archaïque (FLÜGEL et DOLENZ 2018, p. 34.)

Vers 500 av J.-C. ces bâtiments sont arasés pour la création d'une place publique. Celle-ci est délimitée par deux grands bâtiments au sud et à l'ouest. L'édifice I (Fig. 10), à l'ouest est interprété comme un temple dont l'ouverture serait à l'ouest ou au nord¹⁹. Ses murs reposent par endroits sur les fondations d'époque archaïque. À l'angle sud-est de cet édifice, vient se coller l'édifice II, qui s'étend vers l'est. La fonction de ce dernier reste floue. Mais il est considéré comme un bâtiment public car on y a retrouvé de nombreux sceaux en argile. La construction de ces deux édifices est strictement contemporaine, puisqu'ils partagent une seule et même fosse de construction.

Cette place subira encore une modification importante vers 300 av. J.-C., avec l'arasement de l'édifice II qui sera remplacé par un portique reprenant ses murs ouest, sud, et est. Le niveau du sol sous cet édifice est donc ramené à celui de la place publique. A l'est, un troisième bâtiment vient compléter ce complexe.

¹⁸ FLÜGEL ET DOLENZ 2018, p. 28.

¹⁹ *Ibid.*, p. 35.

A l'époque romaine, ces murs sont réutilisés pour la construction d'une insula. Puis vers 50 après J.-C., l'insula sera transformée en un grand bâtiment, probablement un entrepôt. Ce dernier deviendra, vers 200, à nouveau un édifice public monumental qui sera à son tour transformé en rotonde à l'époque byzantine.



Fig. 10 : Plan du quartier Didon durant la période punique (FLÜGEL et DOLENZ 2018, p. 35.)

Conclusion

Dans ce document nous avons exposé les vestiges mis au jour le long du littoral de Carthage. On y trouve les témoignages les plus anciens de l'occupation de la cité. Ce qui ressort, c'est que dès la période archaïque, il y avait une logique d'urbanisation mise en place au sein de la cité. Ce plan d'aménagement a perduré au fil des siècles ; repris par les Romains après avoir détruit la cité, on peut considérer que les rues actuelles le suivent encore dans les grandes lignes.

Cette logique d'aménagement du territoire se reflète dans la pérennité des voies de circulation et de l'utilisation des lieux. Par exemple, le tophet est en activité très tôt et sa fonction ne change pas au cours du temps, de même il n'est pas déplacé. Quand l'espace qui lui est dédié est totalement occupé, on remblaie et on continue l'utilisation au-dessus.

Dans le quartier Didon, il y a certes un changement de fonction au Vème siècle av. J.-C. avec la destruction des habitations pour créer une place et des édifices publics, mais les rues alentour ne sont pas modifiées. À chaque remaniement du lieu, il y a utilisation des fondations antérieures.

Il en va de même pour le quartier Magon. Les premières constructions coïncident avec la construction de la place du quartier Didon. C'est probablement le résultat d'une période de prospérité qui voit la population s'agrandir et donc il y a aménagement de nouvelles zones d'habitations pour libérer de la place au sein de la cité.

Les ports sont datés du III^{ème} siècle av. J.-C. environ. Nous ne savons pas exactement où se trouvait le port archaïque. Leur fonction n'a évidemment pas changé au cours de la période punique. Seuls les Romains l'ont modifié, mais ils ont gardé son emplacement.

Bibliographie

- BENICHOU-SAFAR 2004 BENICHOU-SAFAR H., *Le tophet de Salammbô à Carthage essai de reconstitution*, Rome : École française de Rome, 2004.
- ENNABLI 1992 ENNABLI A., *Pour sauver Carthage : exploration et conservation de la cité punique, romaine et byzantine*, Paris: Unesco, 1992.
- FLÜGEL et DOLENZ 2018 FLÜGEL C. et DOLENZ H., « Carthage, rue Ibn Chabâat (« quartier Didon ») : le développement urbanistique de la période punique ancienne à la période punique tardive », dans : *Antiquités africaines. L'Afrique du Nord de la protohistoire à la conquête arabe* [en ligne], 54, 2018.
- LANCEL S. 1992 LANCEL S., « Les ports puniques de Carthage. Etat des questions. », dans : *Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord : actes du Ve Colloque international réuni dans le cadre du 115^e Congrès national des Sociétés savantes (Avignon, 9-13 avril 1990)*, Paris: CTHS, 1992.
- LANCEL S. 2014 LANCEL S., *Carthage*, Paris : Fayard, 2014.
- MOSCATI 1997 MOSCATI S., *Les phéniciens*, Paris : Stock, 1997.
- ORTEGA 2022 ORTEGA I. F., « El proyecto urbanístico del Barrio de Magón (Cartago, Túnez) y su contexto sociopolítico: elementos para una historia (no helenocéntrica) de Cartago », dans : *Gerión. Revista de Historia Antigua*, 40, 1, 2022.

NOTES

NOTES

